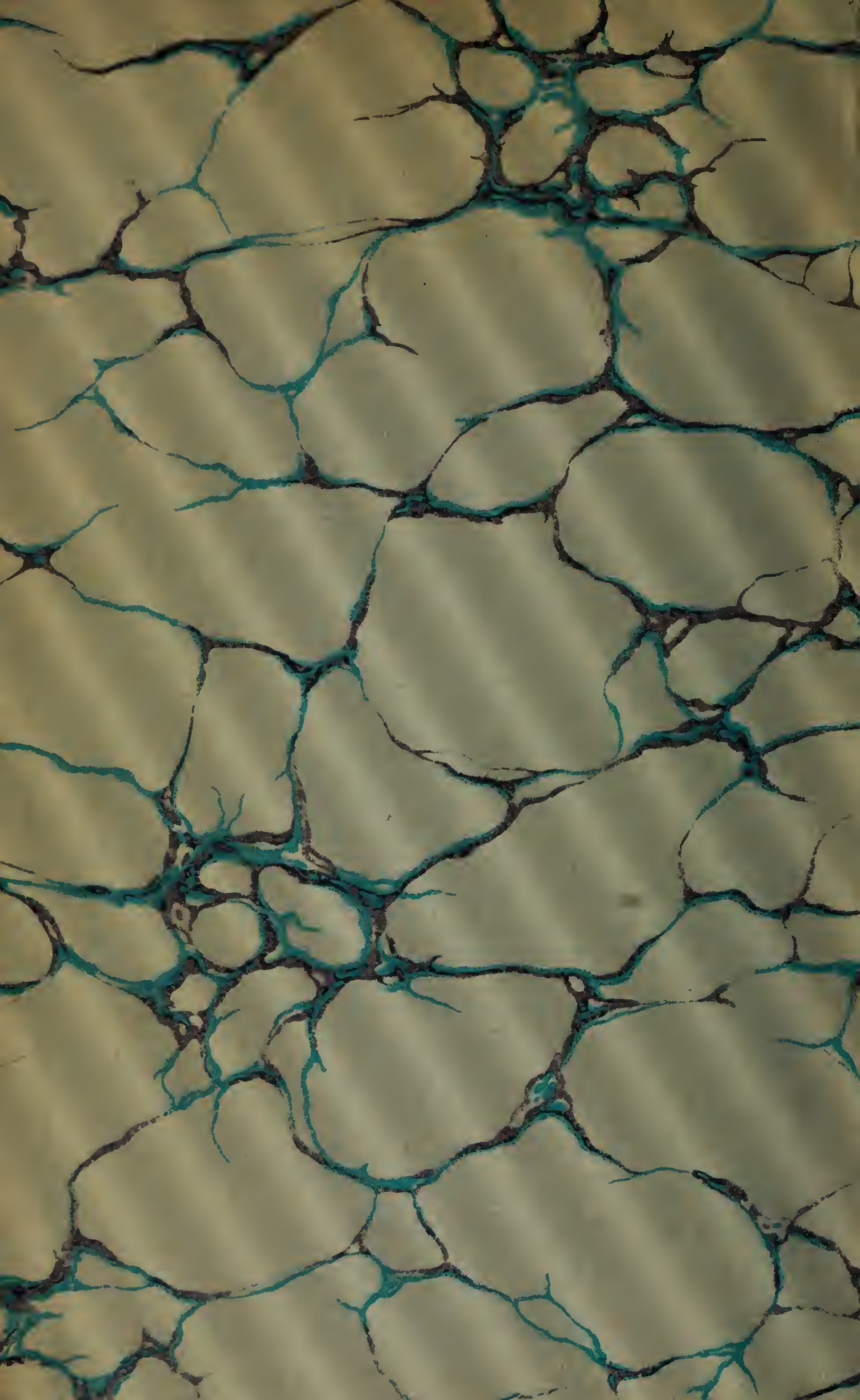
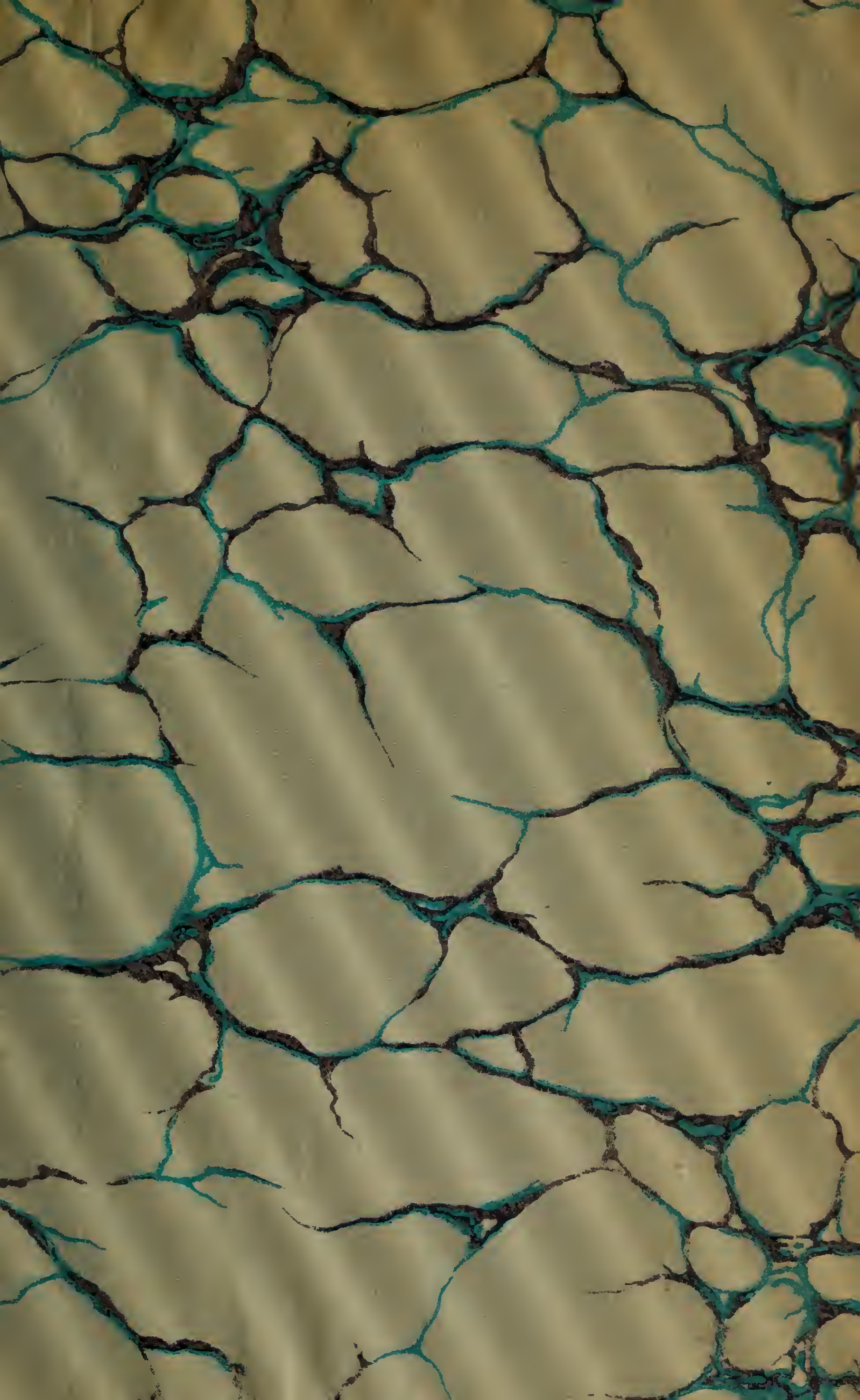




# PIERRE DE NOLHAC

ET

# SES TRAVAUX

ESSAI DE CONTRIBUTION AUX PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ITALIENNES

PAR

PIERRE DE BOUCHAUD




PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1896

## EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

**Bibliothèque de l'École des Hautes Études**; section des sciences philologiques et historiques. Liste des fascicules parus jusqu'à ce jour :

1 La stratification du langage par Max Müller, traduit par L. Havet. — La chronologie dans la formation des langues indo-européennes, par G. Curtius, traduit par A. Bergaigne, membre de l'Institut. 4 fr.

2 Études sur les Pagi de la Gaule, par A. Longnon, membre de l'Institut, 1re partie : l'Astenois, le Boulonnais et le Ternois. Avec 2 cartes. (Épuisé.)

3 Notes critiques sur Colluthus, par Éd. Tournier. 1 fr. 50

4 Nouvel essai sur la formation du pluriel brisé en arabe, par Stanislas Guyard. 2 fr.

5 Anciens glossaires romans, corrigés et expliqués par F. Diez. Traduit par A. Bauer. 4 fr. 75

6 Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte par G. Maspero, membre de l Institut. 10 fr.

7 La vie de saint Alexis, textes des xie, xiie, xiiie et xive siècles, publiés par G. Paris, membre de l'Institut, et L. Pannier. 15 fr.

8 Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, 1re partie. Introduction, Grégoire de Tours, Marius d'Avenches, par G. Monod et par les membres de la Conférence d'histoire. 6 fr.

9 Le Bhâmini-Vilâsa, texte sanscrit publié avec une traduction et des notes par A. Bergaigne, membre de l'Institut. 8 fr.

10 Exercices critiques de la conférence de philologie grecque recueillis et rédigés par Éd. Tournier. 10 fr.

11 Études sur les Pagi de la Gaule, par A. Longnon, membre de l'Institut, 2e partie : Les Pagi du diocèse de Reims. Avec 4 cartes. 7 fr. 50

12 Du genre épistolaire chez les anciens Égyptiens de l'époque pharaonique, par G. Maspero, membre de l'Institut. 10 fr.

13 La procédure de la Lex Salica. Étude sur le droit Frank (la fidejussio dans la législation franke; — les Sacebarons; — la glosse malbergique), travaux de R. Sohm, professeur à l'Université de Strasbourg, traduits par M. Thévenin. 7 fr.

14 Itinéraire des Dix Mille. Étude topographique par F. Robiou, avec 3 cartes. 6 fr.

15 Étude sur Pline le Jeune, par T. Mommsen, traduit par C. Morel. (Épuisé.)

16 Du C dans les langues romanes, par C. Joret. 12 fr.

17 Cicéron, Epistolæ ad Familiares. Notice sur un manuscrit du xiie siècle, par C. Thurot, membre de l'Institut. 3 fr.

18 Études sur les Comtes et Vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000, par R. de Lasteyrie. 5 fr.

19. De la formation des mots composés en français, par A. Darmesteter. Deuxième édition, revue, corrigée et en partie refondue, avec une préface par G. Paris, membre de l'Institut. 12 fr.

20 Quintilien. Institution oratoire, collation d'un manuscrit du xe siècle, par E. Chatelain et J. Le Coultre. 3 fr.

21 Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq, traduit et commenté par E. Grébaut. 22 fr.

22 Pleurs de Philippe le Solitaire, poème en vers politiques publié dans le texte pour la première fois d'après six mss. de la Bibliothèque Nationale, par l'abbé E. Auvray. 3 fr. 75

23 Haurvatat et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta, par J Darmesteter. 4 fr.

24 Précis de la déclinaison latine, par M. F. Bücheler, traduit de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur, avec une préface du traducteur. (Épuisé, nouvelle édition sous presse.)

25 Anis-el-'Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, par Cheref-eddin-Râmi, traduit du persan et annoté par C. Huart. 5 fr. 50

26 Les Tables Eugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par M. Bréal, membre de l'Institut. Accompagné d'un album de 13 pl. photogravées. 30 fr.

27 Questions homériques, par F. Robiou. Avec 3 cartes, 6 fr.

28 Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud, 1re partie. 9 fr.

29 Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire, par J. Darmesteter. (Épuisé. Il reste quelques exemplaires sur papier fort.) 20 fr.

30 Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, per C. R. Lepsius, trad. par W. Berend, avec des additions de l'auteur et accompagné de 2 pl. 12 fr.

31 Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au xive siècle, par A. Giry. 20 fr.

32 Essai sur le règne de Trajan, par C. de la Berge. 12 fr.

33 Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris, au xiiie et au xive siècle, par G. Fagniez. 12 fr.

PIERRE DE NOLHAC

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

# PIERRE DE NOLHAC

ET

# SES TRAVAUX

ESSAI DE CONTRIBUTION AUX PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ITALIENNES

PAR

PIERRE DE BOUCHAUD






PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
1896



# INTRODUCTION

## LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ITALIENNES

Au commencement de l'année 1894, un groupe d'écrivains qu'animait un commun sentiment de confraternité littéraire et de goûts intellectuels puisés dans le culte fervent de la pensée, de l'art et de la beauté, résolurent de faire pénétrer dans le grand public la connaissance de la littérature italienne. La tâche n'était pas aisée. Pendant de longues années, des événements politiques, des dissensions nationales avaient détourné l'attention et l'intérêt français de la Péninsule et refroidi d'une façon singulière les sympathies pour elle. Mais les lettrés, eux, ne quittaient pas du regard le sol, la terre sacrée où durant des siècles tant de chefs-d'œuvres virent le jour, ses musées remplis des plus admirables collections picturales du monde, ses bibliothèques riches en manuscrits originaux, souvent inédits, où des humanistes de tous les temps laissèrent l'empreinte de leurs travaux, inscrivirent leurs pré-

cieuses scholies, et qui conservent encore la marque de leurs études et comme un souffle palpitant de vie cérébrale.

Ces considérations et l'activité de M. Dejob, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, contribuèrent à la création de la *Société d'études italiennes*, sous la présidence d'honneur de M. Jules Simon. Les fondateurs de cette Société étaient mus, sans doute aussi, par le désir d'opérer entre la France et l'Italie un rapprochement, de dissiper de part et d'autre des malentendus regrettables et de susciter une ère de paix provenant des bonnes relations intellectuelles établies de contrée à contrée. Les résultats ne répondront peut-être pas d'une façon immédiate à ces nobles espérances en raison même des divergences qui divisent ces deux nations, séparent leurs démocraties, et que le chauvinisme respectif des presses locales accroît malencontreusement parfois. Mais qu'importe? Pour ma part, je suis convaincu que le temps apaisera ces divergences toujours fâcheuses pour le bien de pays autrefois sincèrement unis et qu'une réaction heureuse se produira à l'encontre d'antipathies soigneusement entretenues par des articles de journaux qui en perpétuent le danger au moyen d'attaques violentes, d'assertions haineuses, de tous les mots à double sens prononcés par des gens à courte vue.

Depuis lors, les amis de la première heure, MM. Bois-

sier, Dejob, Cochin, Alfred Croiset, Crouslé, le regretté J. Darmesteter, A. Desjardins, Gebhart, Gréard, G. Paris, Lafenestre, de Nolhac, E. Müntz, A. Sorel ont vu grossir autour d'eux le nombre de leurs adhérents, chaque jour plus nombreux. Si bien qu'actuellement, la *Société d'études italiennes* compte déjà plus de 600 membres, composés pour la plupart d'hommes éminents désireux de manifester hautement leur goût pour la *Saturnia tellus* et leur préférence pour les travaux se rattachant à la Péninsule.

Le moyen d'action de la Société réside dans des conférences ou des études sur l'histoire, la littérature, l'art italien considérés en eux-mêmes ou par rapport à nous. Elle ne réclame aucune cotisation, mais simplement les adhésions des gens instruits et de bonne volonté [1]. Des conférences s'inaugurèrent pendant l'année 1894 au milieu d'un concours d'auditeurs dont la présence montrait que le but de la Société était compris, et qui s'empressaient de venir écouter la bonne parole et de s'instruire sur des questions variées touchant au présent ou au passé. Massimo d'Azeglio, l'Arétin, la poésie italienne contemporaine, Léonard de Vinci, l'éducation italienne sous François I^er^, l'Art

1. « Le seul titre requis pour entrer dans notre association est la sympathie pour l'œuvre à laquelle nous travaillons, m'écrivait récemment M. Dejob. » — L'intérêt des lettrés ne peut faire défaut à une société aussi digne d'encouragement, à l'envisager seulement comme divulgation esthétique et littéraire.

symbolique en Italie au début de la Renaissance, l'œuvre des Romains en Afrique, en fournirent les sujets à MM. Dejob, Pierre Gauthiez, P. de Nolhac, Durand-Gréville, R. de Maulde, Paul Milliet, G. Boissier[1].

Un tel appel à l'internationalisme intellectuel ne laissa pas que d'être entendu de l'autre côté des Alpes. Tandis qu'en France les adhésions affluaient au siège de la Société et que des articles élogieux dans bon nombre de journaux français applaudissaient à une tentative couronnée de succès, un homme d'État italien, M. R. Bonghi, l'illustre patriote que l'Italie vient de perdre, s'occupait à créer sur des bases analogues à celles de la *Société d'études italiennes* une *Société italienne d'études françaises* à la formation de laquelle plusieurs journaux de la Péninsule applaudirent, eux aussi, sans réserve[2].

Le quatrième Bulletin de la Société d'études italiennes[3] constate d'ailleurs que l'enseignement de l'italien reprend faveur de tous côtés en France. Le cinquième Bulletin annonce la création à la Faculté des

1. Voir à l'appendice I la nomenclature des conférences données en 1894-1895 et celles annoncées pour l'année 1895-1896.

2. La *Cultura*; le *Corriere di Napoli*; la *Nuova Rassegna* (1894). — Articles de MM. Benedetto Croce et Lesca.

3. La Société publie par les soins de M. Dejob un bulletin trimestriel gratuit constatant les travaux, les conférences, et donnant le nom des adhérents. Six ont paru jusqu'ici.

lettres de Grenoble d'un cours de littérature italienne qui a joui, dès son début, de la faveur des élèves ou des auditeurs, désireux, les uns de s'initier à l'étude de l'italien, les autres de se familiariser avec une langue dont ils ne connaissaient qu'imparfaitement les secrets. De son côté, le ministère de l'instruction publique décidait dernièrement de mettre à l'avenir « l'italien et l'espagnol sur le même pied que l'allemand et l'anglais pour les deux principaux examens universitaires de jeunes filles[1] ». A partir de 1895, les deux langues latines en question figurent au même titre que les idiomes anglais ou germaniques « à l'entrée des écoles de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses, qui préparent les futurs maîtres des écoles normales primaires[2]. »

Le sixième Bulletin nous apprend qu' « une décision ministérielle a institué au Lycée de Grenoble un cours de langue italienne » analogue à celui créé au Lycée de Gap. En même temps, une chaire de langues romanes vient d'être créée à la Faculté des lettres d'Aix. Désormais, dans cette dernière Faculté la littérature italienne est ajoutée aux matières à option fixées par l'arrêté du 3 août 1895 pour la licence avec mention « lettres » (examen écrit et examen oral). Il est à désirer qu'un pareil exemple soit suivi et se généralise promptement.

1. Cf. 4e Bulletin.
2. Cf. 5e Bulletin.

L'on doit reconnaître, en conscience, que la langue italienne et la langue espagnole ne sont pas moins belles que l'allemand et l'anglais. Si ces deux dernières langues peuvent rendre de vrais services, les deux premières en peuvent rendre de non moins réels aux cas où les relations commerciales ou autres se trouvent intéressées à des transactions s'opérant sans intermédiaire. Pourquoi d'ailleurs imposer aux Méridionaux l'obligation d'apprendre des langues dont la connaissance leur présentera d'énormes difficultés, et leur interdire l'étude d'idiomes que la proximité des pays dont ils sont le parler les met à même de mieux comprendre et de mieux connaître? Les études n'en souffriraient pas, par la raison bien simple que les élèves se familiariseraient vite avec le langage d'une nation limitrophe, et les échanges commerciaux gagneraient de leur côté, grâce à la compréhension de la langue d'un peuple voisin.

Le Congrès international de Bordeaux a très judicieusement émis le vœu « que dans les parties de la France qui sont en relations naturelles avec les peuples du Midi, les élèves des deux sexes de nos lycées, collèges et écoles supérieures soient admis à étudier, s'ils le désirent, la langue de ces peuples au lieu des langues septentrionales. »

Nous venons de voir que la Faculté d'Aix admet au programme de la licence l'italien. Pourquoi ne l'ad-

mettrait-elle pas pour le baccalauréat? Et que la Faculté de Grenoble serait bien inspirée, elle aussi, en suivant un pareil exemple!

D'ailleurs, rien n'empêcherait les Académies de Montpellier, Toulouse et Bordeaux de prendre des mesures analogues à l'égard de l'espagnol. — Déjà à la Faculté des lettres de Toulouse, un professeur, M. Jeanroy, « a eu la généreuse pensée d'ajouter à son cours une conférence libre d'italien ». Il y aurait là une excellente innovation à introduire dans notre enseignement et sur laquelle je me permets d'attirer l'attention du ministre de l'instruction publique.

Il va de soi, d'ailleurs, que dans les cinq Académies précitées continuerait qui voudrait à étudier l'anglais et l'allemand. Seulement avec ce nouveau système, les candidats aux Écoles pour lesquelles on exige les deux langues du Nord n'éprouveraient ni la gêne ni la surcharge que leur occasionne immanquablement l'étude d'idiomes dont le génie est peu compréhensible à leurs intelligences méridionales et leur demande un travail excessif, qui vient ajouter encore à la difficulté de programmes déjà fort étendus. En même temps on ne laisserait pas tomber dans un injuste oubli des langues dont l'importance est très grande, n'en déplaise à leurs détracteurs.

Le deuxième vœu émis au Congrès international des

langues romanes de Bordeaux tend au rétablissement d'une agrégation des langues méridionales; sa suppression a placé les maîtres qui enseignent dans nos lycées l'italien et l'espagnol dans une condition désavantageuse, où ils méritent de ne pas rester. Il est tout à fait injuste, à mon sens, que tandis qu'un professeur d'anglais ou d'allemand peut parvenir à toucher des émoluments aussi élevés qu'un professeur de première classe de Paris, c'est-à-dire 8.000 fr. d'appointement, un maître d'espagnol ou d'italien, quels que soient sa valeur et ses services, ne puisse jamais dépasser les appointements de chargé de cours. Il y a là une injustice véritable. Croit-on, en effet, qu'il soit plus facile d'expliquer Dante que d'expliquer Shakspeare, de traduire Pétrarque, l'Arioste ou le Tasse que de traduire Byron, Swinburne ou Shelley? Croit-on qu'il faille moins de peine à un professeur pour découvrir le sens exact d'un texte de Lope de Vega, Cervantes, Calderon, Alarcon, Tirso de Molina que pour découvrir celui d'un texte de Gœthe, Schiller, Lessing, Klopstock, Hans Sachs ou Luther?

Et quant aux leçons sur la littérature espagnole ou italienne qui osera soutenir qu'elles soient plus aisées à faire qu'un cours sur la littérature allemande ou anglaise? Ne faut-il pas pour professer les langues et les lettres romanes une érudition aussi profonde, des recherches aussi minutieuses, des connaissances

aussi étendues dans leur genre que pour enseigner les lettres et les langues septentrionales? — Sans compter que le ministère demeurera toujours maître d'assurer la force du concours d'agrégation d'italien ou d'espagnol en limitant rigoureusement le nombre des places.

On le voit, la question est importante. Si j'ai cru devoir insister sur ce point c'est en raison de l'indifférence qu'il semble presque de mode de témoigner actuellement de plus en plus aux langues romanes. Pour en revenir à la Société d'études italiennes, je me permettrai de faire remarquer aux gens les plus opposés à sa fondation combien de belles œuvres ont été composées en France avec l'Italie pour sujet. Fort avant le temps où Montaigne accomplissait à Rome un voyage dont il nous a laissé le récit intéressant, les lettrés et les artistes français venaient déjà demander à la terre de beauté les documents inédits, l'initiation esthétique et l'inspiration.

Bien que de nos jours, les arts n'occupent plus en Italie la place qui leur était réservée pendant la Renaissance, la Péninsule n'en demeure pas moins la patrie des grands souvenirs.

La richesse de ses musées et de ses bibliothèques en fera toujours le pays d'élection des esprits latins. Le renouveau poétique et littéraire qui règne actuellement au delà des Alpes engage, selon moi, les éru-

dits à ne pas se détourner d'une contrée dont la vitalité intellectuelle, incomparable jadis et fertile en influences heureuses, semble reprendre aujourd'hui. Ce n'est pas être gallophobe que d'y applaudir.

J'ajoute que la divulgation de pays à pays des ouvrages indigènes est une noble tentative. Tout lettré qui se pénètre de la langue d'un peuple voisin assez bien pour en faire apprécier à ses propres compatriotes les beautés, le charme, l'esprit, les idées et les tendances, mérite de sincères éloges. C'est pourquoi j'applaudis l'éminent poète Giosue Carducci (dont le nom reviendra sous ma plume au cours de cette étude) d'avoir l'année dernière, à Bologne, où il compte parmi les professeurs les plus appréciés, consacré un cours entier à Lamartine. Et quand, au mois de mars 1894, M. de Nolhac faisait au collège romain une conférence sur « Montaigne[1] », dans laquelle il insistait avec habileté, devant une assistance d'élite, sur l'amour de l'auteur des *Essais* pour l'Italie, son admiration pour les poètes, les horizons nouveaux qu'avaient ouvert à son esprit les chefs-d'œnvre de la Péninsule, il faisait bonne œuvre de lettré parce qu'il s'élevait au-dessus des mesquineries de partis pour atteindre les régions de la pensée pure, sans abdiquer, bien entendu, pour cela, son affection pour la France. Et j'espère, pour

1. Cette conférence a été reproduite par le *Fanfulla della Domenica* (1er avril 1894).

l'honneur du grand public français, que le jour où un Italien viendra faire à Paris une conférence sur Dante, les applaudissements des érudits et l'assistance qui se pressera autour de lui ne seront ni moins sympatiques ni moins empressés que l'accueil réservé, l'année dernière, à l'ancien membre de l'École française de Rome par les amateurs des bonnes lettres[1].

A côté des conférences, c'est par les publications que la Société d'Études italiennes prétend accroître son influence. Sans parler d'écrivains qui, tels que MM. Gaston Boissier, Dejob, Redocanachi, Séailles, Sabatier, Bourget, Bazin, de Vogüé et bien d'autres, ont fourni sur la Péninsule des travaux qui font autorité et dont la

1. Cf. le très remarquable article de M. Benedetto Croce dans le *Corriere di Napoli* (22 juin 1894). Les autres journaux italiens qui ont parlé avec éloges de la *Société d'études italiennes* sont : la *Cultura*, le *Fanfulla della Domenica*, la *Gazetta letteraria* (de Turin), la *Rassegna della letteratura siciliana*, la *Biblioteca delle scuole classiche italiane*, le *Diritto*, l'*Italia del Popolo*, le *Fieramosca*, la *Gazetta livornese*, l'*Opinione liberale*, la *Scuola nazionale* (de Turin), le *Bolettino di fololologia moderna* (de Salô), la *Patria* (d'Acireale), le *Per l'Arte* (de Parme), le *Roma* (de Naples), la *Corte d'Amore* et la *Nuova Cronaca d'arte* (de Palerme) le *Corrierre dell'Isola* (de Palerme), le *Corriere di Catania*, le *Falstaff* (de Caltanisetta), le *Veneto* (de Padoue), la *Provincia di Brescia*, la *Provincia di Vicenza*, le *Vessillo delle Marche*.

Parmi les articles récents consacrés à la *Société d'études italiennes*, signalons : L'*Idea liberale* du 7 juillet 1895 (article de M. Peroni d'Angera); *Revue de Trieste*, n° de juillet (article de Mme Rina del Prado); *Revue d'Alba*, 16 juillet; *Cultura*, 15-22 juillet 1895 (article de défunt Ruggero Bonghi).

réputation rejaillit sur la Société, un de nos adhérents, M. Guénard compte publier chaque année, en deux fascicules, toutes les conférences qu'on voudra bien rédiger pour lui[1]. Voilà une idée généreuse qui ne peut manquer d'accroître encore la portée et l'influence de ses travaux et qui ne saurait trouver trop d'imitateurs.

Il est hors de doute, dorénavant, que la Société d'Études italiennes ne continue à progresser à pas de géant, comme elle l'a fait jusqu'ici déjà.

L'essentiel était de constater son point de départ et son essor. Une extension aussi subite et de plus en plus croissante prouve que sa création répondait à un besoin. Désormais, son passé en est garant, elle poursuivra sa marche dans la voie du progrès, et l'on peut d'ores et déjà établir comme un fait acquis, sur lequel il ne sera plus nécessaire de revenir, que tous les ans des conférenciers zélés poursuivront avec zèle la tâche bénévole d'entretenir leur auditoire de sujets se rapportant à l'Italie; des écrivains s'efforceront de divulguer ou de traiter auprès des lecteurs des questions transalpines littéraires, et la presse franco-italienne, dont la sympathie nous est précieuse, continuera de seconder la Société et d'étendre sa portée, soit en la

1. Sixième Bulletin. M. Guénard a déjà publié en un volume les conférences faites par MM. Dejob, Durand-Fardel, Rodocanachi, Enlart, Picavet en 1894-1895. (Librairie parisienne Fontemoing.

recommandant au grand public, soit en annonçant ou résumant les conférences.

Les attaques dirigées en France contre la Société d'Études italiennes par quelques esprits chagrins sont toutes parties de ce principe faux : que ses membres devaient, après leur admission, forcément abdiquer leurs préférences et leur culte pour la patrie. On a voulu montrer dès lors qu'une pareille société italophile s'était fondée contre toutes les règles de la raison, du bon sens, du civisme. L'accusation est fort injuste. Si je la relève, c'est que le but de la Société est, avant tout, de resserrer les liens intellectuels qui rattachent la France à la Péninsule. Pourquoi n'y arriverait-elle pas? Son œuvre est surtout une œuvre idéale, en donnant à ce qualificatif toute son extension. La Société laisse au généreux comité, que plusieurs Italiens ont fondé en Italie, le soin de rapprocher les deux nations politiquement parlant. Elle se contente pour sa part de propager le goût des études et de l'esthétisme italiens parmi les Français de raison et d'intelligence aiguisés. Le but est assez vaste, même restreint à ce champ. Renan, d'ailleurs, malgré son culte pour l'Allemagne et les écrivains germaniques, n'était-il pas, quoi qu'on en ait dit, un excellent patriote, un bon Français?

Et maintenant que l'œuvre est fondée et que le succès en augmente chaque jour l'impulsion et l'impor-

tance, il convient d'adresser ici toutes nos félicitations reconnaissantes à M. Dejob, âme et secrétaire de la Société d'Études italiennes, à laquelle, par des efforts persévérants et désintéressés, il a su donner une aussi remarquable extension.

---

# PIERRE DE NOLHAC

## ET SES TRAVAUX

---

Parler de M. de Nolhac, c'est s'occuper d'un écrivain connu, sans doute, depuis longtemps. Toutefois, la multiplicité des œuvres de cet auteur, la variété des sujets qu'il a déjà abordés au cours de sa jeune et brillante carrière ont peut-être échappé à bien des lecteurs qui, ne connaissant qu'une des faces de son talent, ne l'ont probablement pas suivi dans ses explications philosophiques, paléographiques, archéologiques ni dans ses intéressantes recherches sur Pétrarque et autres savants de la Renaissance.

L'influence de cet écrivain délicat est d'une importance intellectuelle si haute, touche à des sujets d'histoire littéraire si essentiels, que je crois le moment venu d'étudier et de divulguer les travaux variés de ce fin lettré, qui a mis dans ses livres toute son âme d'érudit, de chercheur et de curieux, tout son enthousiasme d'humaniste convaincu, tous ses rêves de poète

parfois, et qui, — particulièrement en ce qui concerne la Renaissance, — a su, après tant de découvertes opérées avant lui sur ce terrain, accomplir des trouvailles aussi nouvelles qu'intéressantes, élucider plusieurs problèmes obscurs de l'Histoire des Lettres, et nous donner de l'inédit.

J'espère qu'après avoir parcouru les pages qui suivent, le public appréciera, comme elle le mérite, la haute et sympathique personnalité de M. de Nolhac, ancien membre de l'École de Rome, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, conservateur du Musée de Versailles.

---

# PREMIÈRE PARTIE

## L'ITALIE

ESSAI DE CONTRIBUTION AUX PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ITALIENNES

# CHAPITRE I

§ 1. Pétrarque et l'Humanisme. — § 2. Bibliothèque de Pétrarque.

§ 1. — De toutes les œuvres de M. de Nolhac, la plus importante est, à coup sûr, celle qu'il a consacrée à Pétrarque et à l'Humanisme[1]. Ce livre mérite une étude particulière, moins à cause des lumières qu'il projette sur les tendances intellectuelles de la Renaissance, qu'en raison des détails qu'il donne sur le rôle joué par le grand écrivain qui eut, on le sait, sur son temps, une si grande influence. Toutefois, avant d'examiner la portée du rôle littéraire de Pétrarque, il est nécessaire de dire quelques mots de l'Humanisme, d'en indiquer brièvement les débuts, d'en esquisser à grands traits les principaux caractères.

L'Italie fut un des pays d'Europe les plus exposés aux perturbations.

Après la chute de l'Empire romain, l'apparition du

1. *Pétrarque et l'Humanisme*. Paris, Bouillon, 1892.

pouvoir nouveau devait, dans la religion du Christ, amener des secousses nombreuses. Du coup, cette contrée allait, selon l'expression d'un éminent auteur allemand [1], « devenir le trait d'union entre l'antiquité païenne et le monde chrétien. » Malgré les invasions de l'étranger, l'Italie conserva dans sa pureté originelle la langue latine. Dans le quadruple domaine scientifique, politique, religieux et juridique, elle continua de fleurir, cette langue, comme aux temps lointains où Rome régnait en souveraine. Il était impossible, d'ailleurs, qu'il en fût autrement, puisque tout parlait aux yeux d'un passé à peine éteint, semblait-il. A chaque pas, des ruines rappelaient un souvenir encore inoublié des gloires écoulées. Tantôt un Arnaud de Brescia veut remettre en vigueur le « Césarisme »; tantôt on relève dans la vie sociale ou religieuse des institutions ayant survécu sans cause apparente; et, plus d'une fois, se produisent des poussées de paganisme qui, semblables au sel remontant à fleur de sol, ramènent des démagogues et des tyrans au Capitole, ou promènent des Aspasie et des Phryné par les rues de Rome, comme au temps d'Héliogabale. A cette époque, l'Église romaine, toute-puissante, vit en bonne intelligence avec l'Empire, et l'esprit de cosmopolitisme cher aux anciens Romains s'étend sur la première

1. Georges Voigt.

comme sur le second. Bientôt pourtant les luttes commencent. La Péninsule, en butte aux factions, se morcelle en petits États indépendants; l'hégémonie de l'Italie sur l'Europe diminue; des différends ecclésiastiques jettent le trouble dans les esprits; l'antagonisme, terrible et sans merci, qui s'élève entre la Papauté et l'Empire, met le comble aux désarrois politiques et religieux pendant près de deux siècles, le XIV^e et le XV^e.

Néanmoins, avant la conflagration des deux souveraines puissances de l'Europe, l'Italie voit se lever le germe d'une civilisation qui devait porter des fruits féconds sur le terrain littéraire, artistique et même scientifique de la société occidentale. Ressusciter le monde grec et romain, la science antique, unir l'art païen à l'art chrétien, honorer la forme et la beauté matérielle trop dédaignées par le christianisme, tel est le but des efforts de l'Arioste, du Tasse, de Bramante, Vinci, Raphaël. La Renaissance réalise donc ce qu'il y a seulement d'humain dans l'esprit et le cœur de l'homme. Son œuvre est une œuvre d'assimilation. Ce ne sont pas des idées nouvelles qui prévalent, mais des idées d'une époque disparue.

Le XIV^e siècle, rejetant les manières de penser de l'époque précédente, entra dans une voie toute différente de celle suivie par le moyen âge.

De cette époque, en effet, date la formation origi-

nale de l'âme italienne avec son sens très juste des choses réelles, son horreur complète des préjugés, des inquiétudes, des sophismes, de l'ennui, du découragement, son sens critique aigu, sa disposition esthétique naturelle, sa passion profonde, son indomptable volonté, son intelligence des hommes et des choses, son respect et son culte de la femme, son amour de la vie élégante, brillante et polie.

L'indépendance intellectuelle qui régnait à cette époque en Italie, jointe à la création d'une langue vulgaire entendue de tous les États transalpins, et consacrée par la façon dont en usaient de grands écrivains, ses formateurs, contribuèrent à faciliter l'essor de la pensée.

On nous a prouvé jadis d'une manière ingénieuse[1] que la Renaissance, tout en revenant à Platon, à la liberté du raisonnement et de l'invention, au culte de la beauté et du plaisir, au sentiment de la nature et du réel, s'est produite en Italie sans aucune révolution religieuse, en vertu d'un accord remarquable entre la foi et la pensée. L'Église, qui fut au moyen âge l'implacable ennemie des lettres et de l'idée, a contribué largement à l'essor de la Renaissance italienne. Les pontificats de Nicolas II, Pie II, Jules II, Léon X, en

1. Cf. E. Gebhart, *Les Origines de la Renaissance en Italie* et *L'Italie mystique*, Paris, Hachette.

sont garants. Jamais il ne s'est produit en Italie ce qui s'est passé en France, en Allemagne, aux Pays-Bas où la Renaissance fut troublée par les divisions provenant d'un conflit de religions, et où les humanistes, pour la plupart, s'ameutèrent contre l'Église. L'Italie ne connut pas pendant le *Rinascimento*, la primauté de l'homme d'église non plus que l'idée de paganisme, c'est-à-dire « le sentiment d'une déchéance pour toute chose ou toute pensée profane et le dur mépris du bonheur terrestre ». Et la chose est si vraie que les Joachim de Flore, les François d'Assise, les Fraticelle, les Jean de Parme ne dirigent pas leurs attaques contre la pensée mais contre les mœurs.

L'érémitisme, le monachisme qui envahissent, à cette époque, les collines de Sicile, de Subiaco et de Toscane n'entrèrent jamais en lutte contre les penseurs. Et quand Dante compose son immortelle *Divine Comédie*, il chante l'énergie animique dominant une nature n'ayant reçu aucune entorse morale. Boniface VIII, la conduite du Saint-Siège vis-à-vis de Florence, l'ingratitude de sa ville natale à son endroit, l'établissement du pontificat suprême à Avignon et ses propres malheurs contribuèrent à donner à ce grand écrivain, en raison des hardiesses de ses idées théologiques personnelles, une physionomie à part, à l'origine d'un temps épris de toutes les formes de la Beauté.

Au moyen âge pourtant, de rares esprits honorèrent les lettres latines. Il est sûr qu'au milieu même des travaux scolastiques, dans le silence des cloîtres, les livres de jurisprudence, les œuvres d'histoire, de philosophie et de poésie latine ne furent pas oubliés. Le témoignage de M. Voigt me semble probant à cet égard. On continua de lire Cicéron, Sénèque, Virgile, Horace, Lucain, Ovide, Térence et Pline. Des légendes parlèrent de Troie et d'Alexandrie. Boëce, dans son traité de la *Consolation*, s'étendit avec complaisance sur la philosophie d'Aristote. La cour de Charlemagne fit revivre les poètes latins et les imita. Il suffit de citer les noms d'Eginhard, Witikind, Adam de Brême, Eccardo d'Aura, Gerbert, Jean de Salisbury, Gauthier de Châtillon, pour rappeler avec quelle ardeur l'étude du latin est poussée à cette époque.

Mais ne nous y trompons pas. Malgré leur érudition et leur savoir, les auteurs et les gens célèbres du temps ne sont pas les précurseurs de la Renaissance, car ils n'ont nullement pénétré l'esprit du monde antique ni ne se sont identifiés avec lui. Une preuve incontestable de ce que j'avance là, c'est que pas un ne sait le grec.

D'ailleurs, pendant le moyen âge, les idées courantes sont toutes opposées à l'antiquité. Si Grégoire de Nazianze, Jérôme, Augustin en avaient conservé l'amour, malgré le caracrère sacré dont ils étaient

revêtus, Grégoire le Grand, Alcuin, Vibald de Korvey considèrent les lettres latines comme dangereuses et capables de nuire aux idées religieuses de leurs contemporains. L'Église ne tendit pas la main à l'Antiquité. Partant, les efforts des savants médiévaux se heurtèrent contre les murs d'airain de la scolastique interdisant à l'intellect de s'abreuver aux sources anciennes. L'étude des auteurs latins se faisait surtout dans les couvents; quand elle passa aux universités, elle ne fut tout d'abord que très succincte et ne servit guère qu'à résoudre des problèmes théologiques ou philosophiques d'une importance, après tout, secondaire.

Dante fut le premier de ses contemporains à reconnaître la beauté de la langue latine et sa supériorité sur l'idiome vulgaire encore dépourvu de règles fixes et fort éloigné alors du plein développement qu'il devait atteindre plus tard. Avec l'auteur de la *Vita Nuova*, l'homme prend une juste conscience de sa valeur personnelle. « Au développement de l'individu, correspond aussi un nouveau genre de signe extérieur : la gloire moderne », dit avec raison Burckhardt[1]. Auprès de Dante, grandit un groupe d'auteurs, nourris de lettres classiques. C'est Mussato, Ferreto de Vicence, Campesano, Jean de Cermenato. Ces écrivains

1. Cf. dans mon volume sur *Claudius Popelin* les pages consacrées à l'influence qu'exercèrent sur leur temps, Pétrarque et Dante' pp. 146 et sqq. (Lemerre, Paris, 1894.)

commencent à remonter aux vraies sources antiques. A la vérité, ils ne connaissent pas le grec, mais du moins ils imitent Sénèque, Salluste, Cicéron, parfois même le langage ampoulé et obscur des Papes et de Pierre des Vignes. Le plus souvent, ils reviennent à Virgile, Horace, Tite-Live, dont ils finissent par faire leurs modèles exclusifs. Il faut leur savoir gré d'avoir réalisé une telle tentative, elle leur donne droit à la reconnaissance des lettrés, qui les considèrent à juste titre, comme les précurseurs des Humanistes.

C'est à ce moment que Pétrarque entre en scène. M. de Nolhac nous montre avec une pénétrante sagacité, ce passionné de l'antiquité, cet esprit toujours en éveil, s'efforçant de répandre partout ses chers classiques si imparfaitement connus encore. Il ne peut souffrir le barbare latin de la scolastique dont l'usage est général. Résolument, il va aux sources mêmes. Il part, d'abord, à la recherche des écrits de Cicéron, et a le bonheur de mettre la main sur plusieurs livres précieux, entre autres les Discours et les Lettres du Maître éminent. Puis c'est le tour de Tite-Live, Pline l'ancien, Horace, Properce, Catulle, qu'il exhume des bibliothèques de couvents, où ces chefs-d'œuvre végétaient dans l'oubli. Il faut lire l'ouvrage de M. de Nolhac, pour comprendre l'importance de pareilles découvertes. En un style charmant, tout est indiqué. Nous suivons Pétrarque dans l'exercice de son apostolat en faveur

de la diffusion des auteurs latins. Nous nous intéressons aux luttes que soutient ce ferme esprit contre les astrologues, les alchimistes, les médecins de ces superstitieuses et trop ignorantes années, ou contre les juristes, l'étroite philosophie des écoles, et Aristote. Je recommande particulièrement l'introduction, où, sous la rubrique « *Du rôle de Pétrarque dans la Renaissance* », M. de Nolhac écrit sur cette époque de fort belles pages. Çà et là, des détails sur la situation de Pétrarque vis-à-vis de la religion et de l'Église, quelques mots sur sa lutte contre les Averroïstes, et sur son attitude en face de la théologie du temps, contribuent à éclairer des questions restées jusque là bien obscures et bien vagues. Notons d'ailleurs en passant — et sur ce point on ne saurait trop insister — que si Pétrarque n'eut qu'une rudimentaire connaissance de la langue grecque, mieux possédée par son ami Boccace, s'ilne put lire l'Iliade dans le texte, il n'en demeure pas moins le défenseur par excellence de l'humanisme et de la liberté de penser. Quant à son indifférence pour Dante qu'il finit, d'ailleurs, par admirer pleinement, il ne faut pas s'en étonner. La réalisation du but que poursuivait Pétrarque, l'empêcha tout d'abord de comprendre le service qu'Alighieri avait rendu à la langue vulgaire, en la faisant servir au grand œuvre de la *Divine Comédie*, car, alors que Dante reste de son temps, Pétrarque remontant vers le

passé, s'y cantonne avec trop d'exagération peut-être et d'exclusivisme.

En philosophie, ce dernier oppose Platon à Aristote. Il est stoïcien aussi. Partisan de la liberté romaine, il devient républicain convaincu. Amant passionné de Laure pour laquelle il compose le *Canzoniere*, il ne néglige pas pour cela la poésie latine. Un de ses poèmes [1], l'*Africa*, lui valut les honneurs d'un couronnement au Capitole, en 1341. « M. de Nolhac, dit M. Psichari, a eu l'idée originale inspirée par le grand amour de Pétrarque, de se mettre en quête de tous les manuscrits qui composaient la bibliothèque du premier des humanistes. Les notes marginales dont Pétrarque couvre ses exemplaires, les corrections que souvent il fait aux textes, témoignent des premières impressions ressenties et des joies de la découverte. Il y a là comme une prise de possession et comme un cri de triomphe. Il fut le restaurateur des lettres latines [2]. »

« En substituant à l'idéal chrétien et certainement plus pur du moyen âge, des modèles jusqu'alors oubliés, il devint le maître de l'Italie du xv^e^ siècle, où Tite-Live et bientôt Plutarque serviront à former des caractères de plusieurs générations, où l'histoire

1. Au sujet de la Poésie de Pétrarque, lire dans les *Mélanges Julien Havet* (*Paris, Leroux, 1895*) une curieuse dissertation de P. de Nolhac sur des vers inédits de Pétrarque.
2. *Journal des Débats* du 27 août 1892.

ancienne passera si aisément du cabinet d'études sur la place publique et dans les camps, où les tyrans se modèleront sur César et les condotierri, quelquefois sur Scipion [1]. »

Un critique a émis cette opinion au sujet de Pétrarque : « N'eût-il pas écrit un seul vers en langue italienne, Pétrarque n'en brillerait pas moins comme une étoile de première grandeur par l'influence qu'il a su exercer sur le développement de l'esprit humain. »

« Il a été, remarque encore M. Psichari, le directeur de nos esprits. » — Et me permettant de transcrire ici les lignes que j'écrivais naguère sur cette même question j'ajoute : « Évidemment. Mais en dehors d'une élite combien peu de gens ont connu jusqu'ici l'œuvre latine de Pétrarque, même en la limitant à ses églogues et à ses lettres. Le sénat romain couronna jadis, en l'auteur du poème épique *Africa*, le continuateur et le disciple de Virgile. Si la postérité a ratifié ce jugement, il faut l'entendre encore une fois des seuls érudits ; le public ordinaire, lui, ne voit guère en Pétrarque que l'auteur du *Canzoniere*, et non point l'admirateur passionné de Tite-Live, de Cicéron, du savant Pline l'Ancien, de Catulle, Properce, Tibulle, Horace et tant d'autres grands auteurs de l'antiquité. C'est un fait

1. *Pétrarque et l'Humanisme*, page 29.

qui a été malheureusement trop certain jusqu'à nos jours[1]. »

En résumé, c'est la gloire de Pétrarque d'avoir révélé à son temps les bonnes lettres tombées en discrédit. Désormais, grâce à l'ouvrage de M. de Nolhac la légende a vécu. Il faut renoncer à voir en Pétrarque le rêveur, l'amoureux, le poète ne soupirant qu'après Vaucluse, Laure ou le Capitole. Il fut plus et mieux que cela. Chez lui, l'humaniste et le savant tiennent le premier rang. L'auteur du *Canzoniere* n'occupe que le second[2].

§ 2. — M. de Nolhac dit avec raison que l'histoire de la bibliothèque de Pétrarque est l'histoire même de son esprit.

Il était né à Arezzo en 1304. Son père, ardent guelfe et ami de Dante, ayant été banni de Florence où il occupait un emploi, vint se fixer à Avignon où résidaient alors les Papes. Dès son adolescence Pétrarque aima passionnément les livres. Tout en étudiant le droit à Montpellier et à Bologne, il avait été assez heureux pour se procurer Cicéron, Virgile et quelques poètes latins. Après la mort de son père, il ne pense plus

1. Cf. *Claudius Popelin*, pp. 148-149.

2. Voir à l'appendice II l'analyse succincte des chapitres contenus dans *Pétrarque et l'Humanisme*. — Lire sur cet ouvrage les remarquables études de M. Cian, *Rivista di Storia Italiana*, et de M. Rühl dans le *Berliner philologische Wochenscrift* (7 Janvier, 1893).

qu'aux livres anciens et à la poésie. Il emploie quelques économies à l'achat de la *Cité de Dieu*[1]. Il possède

1. Quelques pages intitulées une *Date nouvelle de la vie de Pétrarque* extrait des *Annales du Midi*, t. II, 1890, pp. 65-71 (Toulouse), sont destinées à mettre en lumière la découverte que P. de Nolhac fit à Padoue d'un exemplaire de la *Cité de Dieu* ayant appartenu à Pétrarque. L'humaniste aurait possédé cet exemplaire sur lequel il inscrivait des notes marginales, depuis 1325. Il l'avait acheté à Avignon, ainsi qu'en témoigne la mention qu'il fit de son acquisition sur la première page du manuscrit, en février de cette même année, aux exécuteurs testamentaires d'un certain Cinthius, chantre de l'église de Tours. Cette date permet à M. de Nolhac d'augurer d'une façon certaine la présence du poète en Provence, à une époque pendant laquelle, suivant plusieurs biographes, il aurait séjourné à Bologne où il faisait avec son frère ses études de droit.

Il est à croire que Pétrarque s'était mis en route pour Avignon où il se trouvait appelé par quelque grave évènement de famille, peut-être par la mort de son père qu'on s'accorde à placer vers 1326, mais qui a bien pu survenir un an plus tôt. Le coût du manuscrit était de douze florins. Pétrarque le relate sur son exemplaire : *pro pretio florenorum xij*. — Or « ces douze florins payés pour le volume constituent une somme qui devait se trouver bien rarement dans la bourse d'un étudiant, et il y a des raisons de penser, pour qui connaît le caractère de Pétrarque, que le premier argent dont il put disposer fut consacré à acheter des manuscrits ».

M. de Nolhac, tout en signalant aux érudits le manuscrit venu d'Avignon à Padoue, évite de se prononcer sur la question de savoir si Pétrarque, retourné en Italie, après 1325, continua à Bologne ses études juridiques qu'il a pu achever, bien qu'il soit impossible de deviner « les raisons de convenances personnelles ou d'amitié, de travail ou de plaisir, qui auraient ramené, pour une année encore, l'étudiant François à l'Université de Bologne ».

Le savant bibliothécaire de Padoue, M. Marco Girardi, n'admet pas la présence de Pétrarque à Avignon en 1325 pour des raisons tirées de l'usage où l'on était de faire remonter, selon les pays, le commencement de l'année à l'Incarnation ou à la Noël. Cf. *La Nuova Data scoperta Dal Signor Pietro de Nolhac nella vita del Petrarca*. (Padovia. Randi, 1892.)

déjà Servius, Stace, quelques odes d'Horace. En même temps il se lie étroitement à Avignon avec le cardinal Colonna et avec son neveu, l'évêque de Lombez, Jacopo Colonna. Bien que ne pouvant pénétrer dans la bibliothèque du palais que Jean XXII enrichit activement, il fait la connaissance d'un jurisconsulte italien du nom de Raimondo Soranzo, qui, ayant réuni une collection de livres anciens, lui permet d'y puiser et lui en donne même. Sans perdre de temps, Pétrarque se met à copier les ouvrages qui lui tombent sous les mains. Vers 1333, il se rend à Paris. Les savants italiens de l'Université lui font fête, lui montrent les collections de livres du temps ; l'un d'eux, Roberto de' Bardi, l'introduit à la bibliothèque de la Sorbonne « dont l'organisation venait d'être récemment réglée et où les étrangers pouvaient être admis ». Il se dirige ensuite sur la Belgique, s'arrêtant dans tous les couvents qu'il rencontre afin d'en visiter les bibliothèques. En arrivant à Liège il y apprend l'existence d'une belle collection de livres, et y séjourne le temps de copier un discours de Cicéron et d'en faire copier un second par un ami.

En 1337, il part pour Rome où son premier soin est de se mettre en quête de livres. Il achète plusieurs ouvrages pieux pour le transport desquels la puissante famille Colonna, en relations fréquentes avec Avignon, lui procure de précieuses facilités.

Afin de trouver le calme et la paix, il s'installe à Vaucluse et se met à puiser dans ses livres un enseignement fécond et une culture abondante. Il interrompt ses lectures pour faire de grandes promenades dans ce pays dont tous les sites, on le sent à chaque ligne de ses lettres, lui sont familiers. A force de vivre dans le passé et de parcourir les auteurs anciens, il finit par former le projet d'écrire un ouvrage sur les grands hommes de l'antiquité ; en même temps, la lecture de Virgile lui inspire l'idée de composer à son tour un poème latin, *l'Africa*, qui lui méritera d'unanimes applaudissements et son fameux couronnement au Capitole romain.

Indépendamment des volumes déjà mentionnés, Pétrarque possédait à Vaucluse un recueil de Cicéron précédé de sa vie, les lettres d'Abailard et d'Héloïse, une traduction de Josèphe, le *Timée* de Chalcidius faisant partie d'un manuscrit de Platon qu'il ne pouvait malheureusement pas lire. Il avait rapporté d'Italie, en 1345, les *Lettres à Atticus*, copiées par lui à Vérone. « Sa collection, remarque M. de Nolhac, était toute de choix. Elle était formée uniquement d'après les goûts ou les curiosités de son esprit. »

En 1347, il se dirige une fois de plus sur l'Italie. Il tombe au milieu des massacres de la guerre civile et apprenant la chute du tribun Rienzo qui venait d'échouer dans sa tentative d'introduire à Rome un

gouvernement républicain, il gagne Parme où il prend possession d'un canonicat. Peu après, il se procure à Gênes un bel exemplaire d'Horace. Sa petite maison de Parme compte déjà quelques livres, entre autres le Virgile et l'Abailard, qu'il a emportés en quittant Vaucluse. En 1348, il fait l'acquisition d'un volume contenant Apulée et Palladius, traverse en 1350 Florence et la Toscane et se rend à Rome pour le jubilé. Il rapporte d'Arezzo un Quintilien. Puis, à son retour dans l'Italie du Nord, il achète en passant à Mantoue l'*Histoire naturelle* dePline le 6 juillet.

L'année suivante, il confie à Gulielmo da Pastrengo, un savant comme lui, qui habite Vérone, sa collection de livres. Il part pour la France avec la ferme intention de ne pas s'y arrêter. Toutefois, à peine arrivé à Vaucluse, le charme de son hélicon transalpin influe sur lui et le force à y prolonger son séjour. Il continue d'ailleurs ses recherches et a le bonheur de mettre, en 1351, la main sur Tite-Live à Avignon.

A l'automne de 1352, il fait ses préparatifs de départ définitif. Il emporte en Italie presque tous ses livres et un grand nombre de ses papiers. Mais à peine s'est-il mis en chemin qu'il apprend à Cavaillon que les routes ne sont pas sûres. Il revient alors sur ses pas et après un retard de six mois, il s'éloigne enfin pour ne plus quitter la Péninsule, sauf à l'occasion de « deux voyages d'ambassade à Prague, près de l'empereur Charles IV, et à Paris, près de Jean le Bon ».

Dès son arrivée en Italie, il s'installa d'abord à Milan, près de l'église Saint-Ambrogio. Il y reçut bientôt la visite de lettrés; les plus assidus étaient Pandolfo Malatesta, Niccolo Acciajuoli, [1] et Boccace surtout, Boccace qui, pendant son séjour auprès de son illustre ami, avait assisté à une plantation de lauriers dans le jardin de l'humaniste. [2]

A Milan, Pétrarque unit à l'étude des lettres profanes celle des lettres sacrées. Il se procure un grand nombre d'auteurs ecclésiastiques. Un commentaire de saint Augustin sur les *Psaumes*, venu de Florence en 1355, et que Boccace lui envoie à titre gracieux, fait très grand plaisir à l'humaniste.

1. Né en 1310, mort en 1366, grand sénéchal de Jeanne Ire, reine de Naples. Jeanne ayant été chassée de ses États, il l'y rétablit. Il laissa de grandes richesses qui préparèrent la célèbre fortune de son neveu Rénier, duc d'Athènes, lequel maria sa fille au prince Théodore, fils de l'empereur Jean Paléologue.

2. Boccace a fait dans les diverses localités qu'habita Pétrarque en Italie plusieurs séjours chez son ami. Il le visita à Padoue, en 1351 ; à Milan, en 1359 ; à Venise, en 1363. Il s'établissait chez Pétrarque pour y lire, travailler et recourir aux livres nombreux que François mettait à son entière disposition, même en cas d'absence. C'est ainsi, dit M. de Nolhac, qu'en 1367, « Boccace, venu à Venise en l'absence de son ami, fut accueilli par sa fille Francesca qui avait mis les livres de son père au service de l'ami préféré. » Or, durant l'un des séjours mentionnés plus haut, Boccace, parcourant le manuscrit de Pline appartenant à Pétrarque et acquis par lui en 1350, et lisant un passage qui relatait diverses espèces d'oignons ajouta en marge du volume cette observation : *Nondum certaldenses erant! Ils ne valaient pas ceux de Certaldo*! (qui était le pays de Boccace). P. de Nolhac en rapprochant ces caractères graphiques des fac-similés de

Mais, il ne néglige pas pour cela ses anciennes études et se fait copier à Véronne le recueil de l'*Histoire Auguste*[1].

Pétrarque enrichissait peu à peu sa bibliothèque par des dons, des achats et des copies. Ses amis s'employaient de leur mieux à seconder ses désirs. Nelli, Pastrengo[2], Bruni[3], Jean de Parme, Boccace mettent constamment leurs ouvrages à sa disposition. « D'humbles personnages essayent d'obtenir sa bienveillance par l'hommage d'un volume. » Il visite en

l'écriture de Boccace que M. Hauvette a donnés dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome* (t. XIV. pl. III-V) y a reconnu la main de Boccace. C'est la seule ligne de l'écriture de Boccace que contienne la Bibliothèque de Paris. *Pline lat.* 6802. (cf. *La Revue des Bibliothèques*, Janvier 1895.)

1. On sait que l'*Histoire Auguste* est un recueil des vies des empereurs romains qui régnèrent depuis Hadrien jusqu'à Dioclétien (117-284). Ce recueil est attribué aux six auteurs suivants : Ælianus Spartianus, Julius Capitolinus, Vulcatius Gallicanus, Ælius Lampridius, Trebellius Pollio et Flavius Vopiscus. — Dans une plaquette intitulée : *Les Monuments de l'Histoire Auguste chez Pétrarque* (Rome, imprimerie de la Paix, 1892), reproduite du reste dans *Pétrarque et l'Humanisme*, pp. 252-262, P. de Nolhac étudie l'histoire des différents exemplaires de l'*Histoire Auguste* annotés par l'humaniste. L'un se trouve à Paris et l'autre est resté en Italie. Je renvoie au texte indiqué le lecteur désireux d'étudier le fond de la question.

2. Guillaume de Pastrengo fut notaire et juge à Vérone, et chargé, vers 1338, d'une mission près de Benoît XII à Avignon où il se lia avec Pétrarque. Son essai d'un *Dictionnaire historique*, *bibliographique et géographique*, publié en 1547 à Venise, mérite d'être signalé.

3. Léonard Bruni surnommé l'Arétin. Il naquit, en 1369, à Arezzo et mourut, en 1444, à Florence.

personne les couvents de la haute Italie, les bibliothèques princières en particulier, pour tâcher d'opérer quelque nouvelle découverte. Une dépense considérable ne l'effraye pas quand un livre lui plaît ; sa passion de collectionneur semble même grandir avec l'âge. Il dit lui-même « qu'il ne peut se rassasier de livres ». Parfois il étend ses recherches jusqu'en Allemagne, en Espagne, en France ou en Angleterre ! Les amis qu'il se fait à l'étranger ne le servent pas avec moins de zèle que ceux d'Italie. Richard de Bury, célèbre bibliophile anglais ; Mathieu Longus, Liégeois ; les Allemands Sacramor de Pommiers et Jean Ocko, évêque d'Olmütz ; Nicolas Sygeros [1], envoyé de l'empereur d'Orient, s'entremettent à qui mieux mieux pour lui. Sygeros va même jusqu'à lui faire tenir un texte d'Homère et reçoit en réponse une lettre de l'humaniste sollicitant Hésiode et Euripide, ne fût-ce que pour le plaisir « de voir ces auteurs sous leur costume grec ».

« Plus tard Léon Pilate [2] le quittant pour aller chercher fortune à Constantinople, devait lui promettre de lui rapporter certains auteurs grecs et quand Philippe de Mézières, chancelier de Pierre de Lusignan, s'embarquait pour Chypre, peut-être avait-il reçu du poète à Venise quelque liste chaudement recommandée. »

1. Cf. ci-après chapitre II, §. 3.
2. *Id.*

Pétrarque attache aussi beaucoup d'importance à l'ornementation et à la reliure. Tous ses manuscrits étaient élégants, richement décorés même. Il commanda à Simone Martini une grande peinture pour mettre en tête de son Virgile[1]. Il se plaît aussi aux reliures soignées, mais ne goûte que médiocrement la calligraphie du temps, fort belle à voir de loin, et de près manquant de netteté ; il apprécie la minuscule du xe et du xie siècles et se montre le précurseur du goût pour la *lettre antique* qui va régner en Italie au xve siècle.

Il demande aux copistes moins le respect de la grammaire et de l'orthographe que la reproduction intégrale de la pensée des auteurs qu'ils reproduisent. Il voulait qu'on les soumît à un soigneux apprentissage, très nécessaire pour mener à bien les travaux d'une profession qui demande des soins minutieux. Il finit même par tenir chez lui une école de transcription et par former des jeunes gens : la chose était indispensable, ses ouvrages se multipliant et de grands personnages de sa connaissance lui en réclamant des exemplaires.

Il prêtait souvent des livres peu connus de sa bibliothèque, ceux surtout « où il avait trouvé un appui moral, comme les *Confessions* de saint Augustin qu'il

1. Voyez ci-après, chapitre II, § 5.

donnait à son frère, à Donato degli Albanzani, à d'autres encore, espérant pour eux le même profit ».

Parmi les copistes au service de Pétrarque, il convient de citer Giovanni Malpaghini, de Ravenne, qui fut secrétaire de l'humaniste, mit en ordre les papiers de son maître et aida à constituer le Recueil des lettres qu'il transcrivit ensuite. Il transcrivit également le *Canzoniere*[1] et une partie de la traduction fragmentaire d'Homère, commencée à Florence par Pilate[2].

Pétrarque quitta Milan en 1362 et s'installa à Venise. Il y resta jusqu'en 1368. Bien entendu, ses livres le suivirent. Ce fut là qu'il reçut la grande traduction latine d'Homère par Pilate, que Boccace lui fit parvenir[3].

A ces renseignements bibliographiques il faut ajouter ceux contenus dans la thèse latine de M. de Nolhac, intitulée *De Patrum et Medii Aevi Scriptorum Codicibus in Bibliotheca Petrarcæ olim collectis*[4], qui s'occupe en grande partie des livres saints possédés par Pétrarque. On y trouve des détails intéressants sur les *Confessions* et la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Je n'entrerai pas ici dans les considérations de l'auteur.

1. Voyez ci-après, chapitre II, § 1.
2. Voyez chapitre II, § 3.
3. *Id.*
4. Paris-Bouillon 1892.

ni ne le suivrai dans les pages où il traite des œuvres de saint Ambroise, de saint Jérôme et de Grégoire le Grand. Je recommande particulièrement le passage sur le bréviaire de Pétrarque récemment transféré de la bibliothèque Borghese à la Vaticane. L'auteur donne également des détails sur certains auteurs ou historiens médiévaux étudiés et possédés par Pétrarque entre autres, Joseph Flavius et Isidore de Séville. Il faut lire avec attention toute la partie réservée au manuscrit d'Abailard contenant une grande partie des lettres de ce savant, dont la lecture avait suggéré au poète plusieurs remarques importantes.

Pendant le séjour de Pétrarque à Venise eut lieu un fait très important, je veux parler de la donation qu'il fit de sa bibliothèque à la République vénitienne, — donation qui devait prendre effet après sa mort seulement. Au mois de mai 1362, Pétrarque se trouvant à Padoue avait reçu une lettre de Boccace dans laquelle celui-ci lui annonçait sa conversion, l'abandon de ses études, la vente de ses livres et la destruction de toutes les œuvres italiennes qu'il possédait. L'humaniste répondit à son ami pour essayer de le détourner d'un pareil projet et s'offrit, au le cas où il persisterait dans sa résolution vraiment inexplicable, à lui acheter ses volumes : « De cette façon, conclut-il, si tu te décides à faire ce que j'ai toujours désiré et ce que tu m'as autrefois promis, à venir passer avec moi notre pauvre

reste de vie, tu reconnaîtras chez moi tes livres mêlés à ceux que j'ai recueillis. »

Boccace se rendit aux raisons de Pétrarque. Il garda sa bibliothèque. Mais Pétrarque voulant éviter la dispersion de ses livres après sa mort prit, sans tarder, la résolution de les offrir à l'église Saint-Marc, d'autant qu'il trouvait à Venise une tranquillité et une sécurité que ne lui offrait pas l'Italie du Nord, en ce moment désolée par la guerre entre Visconti et le marquis de Saluces.

Bientôt ce n'est plus à Saint-Marc que Pétrarque forme le projet de laisser ses livres mais à l'État vénitien lui-même. Il veut fonder une grande bibliothèque publique « dont la République prendra la charge après sa mort et qui rendra à la postérité les services qu'avaient rendus autrefois tant de grandes collections antiques dont il avait lu l'histoire ». Mais ce projet n'aboutit pas. Après une simple délibération du grand conseil, la donation de Pétrarque, présentée par Benintendi, était acceptée avec, pour l'humaniste, en échange de la bibliothèque promise après sa mort, le logement à vie aux frais de l'État dans le *Palazzo delle due Torri*, sur le quai des Esclavons.

Pétrarque avait réservé, dans l'acte de donation de ses livres, sa liberté entière de résidence et le droit d'emporter avec lui sa bibliothèque. — Après quelques années de séjour à Venise, il se lassa d'une ville où il

trouvait « trop d'averroïstes et où il n'avait pas de jardin. »

Il vint habiter Padoue, et il y remplit avec plaisir ses fonctions de Chanoine, tout en jouissant de la familiarité d'un prince fort lettré, François de Carrare [1]. Les sollicitations de ce seigneur et la nécessité pour l'humaniste de respirer l'air des hauteurs, lui firent peu à peu partager sa vie entre Arquâ et Padoue. En 1370, il achetait à Arquâ une terre pour agrandir la propriété qu'il tenait des libéralités du souverain de Padoue.

« Dans cet ermitage des monts Euganéens, entouré de l'horizon paisible que domine encore la maison construite par lui, Pétrarque, revivait, en ses vieilles années, la vie de Vaucluse ».

Ce fut là qu'il passa les dernières journées de son existence, employant son temps à lire les auteurs sacrés et les auteurs profanes, à inscrire sur maints volumes de savantes et précieuses scholies, et à entreprendre sur les marges de son Homère ce grand commentaire que la mort devait interrompre [2].

1. Cf. ci-après chapitre II, § 2.

2. Cf. chapitre II, § 3.

Après le décès de Pétrarque, la donation des livres à Venise ne fut malheureusement pas accomplie : on n'a pu retrouver aucune trace des réclamations officieuses que dut faire à ce sujet la Seigneurie. D'ailleurs, le souverain de Padoue, François de Carrare, en guerre avec Venise, fit vraisemblablement « traîner l'affaire en longueur et

Acquérant sans cesse des livres nouveaux, il les lisait à soixante-dix ans avec le même enthousiasme qu'il eût fait à trente.

La guerre, qui depuis longtemps couvait entre les Vénitiens et Carrare, finit par éclater. Pétrarque trouva prudent de rentrer à Padoue. Il y ramena aussi ses livres. Son gendre Francescuolo da Brossano[1] et surtout son disciple et ami Lombardo della Seta lui servaient de secrétaires et prenaient soin de sa bibliothèque.

chercha à frustrer une ville rivale d'un trésor qu'il était homme à apprécier et qu'il devait souhaiter garder pour sienne ». Cf. *Pétrarque et l'Humanisme*, chapitre II. Tout ce chapitre est à lire si l'on tient à savoir ce que devinrent les livres de Pétrarque après sa mort.

1. La fille naturelle de Pétrarque s'appelait Francesca. — Le *Journal de Jean Le Fèvre, évêque de Chartres*, publié par M. H. Moranvillé (Paris, Picard, ), contient plusieurs renseignements sur l'histoire de l'Italie méridionale. Ce Le Fèvre, chancelier des rois de Sicile, Louis I et Louis II d'Anjou, tenait un journal écrit des évènements qui se passèrent sous ses yeux. Il parle, à la date du 7 octobre 1387, d'un Nicolas Petrarca d'Amalfi, *maître du rational* de la reine Jeanne et qui avait subi des revers de fortune sous Charles de Durazzo, appelé, en 1381, au trône de Naples par Urbain VI. On sait que Charles fit étouffer Jeanne et eut à combattre Louis I d'Anjou, auquel cette princesse avait cédé ses droits. Or, pendant les démêlés de Charles et de Louis, ce Petrarca d'Amalfi se trouvant sans ressources intéressa la régente, Marie d'Anjou, à son sort, ainsi qu'en témoigne la mention de Jean Le Fèvre portant que cette princesse le confirmait dans la charge ancienne qu'il avait occupée sous la reine Jeanne. M. de Nolhac se demande, à ce propos, s'il existait un lien de parenté entre le poète et le fonctionnaire de Jeanne et si l'humaniste avait contribué à aider à la faveur de ce Niccolo di Petrarca. M. de Nolhac cite aussi un passage d'une lettre de Pétrarque que lui a

Après avoir accompagné à Venise, au lendemain de la défaite de Carrare, le fils du prince François, qui allait traiter des conditions de la paix avec la Sérénissime République, Pétrarque retourna à Arquà. Il y mourut une nuit de juillet de l'année 1394, en travaillant dans son cabinet d'études, au sein de ces monts Euganéens parmi lesquels il avait pu revenir goûter encore quelques mois de recueillement.

Et depuis :

Cinq siècles de pèlerinage
Ont fait illustres les sentiers
Qui montent vers le frais village
Où Pétrarque, en son ermitage,
Cultiva ses arbres fruitiers.

Fatigué de vie et de gloire,
Il y donna ses derniers ans

signalée M. Henry Cochin. Dans cette lettre, Pétrarque s'adresse à Guglielmo Maramaldo, chevalier napolitain, pour lui parler de la venue à Naples et du mariage d'un jeune homme auquel il paraît s'intéresser beaucoup. (Cf. *Seniles*, XV, 4.) Sans tenter d'introduire dans la biographie pétrarquesque un nouvel enfant naturel, ce qui serait difficile sinon impossible, on peut vraisemblablement songer à une parenté permettant d'assimiler le jeune homme dont parle Pétrarque et qui lui est sans doute parent, au fonctionnaire d'Amalfi. Mais il n'est pas aisé d'établir quelle place il convient d'attribuer à ce personnage dans la généalogie de l'humaniste, bien que les archives napolitaines compulsées pussent aider peut-être dans une certaine mesure à fournir des renseignements à cet égard. Cf. *Giornale storico della letterat. italiana*, 1890, vol. XVII, p. 146.

A la poésie, à l'histoire,
A l'œuvre agreste et sa mémoire
Y resta chère aux paysans.

Émus de sa leçon secrète,
Que de fidèles ont passé
Cherchant le bois et la retraite
Où cheminait le vieux poète
L'âme lourde et le front baissé [1].

1. P. de Nolhac, *Paysages de France et d'Italie.*

---

# CHAPITRE II

§ 1. *Le Canzoniere autographe de Pétrarque.* — § 2. *Le De Viris Illustribus.* — § 3. Les Études Grecques de Pétrarque. — § 4. *Le Gallus calumniator.* — § 5. Manuscrits à miniatures.

§ 1. — En 1886, M. de Nolhac communiquait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de précieuses observations sur *Le Canzoniere autographe de Pétrarque*[1]. On sait le peu de cas fait par le célèbre écrivain de ses œuvres en italien. Il les qualifia dans plusieurs de ses lettres de bagatelles ou de passe-temps. Il considérait ses *Rimes* comme des fragments d'un important travail au moyen duquel il voulait élever à la langue nouvelle, « au vulgaire », un monument immortel. Mais il se découragea et malgré l'accueil flatteur fait à ses vers italiens, il revint à la langue latine[2] et se contenta d'inscrire à la dernière page de son recueil poétique : *Francisci Petrarche*

1. Paris, Klincksieck, 1886.

2. Cf. (*Lettres.* Traduction Fracassetti, t. I, p. 277) les raisons alléguées par Pétrarque pour revenir à la langue latine.

*laureati poete rerum vulgarium fragmenta*, dont la signification, après ce que je viens de dire des essais du poète et du projet caressé d'abord puis abandonné par lui, d'écrire un ouvrage en italien, équivaut à celle-ci : *Fragments en langue italienne*.

Or, une question pendante au sujet du *Canzoniere*, était la suivante : La vulgate actuelle due à Antonio Marsand [1] qui donna, en 1819, une édition inaugurant les études critiques du texte de Pétrarque, s'appuie sur trois éditions anciennes : celle de Padoue (1472), l'Aldine (1501), celle de Bernardino Stagnini (Venise, 1513), et peut être considérée comme provenant des autographes du poète.

En 1877, Giosue Carducci faisait paraître à Livourne un opuscule donnant raison à Marsand et, comme lui, admettant « l'existence d'un manuscrit autographe dont Alde déclare s'être servi par l'entremise de Bembo. [2] »

Un érudit romagnol, M. Adolfo Borgognoni [3], contredisant l'assertion de Carducci, affirme que Bembo n'a pas eu entre les mains un manuscrit autographe du *Canzoniere*; que « dans la préparation de l'édition aldine », il a suivi l'édition de Padoue (1472) et que,

1. Padoue, 1819-1820, 2 vol. in-4.

2. *Saggiodi un testo e commento nuovo del Canzoniere del Petrarca*, dans *Rime di Fr. Petr. sopra argomenti storici, morali e diversi* (Livourne, 1876).

3. *Se Monsignor Pietro Bembo abbia mai avuto un codice autografo del Canzoniere* (Ravenne, 1877).

par suite, le texte d'Alde est en partie arbitraire, car Bembo, n'ayant jamais possédé un autographe de ce genre a corrigé, dans l'édition qu'il a donnée des vers de Pétrarque, plusieurs passages de son autorité privée. Marsand a donc eu tort de s'appuyer sur l'édition de 1501 dont une partie des variantes sont apocryphes.

Les adversaires de la tradition Aldine prétendent, d'ailleurs, et non sans une apparence de vérité, que l'on n'a jamais retrouvé le manuscrit employé par Alde et Bembo pour l'édition de 1501. Toutefois, l'objection tombe en partie, d'abord devant le témoignage de M. Vittorio Cian, historien de Bembo [1], penchant pour l'existence du manuscrit, sans espérer toutefois une solution définitive de ce problème, et surtout en présence de l'épître aux lecteurs ajoutée par Alde aux exemplaires de cette édition de 1501 contre laquelle s'élevaient alors des objections portant sur l'orthographe et sur les variantes du texte admis par lui. De la lecture de cet Épître, il ressort qu'Alde paraît absolument convaincu de la véracité de l'autographe qu'il a entre les mains, le célèbre imprimeur y expliquant les variantes nombreuses de son édition et s'exprimant ainsi : « Pétrarque lui-même a laissé pour la postérité son texte écrit avec soin. Je l'ai vu entre les mains de messer Pietro Bembo et l'ai repro-

1. *Un decennio della vita di M. Pietro Bembo* (1521-1531). Turin, 1885.

duit lettre par lettre, avec la plus grande exactitude. »

Or, comment suspecter deux hommes dont on connaissait le caractère moral et la haute probité d'avoir, en quelque sorte, commis une mystification? C'est ce qu'on ne craignit pas de faire un moment en prétendant n'avoir pas retrouvé le texte dont ils s'étaient servi. Aujourd'hui, une telle assertion ne saurait se soutenir en présence d'une lettre tirée des Archives de Mantoue par Armand Baschet. L'auteur, Lorenzo de Pavia, était à Venise « l'agent artistique de la marquise de Mantoue, Isabelle d'Este, et envoyait à sa maîtresse toutes les nouveautés bibliographiques qui paraissaient ». Dans sa lettre du 26 juillet 1501, il donnait des détails à la princesse sur les exemplaires de luxe de Virgile, Ovide et Pétrarque qu'il avait commandés pour Elle à Alde [1]. Or, Pavia annonce à la princesse qu'il ne peut lui envoyer pour cette fois que le Virgile. Quant à l'exemplaire de Pétrarque qu'on est en train d'imprimer « lettre par lettre avec grand soin, d'après le *manuscrit* écrit de la main même de l'auteur, il a été prêté par un habitant de Padoue qui en fait grand cas. » (Hypothèse fort vraisemblable, puisque Pétrarque est mort à Arqua, distant d'à peine six heures de Padoue.)

1. Cf. *Aldo Manuzio, Lettres et documents*. Venise, 1867. Il est bon de rappeler que la marquise de Mantoue savait le grec et tenait Virgile en si grande dévotion qu'elle voulait lui faire élever une statue dans la cour de son palais.

« Nous trouvons là une confirmation sûre de la façon dont l'édition a été faite et de l'existence d'un manuscrit que tout le monde croyait autographe. »

Du reste, en rapprochant l'édition de 1472, faite par Valde, de celle de 1501, il est facile de voir que l'imprimeur vénitien s'est servi du même texte.

Le manuscrit avait été prêté seulement à Bembo pour établir l'édition de 1501. Il le retourna à Padoue après s'en être servi. Ce fut en 1544 que le cardinal chercha à s'en rendre acquéreur. Retenu à Rome, il donne à ses amis, Quirini et Ramberti [1], la description de cet ouvrage dont il avait perdu les traces. « Le manuscrit devait être sur parchemin, sans aucune note marginale, écrit avec soin et contenant les Sonnets et les Canzones seulement, sans les Triomphes [2]. » Enfin, une lettre du 20 septembre 1544 nous apprend que Bembo a pu se procurer le précieux manuscrit qu'il considère comme un autographe absolument authentique après comparaison faite avec un manuscrit des *Eglogues* latines de Pétrarque [3].

A la mort de Bembo, son fils Torquato ne dispersa pas tout de suite les collections de livres et d'anti-

1. *Le Canzoniere autographe*, pp. 18 et 19.

2. Allusion aux ornements et dessins dont plusieurs manuscrits du temps étaient enjolivés.

3. Cet autre manuscrit se trouve à la Bibliothèque vaticane sous le n° 3358. Il est daté de 1357 et de la main de Pétrarque. « C'est un des volumes qui a pu servir à la comparaison des écritures. »

quités de son père. Mais il finit par les échanger ou les vendre.

Fulvio Orsini, célèbre bibliophile romain [1], se mit en relations avec lui et acheta à Torquato un grand nombre des livres de son père, parmi lesquels le *Virgile du Vatican*, le *Bembinus* de Térence, et plusieurs autographes de Pétrarque, entre autres le fameux *Canzoniere*.

Ce fut le 2 mars 1581 que Torquato, désireux de se concilier les bonnes grâces de Fulvio Orsini qui lui avait rendu des services à la cour pontificale, lui remit cet exemplaire dont l'humaniste disait : « J'ai en mains le livre des poésies vulgaires de Pétrarque ; il y a tous les Sonnets et les Canzones mais non les Triomphes ; c'est de la main de l'auteur et l'acquisition me plaît étrangement. »

L'acquisition de ce manuscrit fit un grand bruit. Le cardinal de Granvelle [2] adresse, de Madrid, ses félicitations à Orsini et le duc de Toscane entreprend de vaines démarches auprès de Fulvio pour se procurer cet ouvrage unique.

En 1600, Orsini légua ses livres à la Bibliothèque Vaticane ; les manuscrits de l'humaniste furent dispersés dans les divers fonds. Plusieurs furent reliés à neuf, et comme le *Canzoniere* était du nombre de

1. Voir ci-après chapitre VI.
2. Voir chapitre VII, § 2.

ceux qui perdirent leurs gardes et leurs signes extérieurs, il ne tarda pas à se confondre avec la foule des volumes secondaires.

En parcourant l'inventaire de la bibliothèque de Fulvio Orsini, M. de Nolhac est arrivé à reconnaître le manuscrit de Bembo et à l'identifier avec celui inscrit à la Vaticane sous le n° 3195. Ce manuscrit présente tous les caractères de celui acheté par Bembo en 1544. Son titre : *Francisci Petrarche laureati poete rerum vulgarium fragmenta* s'explique, ainsi que je le disais plus haut, par le dédain qu'il avait pour des essais, des fragments en langue vulgaire, « considérés par lui, comme les matériaux d'un édifice inachevé. » Le même titre se retrouve, d'ailleurs, transcrit textuellement dans une copie du *Canzoniere* que Bembo exécuta et qui est au Vatican sous le n° 3197.

Ajoutons que toutes les variantes du texte de l'édition Aldine de 1501 se reproduisent dans le manuscrit découvert par M. de Nolhac avec des différences absolument insignifiantes.

En ce qui concerne l'autographie du manuscrit original, voici les conclusions de P. de Nolhac : « Deux mains ont travaillé à la copie et c'est la seconde seule qui est celle de Pétrarque[1]. La partie écrite par l'autre copiste

1. Dans un intéressant et savant opuscule qui complète ses observations sur le *Canzoniere*, P. de Nolhac donne des reproductions de

a du reste une valeur d'authenticité à peu près égale, puisqu'elle a été exécuté sous les yeux du poète [1]. Ce manuscrit donne donc désormais la rédaction définitive d'un chef-d'œuvre qu'on avait cru jusqu'alors perdu.

§ 2. — Après la trouvaille du *Canzoniere*, qui ne

l'écriture de Pétrarque : *Fac-similés de l'écriture de Pétrarque et appendices au Canzoniere autographe, avec des notes sur la bibliothèque de Pétrarque.* (Rome. Imprimerie de la Paix, 1887.) Il n'emploie pas les caractères anguleux et massifs de la première moitié du XIII[e] siècle. Il se sert d'une minuscule pleine de clarté et d'élégance, qui était fort admirée de ses contemporains. On peut s'en rendre un compte exact en examinant les planches d'héliogravure à l'aide desquelles M. de Nolhac éclaire son texte et ses explications. On trouvera aussi dans cet opuscule des considérations bibliographiques étendues sur les autographes et quelques manuscrits égarés de l'humaniste.

Je me contente de signaler cet important travail aux esprits curieux qu'intéresse la monographie pétrarquesque : les discussions de textes et de manuscrits auxquelles se livre l'auteur ne se prêtant point à une analyse succincte et le sujet étant de ceux qui demandent des connaissances toutes spéciales de la part des lecteurs.

M. Vittorio Cian a consacré à la plaquette de M. de Nolhac une étude très fouillée. (*Giornale storico*, IX, fasc. 27, 1887.)

1. Je n'entrerai pas ici dans l'examen des polémiques sur la rédaction définitive du *Canzoniere*, auxquelles a donné lieu la découverte de M. de Nolhac. On en trouvera des échos affaiblis dans les *Giornale storico della letteratura italiana* (année 1886, vol. 1), pp. 463-7) ; *Fanfulla della Domenica* (22 août 1886) ; *Deutsche Litteraturzeitung* (18 septembre 1886). J'ajoute que le travail vraiment définitif, de P. de Nolhac sur Pétrarque, lui a valu, en Italie et dans la plus grande partie du monde savant, d'unanimes éloges.

On pourra également se reporter au sérieux travail de Pakscher, *Aus einem katalog des Fulvius Ursinus*, dans la *Zeitschrift für rom. Phil.* vol X, 1886, pp. 205-245.

fut pas, à proprement parler, une découverte mais la remise au jour d'un manuscrit que le XVI^e siècle avait connu, M. de Nolhac publia toute une partie inédite du *De Viris Illustribus* [1], l'un des travaux les plus étendus de Pétrarque. Cette reconstitution sur des données positives d'une œuvre importante mérite d'être examinée avec quelques détails.

Voici comment le célèbre humaniste composa ce grand travail.

François de Carrare, seigneur de Padoue, depuis son avènement au pouvoir suprême, portait un grand intérêt aux lettres et à l'antiquité. Il avait fait exécuter dans son palais des peintures décoratives fort considérables, parmi lesquelles, vraisemblablement, une collection de portraits historiques commençant à Romulus. Ceci se passait vers 1370.

Or, antérieurement à cette date, Pétrarque avait commencé son grand ouvrage : *Quorumdam clarissimorum heroum Epitome*; d'où l'on peut conclure vraisemblablement qu'au cours de ses relations avec François de Carrare, il avait lui-même indiqué au prince les personnages à admettre dans la collection de portraits du palais de Padoue et dont plusieurs avaient déjà leur biographie écrite par avance.

Une fois les portraits peints, François voulut pos-

1. Le *De Viris Illustribus* de Pétrarque. Paris, Imprimerie nationale, 1890.

séder en un petit volume le court résumé de la vie de ses héros. Il demanda donc à Pétrarque de lui en composer un abrégé, un *Compendium*. L'humaniste se mit à l'œuvre avant même d'avoir achevé son grand travail de l'*Epitome*.

Le texte du *Compendium* comprend, du reste, le même nombre de biographies que le recueil principal, soit trente-six. Quatorze seulement ont été rédigées par Pétrarque.

Or, le fait suivant s'est produit : L'abrégé du *De Viris* a très longtemps tenu dans l'ombre l'ouvrage intéressant d'où il était tiré. En outre, les éditeurs successifs des œuvres de Pétrarque ont confondu souvent l'*Epitome*, c'est-à-dire l'ouvrage véritable, avec le *Compendium* qui n'en était qu'un extrait.

Domenico Rossetti, vers 1828, insista sur cette confusion[1]. Ce fut lui qui remit en lumière le vrai *De Viris*, en démontra l'authenticité, en signala les manuscrits. Entre temps, on réimprimait en Allemagne, par les soins de Chr. Schneider, la vie de César, définitivement attribuée à Pétrarque et qu'on avait considérée longtemps comme l'œuvre de Julius Celsus[2]. La publication de plusieurs biographies sui-

1. *Petrarca, Giul-Celso e Boccacio, illustrazione bibliologica delle vite degli uomini illustri del primo, di Caio Giulio Cesare attribuita al secondo e del Petrarca scritta dal terzo.* (Trieste, 1828.)

2. Bernard de la Monnoye avait antérieurement reconnu Pétrarque pour l'auteur de la vie de César.

virent. L'œuvre de l'humaniste réapparaissait peu à peu, après une longue éclipse. Lorsqu'en 1874, Lodovico Razzolini, érudit italien, donna pour la première fois une édition complète de l'œuvre de Pétrarque [1], il négligea d'entreprendre de nouvelles recherches sur le *De Viris* et se borna à reproduire les textes publiés par Schneider sur un manuscrit de Breslau ; de plus, il ajouta, d'après un manuscrit du Vatican [2], huit vers faussement attribués à Pétrarque, et enfin, « pour combler une lacune du texte de Breslau dans la vie de Scipion, » il se servit d'un manuscrit du xv^e^ siècle, appartenant à l'Université de Padoue. Malheureusement, un tel travail fut fait « sans aucune notice critique, aucune discussion de la valeur des textes, aucune description précise des manuscrits ».

Pierre de Nolhac reprenant la question du *De Viris* au point où l'avait laissée ses devanciers l'a traitée et élucidée d'une façon complète. Il est arrivé à prouver indubitablement où se trouve un manuscrit du *De Viris*, écrit tout entier de la main de Pétrarque [3] et renfermant la vie de César. Il donne une description complète de cet ouvrage, insiste sur les corrections, les additions marginales et les grattages que

1. *Petrarchæ De Viris Illustribus vitæ nunc primo ex codd. Vratislaviensi, Vaticano ac Patavino in lucem editæ*. Bologne, 1874.

2. Ce manuscrit est inscrit à la Bibliothèque vaticane sous le n° 4523.

3. Cf. Le *Paris*, 5784.

l'auteur y a effectués. Il démontre qu'il a été écrit en plusieurs fois, l'humaniste s'en étant peut-être détourné au cours d'autres travaux. Il établit enfin que ce manuscrit composé, d'abord avec soin, prend, vers la fin, tous les caractères d'une simple minute « où Pétrarque fixait à mesure sa rédaction une fois faite ». Et à voir les caractères tremblés des dernières pages, il est permis de supposer qu'ils furent écrits par l'auteur, dans son extrême vieillesse. Toutefois, ce manuscrit n'est pas complet, et tout en le suivant pour une édition définitive du *De Viris*, on devra lui adjoindre un autre manuscrit, complet celui-là [1] et qui fut exécuté pour François de Carrare, ainsi qu'en témoigne la dédicace.

Cet ouvrage, toutefois, n'est pas de la main de Pétrarque, mais de celle de son ami intime, de son élève dévoué, Lombardo della Seta. Pierre de Nolhac, à ce propos, s'exprime en ces termes : « Cet exemplaire apporte la rédaction dernière de Pétrarque, telle qu'elle

1. Il contient les biographies de : Romulus, Numa Pompilius, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Junius Brutus. Horatius Coclès, Cincinnatus, Camillus, Manlius Torquatus, Corvinus, Publius Decius, Papirius Cursor, Curius Dentatus, Fabricius, Lucilius, Alexandre, Pyrrhus, Hannibal, Fabius Cunctator, Claudius Marcellus, Néron et Salinator, Scipion l'Africain, Caton le Censeur, Jules César, Flaminius, Lucius Cornelius, Scipion l'Asiatique, Scipion Nasica, Emilius Paulus, Metellus, Scipion Æmilien, Marius, Pompée, Auguste, Vespasien, Titus, Ulpien.

Ce manuscrit comme le précédent se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris. Il y est inscrit sous le n° 6069 F.

a été recueillie pour être offerte au destinataire de son œuvre. Elle a été transcrite dans sa maison, par son élève et son continuateur. Rien ne s'oppose même à ce que la copie de Lombardo ait été commencée du vivant de son maître. C'est aussi le manuscrit daté le plus ancien qui soit connu de l'ouvrage, puisqu'il a été achevé quatre ans et demi seulement après la mort de l'auteur. »

Ayant indiqué que les manuscrits à suivre pour une édition définitive du *De Viris* se trouvent à Paris, et donné quelques renseignements au sujet de celle du *Compendium*, Pierre de Nolhac fait remonter à Lombardo della Seta la paternité de huit biographies faussement considérées comme écrites par Pétrarque [1]. En même temps, il démontre que parmi les morceaux qui composent le *De Viris*, il y a eu deux rédactions de la vie de Scipion l'Africain, la plus importante après celle de la vie de César. La deuxième rédaction renferme même de nombreux morceaux inédits [2], par exemple : l'Entrevue de Scipion et de Massinissa ; la Discussion entre Fabius et Scipion dans le Sénat ; le début du récit de la bataille de Zama ; le Portrait de Scipion, et des considérations sur la Gloire et l'Envie.

1. Ce sont celles qui vont de Flaminius à Pompée, dans le manuscrit *Paris*. 6069 F.

2. Cf. Le *Paris*. 6069 F.

Mais l'intérêt capital des recherches de M. de Nolhac sur le sujet qui nous occupe, la découverte qui lui a valu en Italie les sympathies universelles repose sur le point suivant.

Le plan du *De Viris* renfermait primitivement plusieurs biographies étrangères à l'histoire romaine et dont le texte, resté ignoré, forme un livre nouveau à ajouter aux œuvres de Pétrarque et portant sur Adam, Noé, Nemroth, Ninus, Sémiramis, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Jason, Hercule [1].

L'origine de ce travail remonterait au séjour de l'humaniste à Vaucluse. Les biographies qui le composent, tirées de l'histoire sacrée ou de la mythologie, traitent d'une époque antérieure aux personnages de l'*Epitome*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Pétrarque a formellement exclu ces compositions de la vie de ses hommes illustrés.

En tête de cette œuvre inédite, M. de Nolhac reproduit une préface de Pétrarque, composée, il est permis de le supposer, pour les biographies dont je viens de parler.

Cette préface primitive fut reprise et modifiée par lui quand il l'inséra au commencement de l'*Epitome* définitif. Telle qu'elle est, cependant, cette première

1. Cf. Le *Par. 6069 I.* Le texte de ce manuscrit n'avait jamais été examiné encore, bien que M. E. Müntz en ait publié une peinture réduite dans son *Histoire de l'art pendant la Renaissance* (t. I, p. 229).

rédaction offre de l'importance, Pétrarque y exprimant son intention d'écrire sur l'histoire et y exposant, en quelque sorte, sa méthode de travail qui est d'emprunter à des écrivains divers tous les détails dont l'ensemble puisse constituer un tout complet, un groupement de faits concourant à éclairer, à mettre en lumière la vie des hommes illustres.

Il est bon d'insister ici sur la vaillance intellectuelle du grand humaniste. Son choix judicieux des auteurs à consulter, le contrôle minutieux auquel il soumet leurs œuvres, le mépris qu'il montre, en ce qui regarde l'histoire romaine, pour les fables dont le moyen âge avait encombré le champ de la tradition, méritent d'être loués sans réserve. Fidèle à ce principe : « que l'historien a le but fécond de faire connaître au lecteur ce qu'il doit rechercher et ce qu'il doit fuir, et de réunir, sur ces deux points, d'illustres exemples, » il s'est peu préoccupé des races, des nations, du développement des empires, et s'est adonné exclusivement à l'étude de l'individu. Pour lui, l'œuvre historique réside tantôt dans les portraits et les anecdotes, et tantôt dans les biographies. Mais, au premier comme au second cas, Pétrarque s'applique surtout à demander aux personnages qu'il étudie un enseignement d'énergie morale, un sujet de perfectionnement psychique. M. de Nolhac fait, à cet égard, la judicieuse réflexion suivante : « Le moraliste

diminue peut-être l'historien, mais il donne à l'écrivain son originalité et sa force. »

Grâce à la publication de cette partie inédite du *De Viris*, un nouveau jour se produit sur l'état des connaissances de Pétrarque. Ce n'est plus seulement l'élève de Tite-Live, tout imprégné d'histoire romaine, que nous montrent ces pages, c'est un esprit curieux et critique s'attaquant à des questions plus étendues et plus lointaines, et qui, — chose remarquable, étant donnée l'insuffisance des renseignements dont disposait l'écrivain, — remonte à des sujets de la plus haute antiquité, s'occupe de mythologie, d'histoire religieuse, puis, malgré des inexactitudes forcées, témoigne, fait précédemment inconnu, d'une véritable curiosité pour les légendes orientales[1]. Toutes imparfaites que paraissent aux esprits superficiels, ces études et leur documentation, elles n'en ont pas moins fourni à Pétrarque des vues ignorées jusque là par les générations précédentes et ont eu leur part d'influence réelle

1. L'étendue des questions à traiter pour embrasser les vies des hommes illustres de tous temps et de tontes nations, l'infinie complexité d'un tel travail, contraignirent Pétrarque d'abandonner une œuvre trop au-dessus de ses forces, pour se confiner exclusivement dans l'histoire romaine qu'il connaissait d'une façon plus complète, grâce aux sources qu'il pouvait consulter. On peut, néanmoins, par ces biographies étrangères, se rendre un compte exact de l'étendue du savoir de l'humaniste qui ne se cantonnait pas, nous en avons la preuve, dans la seule latinité, et savait se détourner, à l'occasion, des études sur la Rome ancienne.

sur la littérature, les mœurs et les idées de la Renaissance. Aussi leur devons-nous une respectueuse admiration.

§ 3. — La Renaissance, on a pu déjà en juger jusqu'ici, doit beaucoup à Pétrarque. Son infatigable activité s'est exercée au rôle d'initiatrice pour les siècles à venir. Les découvertes des antiques manuscrits auxquels le savant voua une partie de sa vie studieuse, l'influence qu'il exerça sur ses contemporains, grâce aux copies multipliées par lui des auteurs latins qu'il eut entre les mains, la qualité même qu'il se donnait d'héritier de la littérature romaine, suffiraient à sauver son nom de l'oubli.

Toutefois, il n'a pas borné là son rôle de précurseur des maîtres de la Renaissance. Il avait déjà introduit parmi les érudits de son temps l'amour des lettres latines. Nous allons voir les efforts qu'il tenta pour acclimater en Italie les études grecques absolument inconnues jusqu'alors [1].

Disons tout d'abord qu'il n'accomplit cette tentative que vers la seconde moitié de sa vie. Il reçut les premiers éléments de langue grecque d'un moine basilien nommé Barlaam. Celui-ci avait été envoyé à Avignon, auprès du Pape, par l'Empereur d'Orient, pour traiter

1. *Les études grecques de Pétrarque.* (Paris, Imprimerie nationale, 1888.)

de la réunion des deux Églises. Il réussit brillamment à la cour pontificale et fut, grâce aux instances de Pétrarque, pourvu de l'évêché de Gerace (Calabre), en 1342. Il y mourut sans revoir son élève. Pétrarque avait profité du séjour de Barlaam à Avignon pour lui demander la traduction de plusieurs discours de Platon. Grâce à cette transcription latine, l'humaniste put se faire sur l'œuvre du philosophe grec des idées suffisamment claires, et se montrer assez bien informé sur la portée des tendances platoniciennes.

Cependant, Barlaam était parti sans avoir mis Pétrarque à même de lire les textes grecs. Notre humaniste se désolait de ne pouvoir parcourir Homère qu'il ne connaissait, ses lettres en témoignent, que par l'incomplète *Ilias latina*, sur laquelle avait vécu tout le moyen âge.

Or, en 1353, arriva à Avignon, un nouvel envoyé de l'Empereur, Nicolas Sygeros. Pétrarque eut bientôt lié connaissance avec lui, et l'année suivante, Sygeros, de retour à Constantinople, lui envoya en présent un texte d'Homère.

Cinq ans plus tard, dans l'hiver de 1358-1359, pendant un séjour à Padoue, l'humaniste rencontra dans cette ville un aventurier nommé Léon ou Léonce Pilate, Calabrais d'origine, qui se faisait passer pour Grec, et en obtint une traduction du commencement de l'*Iliade*.

Lorsque l'année suivante, Boccace se fut rendu à Milan pour y voir Pétrarque, celui-ci ne manqua pas de lui vanter la science de Pilate et ses connaissances helléniques. Boccace, émerveillé, s'efforça d'attirer Léonce à Florence pour y enseigner le grec, dès la fin de 1359. Les hellénistes qui se groupèrent autour de la chaire du nouveau professeur lui demandèrent alors une traduction complète d'Homère. Pilate se mit aussitôt à l'œuvre; mais trop ignorant pour fournir un travail convenable et pour transcrire le texte intelligemment, il le traduisit mot pour mot, contrairement à l'avis de saint Jérôme qui avait soutenu jadis avec raison : « qu'un tel système de traduction appliqué à Homère donnerait un texte latin ridicule et à peine lisible. »

Ce travail, commencé vers 1360, Pétrarque l'attendait avec impatience. Mais ce ne fut qu'en 1365 que Boccace lui expédia la traduction de l'*Iliade* et d'une partie de l'*Odyssée*. Elle lui parvint à Venise, vraisemblablement en février de l'année 1366.

Avant de la renvoyer à Boccace, Pétrarque se mit en mesure de la faire transcrire. Cette copie figure à la Bibliothèque nationale de Paris, en deux volumes[1].

L'examen du manuscrit prouve que Pétrarque voulut faire de sa traduction d'Homère l'un des plus beaux

1. N° 7880 du fonds latin, provenant de la bibliothèque des ducs de Milan.

ouvrages de sa bibliothèque. Il y a tout lieu de croire que ce travail, commencé vers 1367 à Padoue, s'acheva l'année suivante à Pavie, puisque l'humaniste passa ces deux années dans l'une et dans l'autre de ces deux villes.

Sur le manuscrit de l'*Iliade*, on peut lire de nombreuses scholies, inscrites par Pétrarque en personne. Elles se rapportent tantôt à des explications données à ses élèves par Pilate, tantôt à des rapprochements de texte avec l'*Enéide*, tantôt enfin à la *prima translatio* des cinq premiers chants iliaques que Pétrarque avait, on s'en souvient, obtenue de Léonce pendant son séjour à Padoue, en 1358.

Ces annotations offrent un véritable intérêt et une grande importance[1]. Écrites d'une façon très brève, elles témoignent des réflexions que la lecture d'Homère a suggérées à l'humaniste, des explications, parfois incomplètes et bizarres, que Pilate donnait du texte à ses élèves, et des inventions même auxquelles il se livrait, le cas échéant, pour expliquer les traditions antiques.

M. de Nolhac divise les scholies de Pétrarque en observations littéraires, mythologiques et morales. Les premières montrent que le lecteur, en raison de la mauvaise traduction qu'il a entre les mains, ne com-

1. Elles ont été particulièrement étudiées dans *Pétrarque et l'Humanisme*, pp. 351 à 367.

prend pas toujours très bien le texte qu'il annote. Il insiste sur les belles créations du poète antique, et mentionne, en termes admiratifs, le départ d'Hector pour le suprême combat, les recommandations d'Hercule, les craintes d'Andromaque, Priam suppliant Achille.

Dans les observations mythologiques de Pétrarque, apparaissent çà et là les préoccupations pieuses d'un croyant du xv[e] siècle. A maintes reprises, il prend les termes de la traduction latine au sens chrétien et s'en sert pour accabler le paganisme.

Les remarques morales sont les plus nombreuses, l'auteur étant, je l'ai déjà fait remarquer à propos du *De Viris*, un moraliste avant tout. Sentences insérées dans le discours, nobles exemples tirés du récit, leçons de sagesse sont mis en relief et soulignés par le lecteur avec un intérêt qu'on sent passionné. Nulle de ces observations ne prouve, d'ailleurs, chez Pétrarque, la connaissance du texte dont il parcourt la traduction. Les quelques termes employés par lui, au cours de ses scholies, n'infirment en rien cette proposition, l'auteur les ayant écrits en caractères latins.

En dernière analyse, on peut établir d'une façon certaine que, malgré les quelques bribes de grec émaillant ses scholies, Pétrarque n'en connaît pas le premier mot. Enseigné par des hellénistes insuffisamment instruits, il est resté toute sa vie un *Graius elementa-*

*rius*. Pilate, du reste, n'avait fait que passer chez lui et il n'avait pas eu, comme Boccace, la facilité d'approfondir ses connaissances grecques par des études commencées d'abord à Naples et continuées pendant trois ans à Florence, au cours des relations nouées par l'auteur des *Dames illustres* avec le Calabrais.

On doit, néanmoins, louer l'humaniste de sa contribution à la renaissance des lettres grecques. De mauvais maîtres, une méthode défectueuse, l'ont seuls empêché d'y pénétrer. Comprenant toute l'importance d'une littérature pareille pour les travaux de la pensée, il s'est mis à l'étudier bravement. « C'est lui qui, le premier, parmi les hommes d'Occident, a connu quelque chose de Platon et d'Homère. La lecture approfondie de l'*Iliade* et les efforts qu'il a tentés pour bien la goûter dans le détail, sont attestés par les marges de son exemplaire. Il avait commencé le même travail pour l'*Odyssée*, mais il n'a pu achever sa studieuse entreprise ; quelques notes d'une main tremblante de vieillard restent seules aux premières pages du second manuscrit. Il demeure acquis, du moins, que l'annotation d'Homère a été le dernier travail de longue haleine de ce grand homme et qu'il est mort en cherchant à comprendre l'*Odyssée*[1]. »

§ 4. — L'on trouve dans les anciennes éditions des

1. Cf. *Les Études grecques de Pétrarque*, page 15.

œuvres latines de Pétrarque un traité intitulé *Galli cujusdam anonymi in Franciscum Petrarcam invectiva*, dont l'auteur est demeuré longtemps inconnu. Le poète y répondit par une *Apologie*[1] en laquelle il réfute les accusations portées contre lui par son adversaire. C'est une pièce nouvelle de la polémique internationale qui se soutint pendant une partie du xiv^e siècle et au cours de laquelle la France et l'Italie se disputèrent tour à tour la résidence du pontificat romain. Tout en défendant la cause italienne contre les partisans d'Avignon et en insistant sur la nécessité de maintenir d'une façon définitive la papauté à Rome, Pétrarque attaque violemment ses antagonistes politiques par des procédés littéraires qui firent école après lui : « l'accumulation des autorités antiques, les jeux de mots ingénieux ou grossiers, l'ironie continue et toute la rhétorique de l'injure. »

On trouve également dans l'*Apologia* des allusions nombreuses à la France et à la culture française médiévale qui font de cet ouvrage un document précieux pour l'histoire littéraire.

Le libelle contre Pétrarque, écrit dans une forme scolastique, est d'un écrivain connu par d'autres ouvrages et sur lequel on a réuni les renseignements suivants à l'aide desquels M. de Nolhac est arrivé à

1. *Apologia contra cujusdam anonymi Galli calumnias.*

fixer l'identité de l'auteur des *Invectiva*[1]. Il se nommait Jean de Hesdin, appartenait à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et fut longtemps attaché au cardinal Guy de Boulogne, évêque de Porto, qu'il accompagna dans ses légations de Hongrie (1350) et de Padoue. Il mourut, vraisemblablement, chapelain de Philippe d'Alençon, archevêque de Rouen.

Doué d'un savoir étendu, Jean de Hesdin était, comme son maître, le cardinal de Boulogne, partisan du retour de la papauté à Avignon. A en croire même une lettre de l'humaniste[2], le cardinal en personne, aurait desservi auprès d'Urbain V le poète qu'il avait autrefois beaucoup aimé, et le sachant retiré fort loin de la cour pontificale, n'aurait pas craint de l'attaquer ouvertement sur ses tendances italophiles.

Si, d'ailleurs, Jean de Hesdin fut violent dans ses invectives contre Rome et la Péninsule, Pétrarque le fut davantage encore dans sa réponse au théologien.

Sans entrer dans le détail de l'argumentation des deux adversaires, on peut soutenir que la partie n'était pas égale, l'auteur français n'ayant pas à son service « la flamme et l'éloquence souvent puissante de Pétrarque ». Jean de Hesdin, maître réputé de l'Université de Paris, malgré l'étalage d'érudition qu'il déploie dans son libelle et les citations qu'il y fait d'Orose, Lucain, Claudien,

1. Cf. *Romania*, t. XXI, pp. 598-606, 1892.
2. Cf. Pétrarque, *Seniles*, XIII, 12.

Horace, Maximianus, Aristote, saint Bernard, Juvénal, Boèce, Sénèque, Virgile, Ovide, Valère-Maxime, Térence, Justin, Solin, saint Augustin, « sans parler de l'Écriture et des poètes du moyen âge, » ne pouvait se mesurer avec le premier humaniste du temps. « Le mépris dont Pétrarque accable son œuvre [1] est trop justifié pour qui veut la lire. Toutefois, elle assure à Jean de Hesdin, dans l'histoire littéraire, une place particulière que ses autres travaux ne suffiraient point à lui mériter. Il n'est pas sans honneur pour lui d'avoir soutenu une polémique avec le plus grand écrivain de son temps et d'avoir fait entendre, dans l'unanime concert d'éloges et d'admiration qui résonne autour de Pétrarque, la seule voix d'opposition qui soit venue jusqu'à nous [2]. »

§. V. — Il ne faut pas omettre dans cette nomenclature des travaux de M. de Nolhac, sur le sujet qui nous occupe, *Les Manuscrits à miniatures de la Bibliothèque de Pétrarque* [3].

1. Pétrarque feignit même, en écrivant son *Apologie*, d'ignorer le nom de son antagoniste qu'il néglige de nommer au cours de sa réponse, « petite vengeance d'homme de lettres assez conforme au caractère de l'irascible poète, » constate M. de Nolhac.

2. Pour des détails biographiques sur Jean de Hesdin. Cf. *Biogr. nat. de Belgique*, t. IX, 311-312. P. Lelong, *Bibl. Sacra*, II, 796; Oudin, *Script. eccles.*, III, 1225-26. *Suppl. Belg.*, 506, et Paquot, *Mem. litt.*, II, 344.

3. Paris, Lévy, 1889, avec héliogravures, et *Pétrarque et l'Humanisme*, pp. 294 et sqn.

L'auteur donne, sur la décoration des livres de la bibliothèque de Pétrarque, des détails montrant à quel point le savant s'est intéressé sérieusement à l'art de la miniature. Il s'est servi plusieurs fois de peintres pour l'ornementation de ses manuscrits [1]. Deux d'entre eux surtout présentent des similitudes d'ornementation qui ont attiré l'attention de M. de Nolhac. L'un est à la Bibliothèque Vaticane, où il se trouve inscrit sous le n° 2193 ; le second à la Bibliothèque nationale de Paris, sous le n° 8500. M. de Nolhac, en étudiant avec attention les peintures de ces manuscrits, en examinant avec soin les analogies d'art conscient et d'observation directe de la nature qu'elles décèlent, est arrivé à les considérer comme provenant du travail d'un même artiste. Et il ne serait pas éloigné de penser qu'il faut y voir la main d'un peintre du nord de l'Italie, ayant peut-être connu Pétrarque par l'intermédiaire de Simone Martini (Memmi), ce bon artiste qui, attiré en 1338 à Avignon par Benoît XII, pour peindre dans le palais papal l'*Histoire des martyrs*, fit, pendant son séjour en Provence, la connaissance de Pétrarque auquel il offrit un portrait de Laure. Ce fut à lui également que le poète demanda la grande peinture qui orne un exemplaire de ses manuscrits de Virgile [2].

1. Les manuscrits *Parisinus lat*. 2540, et *Paris*. 1617 ; mais surtout le *Vat. lat*. 2193 et le *Par. lat*. 8500 sont caractéristiques à cet égard.
2. Cf. ci-après chapitre XIII.

Ajoutons que la plupart des miniatures dont il s'agit ici représentent des sujets ruraux, des travaux champêtres pour lesquels Pétrarque avait une véritable passion, témoins les descriptions enthousiastes de son jardin de Vaucluse ou de Lombardie que contiennent plusieurs de ses Lettres. Il s'est plu aussi à nous donner des renseignements sur ses travaux d'horticulture, dans une sorte de Journal qu'on peut consulter en se reportant aux dernières pages du *Vaticanus* n° 2193. Ce dernier est orné, à l'égal du manuscrit de Paris, de peintures souvent remarquables; et l'on peut voir aisément, d'après les belles reproductions d'héliogravure publiées par M. de Nolhac, que l'humaniste avait rencontré « pour fixer l'image des choses de la campagne, sur ses livres, le pinceau d'un véritable artiste. »

Je tiens à dire, comme conclusion à cette longue étude sur Pétrarque, que la découverte des manuscrits autographes de l'humaniste, effectuée de 1886 à 1892, a déterminé un renouvellement complet des études sur le savant, un retour nouveau à ses compositions latines et fait sentir le besoin d'une édition critique des travaux de Pétrarque, qu'il faudra bien se décider à donner un jour. Les érudits allemands, préposés à la publication des livres spéciaux qui paraissent à Berlin et dont l'ensemble constitue une collection intitulée : *Latei-*

*nische Litteraturdenkmäler des XV und XVI Jahrhundert*, viennent d'introduire dans leurs textes les humanistes français. Quand ils arriveront à Pétrarque, ils feront bien de confier l'édition de ses œuvres à P. de Nolhac : le talent de l'auteur qui a su en peu d'années devenir l'un des connaisseurs les plus distingués et des chercheurs les plus savants dans le domaine de l'histoire de l'humanisme, leur est un sûr garant de la science avec laquelle il s'acquittera d'une pareille tâche.

---

# CHAPITRE III

## BOCCACE ET TACITE

Boccace a eu entre les mains la plupart des œuvres de Tacite[1]. Ce n'est pas à Poggio qu'il faut attribuer la découverte de cet historien latin, ainsi qu'on l'a prétendu à tort. On trouve, d'ailleurs, à maintes reprises, dans les œuvres de Boccace, la preuve frappante de l'influence exercée sur son esprit par la lecture de l'*Annaliste* qui lui a été d'un secours précieux en tant que documentation historique et littéraire. A maintes reprises, Boccace a fait aux œuvres de Tacite des emprunts importants.

Chose étrange, Pétrarque, si au courant toujours des nouveautés bibliographiques de son temps, sans cesse à l'affût des plus récentes découvertes de manuscrits et d'ouvrages latins, n'a pas lu Tacite. Dans les correspondances que les deux savants échangèrent pendant de longues années, on chercherait en vain

1. *Boccace et Tacite.* Rome, Imprimerie de la Paix, 1892.

une allusion à cet historien. Peut-être aurait-on pu trouver quelques renseignements à cet égard dans les lettres, malheureusement égarées, de Boccace à Pétrarque. Toutefois, les vingt-huit réponses de Pétrarque à son ami, les seules qui subsistent des nombreuses missives que s'adressèrent les deux savants, ne font aucune mention de Tacite. Les relations dė Pétrarque et de Boccace étaient, d'ailleurs, trop cordiales pour qu'on puisse croire à une dissimulation de de la part de l'auteur du *Décaméron*.

Pétrarque n'a pas su que son ami 'possédait Tacite. Et Boccace, de son côté, n'a pas parlé de l'historien à son maître. On peut supposer, du reste, qu'il n'en eut pas même l'idée : s'imaginant sans doute que Pétrarque comptait déjà Tacite au nombre des livres de sa bibliothèque, il négligea par cela même de l'entretenir de cet auteur.

D'autre part, les emprunts faits par Boccace à Tacite apparaissent d'une façon manifeste dans trois de ses œuvres : son *Comento* sur Dante, ses *Genealogiæ Deorum* et le *De claris mulieribus*. Or, il est probable que Pétrarque ne lut pas ces ouvrages, les deux premiers, tout au moins, qui, composés peu de temps avant sa mort [1], ne lui parvinrent point.

1. Vers 1373 et 1374. Quant au *De claris mulieribus* dont l'apparition est bien antérieure (1362), P. de Nolhac, si compétent sur les questions Pétrarquesques, dit qu'il reste à prouver que Boccace en le composant, ait pris connaissance de *Tacite*, sauf après coup.

Il faut croire, néanmoins, que Pétrarque dut être informé de la découverte d'un auteur latin qu'il ne connaissait pas. La correspondance complète des deux savants, aurait peut-être apporté à cette question une solution définitive. Une fois averti de la trouvaille de son ami, il est possible que Pétrarque ait pressé Boccace de lui envoyer une copie du nouveau texte. Et si Boccace ne put obtempérer à sa demande, c'est probablement en raison de l'époque tardive de sa découverte et du peu de temps qu'était resté entre ses mains le manuscrit de l'historien.

Quelle est la date exacte de cette découverte ? Il est malaisé de la fixer. On peut, toutefois, la placer entre 1362 et 1370 [1]. Les chapitres du livre des *Femmes célèbres*, où il est fait usage de Tacite, terminent l'ouvrage qui parut en 1362. Mais ils ont pu être ajoutés après coup. Le silence gardé par Pétrarque sur Tacite dans les lettres qu'il adressait à Boccace, vers la même époque, est caractéristique. Celui-ci a-t-il, lors de sa visite à la bibliothèque du Mont-Cassin dont Benvenuto da Imola nous a décrit le désordre, découvert le manuscrit, se l'est-il fait donner, l'a-t-il emporté ? Ce sont là des hypothèses fort plausibles, mais qui ne reposent, somme toute, sur aucun indice précis.

1. Le *De casibus virorum illustrium*, qui parut vers 1357, ne contient aucune trace d'emprunts à Tacite.

Un fait certain, c'est qu'en relevant les citations de Tacite dans la *Généalogie des Dieux* qui parut vers 1373, ainsi que dans le cours public que Boccace fit sur Dante et commença au mois d'octobre de la même année, « il reste acquis qu'en 1370, c'est-à-dire cinq ans avant sa mort et peut-être plus tôt encore, Boccace lisait Tacite. »

Il lui a fait, au cours du *De claris mulieribus*, plusieurs emprunts flagrants, ainsi que je le disais plus haut. Pétrarque, dans ses écrits, s'applique à reproduire les faits importants et caractéristiques rapportés par un auteur ancien, s'en aide pour soutenir sa thèse, s'efforce de pénétrer l'essence des pensées du maître étudié. Boccace en use de même avec Tacite : « L'initiateur de l'humanisme et celui qui aimait à se dire son disciple ont ici une méthode semblable, » remarque avec raison P. de Nolhac.

Que devint, après Boccace, le manuscrit de Tacite ? On en perd la trace. Certains auteurs, toutefois, tels que Domenico d'Arezzo[1], Benvenuto da Imola en parlent dans leurs ouvrages. Une citation de Leonardo Bruni[2], remontant à 1400, semble témoigner que

1. Cf. *Fons mirabilium.*

2. L'Arétin. Il naquit en 1369 à Arezzo et mourut en 1444 à Florence. Après avoir été secrétaire d'Innocent VI, il fut nommé chancelier de la république de Florence en 1415. Il écrivit l'*Histoire de Florence*, les vies de *Dante* et de *Pétrarque* ; il a laissé des *Lettres*, des *Mémoires* donnant des détails précieux sur l'histoire de son temps.

depuis la découverte de Boccace, Tacite était consulté par les lettrés. Vers 1418, Jean de Montreuil[1] à Paris, et vers 1420 Secco Polentone à Padoue, citent Tacite. En 1427, Pogge, dans une lettre à Niccoli, fait allusion au manuscrit de Tacite connu sous le nom de *Mediceus II*[2]. Dès lors, l'historien romain fut connu de bon nombre d'humanistes et il s'en fit de nombreuses copies[3].

1. *De Joannis de Monsterolio vita et operibus* (Paris, Thorin, 1883), par Ant. Thomas.

2. Ce manuscrit, qui comprend les chapitres XI-XVI des *Annales*, I-V des *Histoires*, n'est pas le même que l'exemplaire dont s'est servi jadis Boccace : Il contenait, celui-ci, les livres XII-XVI des *Annales* et II-III des *Histoires*, ainsi qu'en témoignent les emprunts faits au texte latin dans l'ouvrage sur les *Femmes célèbres*.

3. Si l'on veut suivre l'histoire du texte de Tacite pendant la Renaissance et les mentions du contenu du *Mediceus II* éparses en Italie dans la première moitié du XV^e^ siècle, parcourir l'intéressant travail de M. Sabbadini, *Storia e critica di alcuni testi latini*, dans *Museo d'antichita classica* (t. III, col. 339-345), auquel P. de Nolhac renvoie le lecteur.

## CHAPITRE IV

§ 1. Érasme en Italie. — § 2. Nicolas Audebert.

M. de Nolhac, dans un livre consacré à *Érasme en Italie*, nous conte un épisode intéressant de la vie de ce grand érudit[1] (1506-1509). Suivons, avec l'auteur, l'itinéraire de l'écrivain, nous reviendrons de ce voyage fort édifiés sur l'intellectualisme des savants italiens et pleins d'admiration pour le savoir d'Érasme, reçu, à bras ouverts, par tous ces passionnés de lettres latines et grecques à Bologne, Venise, Padoue, Ferrare, Sienne et Rome.

Un voyage en Italie, complément nécessaire de toute éducation lettrée au XVI^e siècle, souriait depuis longtemps à Érasme. Dès 1500, il y pensait. Malheureusement, les frais nécessités par un pareil déplacement dépassaient de beaucoup les modestes ressources du savant. C'était afin d'augmenter celles-ci, qu'en 1504,

1. Paris, Klincksieck, 1888.

cédant à l'invitation de Mountjoy, cet Anglais qui avait été son élève à Paris, quelques années auparavant, il s'était rendu en Angleterre pour donner des leçons de grec à Cambridge. Toutefois, malgré la docte société qu'il trouvait à Londres, et son étroite amitié avec Thomas Morus, il n'abandonnait pas un si cher projet. L'occasion tant désirée s'offrit enfin à lui. Battista Boërio, médecin génois du roi Henri VII, lui proposa d'accompagner en Italie ses deux fils, Giovanni et Bernardo. Érasme accepta avec enthousiasme. Escorté de ces jeunes gens, il quittait Londres au mois de juin de l'année 1506, passait quelques jours à Paris, où il s'entendait avec l'imprimeur Josse Badius, le premier éditeur des *Adages*, pour l'impression de plusieurs œuvres de Lucien et d'une traduction versifiée de l'*Hécube* et de l'*Iphigénie à Aulis*, d'Euripide. Érasme s'arrêtait ensuite à Orléans, puis à Lyon où il se plut beaucoup et « où il fut dignement accueilli par la colonie savante de la ville [1] » ; il en perpétua le souvenir dans un de ses plus jolis Colloques [2]. Au mois d'août, il traversait les Alpes avec ses compagnons. Dès son arrivée en Piémont, il se rendit à Turin et s'y fit recevoir docteur en théologie. Puis il gagna Bologne, où les Boërio devaient finir leurs études à la célèbre Uni-

1. Cf. l'intéressant opuscule de M. A. Péricaud, *Erasme dans ses rapports avec Lyon* (1843).
2. Cf. *Diversoria* 8,715, et Nisard (*Renaissance et Réforme*, I, p. 276).

versité. Malheureusement les voyageurs tombèrent en pleine guerre. Jules II, le terrible Pape, qui comptait dans les Bentivogli, dominateurs de Bologne, de terribles ennemis, marchait contre la ville. Érasme s'enfuit à Florence, où il arriva en octobre. Ce qu'il y a de particulier dans le séjour qu'il y fit, c'est qu'il passe, sans les voir, à côté des merveilles florentines, précisément au moment où « les Médicis ne gouvernent plus », où le pays est libre et paisible, et où une réunion admirable d'artistes : Léonard, Michel-Ange, Raphaël, fra Bartolommeo, André del Sarto, se pressent dans la cité. Le grave Hollandais n'est pas encore initié aux choses de l'art et à l'esprit italien. Au mois de novembre, Érasme regagne Bologne où Jules II, vainqueur des Bentivogli, fait une entrée triomphale, « cuirasse au flanc, comme César, dont il aimait à s'appliquer le nom. »

Érasme resta treize mois dans cette ville. Son séjour fut troublé par la peste qui éclata l'été suivant (1507). Les Bolonais avaient les passions vives, notre savant put s'en apercevoir un jour où, pris pour un médecin par une foule en délire, on faillit lui faire un mauvais parti. Depuis lors, il obtint de Rome la permission de ne plus porter le vêtement ecclésiastique. Toutefois, Érasme trouva un dédommagement à ces misères auprès des maîtres distingués de l'université bolonaise. Il se lia avec Scipion Fortiguerra, de Pistoia, sur-

nommé Cartéromachos, érudit aussi modeste que remarquable. Il y connut aussi Paolo Bombasio, avec lequel il resta toujours en correspondance affectueuse et suivie. Bombasio, professeur de grec, perfectionna Érasme dans la connaissance de cette langue. Ce fut auprès de lui qu'Erasme augmenta ses *Adages*, « ce précieux recueil de proverbes antiques commentés par une érudition vivante inépuisable. » Érasme composa aussi à Bologne d'autres ouvrages, entre autres : les *Anti-Barbares*, défense des Lettres, qui devait avoir quatre livres et que son ami Richard Pace égara par malheur.

En octobre 1507, il écrit au célèbre imprimeur vénitien Alde[1] pour lui offrir d'imprimer une nouvelle traduction d'Euripide. Alde y consentit volontiers. Encouragé par la bienveillance de ce dernier, Érasme, se proposant de faire paraître une deuxième édition des *Adages* chez Manuce et voulant en surveiller lui-même l'impression[2], gagne Venise en passant par Ferrare et Padoue. Il y arrive en janvier 1508.

C'est l'époque où Venise est au zénith de sa gloire artistique et littéraire, l'époque des Bellini, Cima, Carpaccio, Giorgione, Palma et Titien. La société de cette ville arrive au développement complet de la vie de l'esprit, grâce à sa fréquentation avec la Grèce et

1. Cf. ci-après, chapitre V.
2. Cf. La remarquable *Vie d'Erasme*, par Rhenanus.

l'Orient. La célébrité européenne d'Alde Manuce, le grand imprimeur helléniste, contribue encore à faire de la capitale de la sérénissime République, le centre distingué des Lettres. Tout près du Rialto s'élève la maison d'Alde. C'est là qu'en compagnie de son beau-père André d'Asola et de ses deux beaux-frères François et Frédéric, le savant travaille à ses immortelles publications. Érasme fit chez celui-ci, devenu très vite son ami, un séjour charmant. On y causait en grec pendant les repas. Malheureusement, la chère n'y était guère bonne. Érasme, habitué à la sustentation abondante des gens du Nord, en souffrit et finit par prendre ses repas à part. Il faut lire, dans ses *Colloques*[1], les spirituelles critiques du savant sur les repas de son hôte dont la frugalité, habituelle aux Italiens, le stupéfie. Écartons en passant les assertions venimeuses de Scaliger, un de ses ennemis[2], contre l'intempérance d'Érasme. Celui-ci y répondit par un libelle : *Opulentia sordida*, dont le ton méchant est excusé par la violence des attaques du philologue italien.

Tout en préparant sa seconde édition des *Adages*, Érasme se loue beaucoup des secours que les érudits vénitiens lui prêtent. Il en rend témoignage à Lascaris, Egnazzio, Musurus, Bolzani, Girolamo Aleandro,

1. Traduction. Develay, t. III, p. 215.
2. Cf. *Scaligeri J.-C. Oratio contra Ciceronianum Erasmi* (Heidelberg, 1618).

Alde qui mettent leurs volumes à sa disposition. L'impression fut achevée en septembre 1508.

Cédant aux instances d'Alde et d'Asola, Érasme ne quitta pas de suite Venise où il avait trouvé un accueil si empressé, de la part des membres de l'Académie Aldine[1] et de celle de savants tels que Giambattista Egnazio, exécuteur testamentaire d'Alde, latiniste de grande valeur ; Ambrogio Leoni, de Nola, réfutateur d'Averroës[2] ; Urbano Bolzani, l'un des maîtres du futur Léon X ; Pietro Cotta, Girolamo Donato, Bernardo Rucellai[3], l'historien florentin ; Démétrius Doucas, de Crète, Musurus, professeur de grec à Padoue ; Jean Lascaris, l'éditeur de l'Anthologie, ancien fournisseur de manuscrits grecs de Laurent de Médicis, alors ambassadeur de France à Venise ; Girolamo Aleandro, le futur cardinal, helléniste distingué, qui lui fournit d'utiles communications au sujet des *Adages* et qui, plus tard, nommé par Léon X à la nonciature d'Alle-

1. Pour les détails sur cette savante société, cf. l'*Hellénisme à Venise*, d'A. Firmin Didot.

2. Un des familiers les plus importants de la maison d'Alde, savant médecin et commentateur d'Aristote.

3. Bern. Rucellai (Oricellarius). (1449-1514). Il naquit à Florence et était allié aux Médicis. Il fut ambassadeur à Gênes, à Naples, en France, et prit une part très active au rétablissement des Médicis (1512). Sa protection, qu'il accorda aux savants, et ses superbes jardins (dits encore aujourd'hui *Orti Oricellarii*), dans lesquels se réunissait l'académie néo-platonicienne, le rendirent célèbre. Parmi ses ouvrages, il convient de citer : *De Urbe Roma* ; *De Bello italico*, histoire de l'expédition de Charles VIII et *De magistratibus romanis*.

magne, devait reprocher à Érasme ses ménagements envers Luther.

Au mois d'octobre ou de novembre 1508, Érasme quitta Venise et partit pour Padoue où il voulait passer l'hiver. Il y était venu rejoindre un fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse[1], qui l'avait prié d'enseigner la rhétorique au jeune prince, nommé Alexandre, âgé de dix-huit ans, et portant le titre d'archevêque de Saint-André. A Padoue, Érasme retrouva son ami Musurus qu'il avait connu à Venise et se lia étroitement avec Germain Brice, le futur aumônier du roi François Ier. Il y connut aussi Luis Texeira, le précepteur du roi Jean III de Portugal et le vieux professeur de lettres latines, Raffaello Regio, qui, à soixante-dix ans, suivait assidûment les cours de grec de Musurus !

Le savant, pendant son séjour à Padoue, s'adonna particulièrement aux études helléniques[2], sous les auspices de Musurus et de Cartéromachos. « De ce milieu sérieux et bienveillant, dit M. de Nolhac, Érasme a gardé un souvenir particulièrement agréable. » Padoue est pour lui « le plus célèbre et le plus riche magasin d'instruction qu'il y ait au monde ». La reprise des hostilités de Jules II contre

1. En 1507, à Bologne, des dissentiments avaient éclaté entre Érasme et les Boërio dont il se sépara.

2. Cf. Legrand, *Bibliographie hellénique*.

les Vénitiens et la ligue conclue le 10 décembre à Cambrai entre l'Empereur, le roi d'Espagne, le roi de France et le Pape, força Érasme et son royal élève à quitter Padoue. Les voyageurs s'arrêtèrent à Ferrare. Ils y furent bien accueillis par Richard Pace et par les savants de cette ville, Celio Calcagnini, Paniciato, Richerio, Niccolo Leoniceno[1], peut-être Démétrius Moschus. Ferrare était fort lettrée. Lucrezia Borgia, femme d'Alphonse d'Este, y tenait sa cour lettrée. Craignant toutefois que la guerre projetée contre la République vénitienne ne fût portée dans les États de Ferrare, par suite de l'alliance conclue entre Alphonse et les ligueurs de Cambrai, nos voyageurs s'éloignèrent, traversèrent Florence et arrivèrent à Sienne à la fin de décembre.

Le jeune Alexandre termina ses études à l'Université de cette ville, sous la direction d'Érasme. Au mois de mars suivant (1509), ce dernier partait pour Rome, où il précédait d'un ou deux mois son disciple. Il y arriva avec une grande joie, non pas seulement parce qu'il foulait le sol du tombeau des Apôtres, mais encore en raison des souvenirs classiques dont cette cité était toute imprégnée. A Rome

1. Natif de Leonigo et médecin distingué (1428-1523). Il releva les erreurs de Pline le naturaliste et traduisit en latin Galien. Il ne faut pas confondre ce savant avec le grammairien Leoniceno (Omnibonus) (1420-1500), élève de Victorin de Feltre et d'Emmanuel Chrysoloras

pourtant, comme à Florence, il est peu sensible aux impressions d'art. Les antiques monuments de l'Aventin, du Cælius et de l'Esquilin attirent à peine son attention. Érasme eut la joie de retrouver dans cette ville, Carteromachos, attaché à la maison du cardinal Galeotti Franciotti della Rovere, neveu de Jules II. Il fit aussi la connaissance du futur cardinal Égidio de Vitterbe, helléniste autant qu'hébraïsant distingué ; de Beroalde le jeune [1], de Spherula, du bibliophile Colocci, de Tommaso Inghirami, bibliothécaire du Vatican, qui parlait si purement le latin etdont Raphaël fit le portrait. Il est impossible de savoir au juste s'il se rencontra avec le célèbre peintre et s'il vit Bembo. Quant à Sadolet, le secrétaire de Léon X, le futur évêque de Carpentras, il ne le connut que plus tard. Quoi qu'il en soit, Érasme n'en trouva pas moins à Rome « la société la plus cultivée et la plus intelligente peut-être qui ait jamais été ». Il y fréquenta aussi des cercles flamands et anglais et connut Jean Goritz, l'ami de Reuchlin.

Érasme trouva dans les bibliothèques romaines, au Vatican, chez le cardinal Grimani, dans les couvents, des trésors scientifiques que le sac de la ville, en 1527, par les troupes du connétable de Bourbon, devait dis-

1. Philippe Beroaldo le jeune (1472-1518), publia des *Odes* et des *Épigrammes* latines qui obtinrent un grand succès. On lui doit aussi une édition des *Annales de Tacite*.

perser en grand nombre. Si, plus tard, il songe si souvent à revenir à Rome, c'est qu'il sait que nulle part « on n'y étudie avec plus de plaisir et de profit ».

Le séjour d'Érasme à Rome eut une grande influence sur ses idées religieuses et sa conduite pendant la Réforme.

Notons en passant qu'il fut choqué de l'admiration que les prêtres témoignaient à l'antiquité païenne, et plusieurs passages de son *Ciceronianus* reflètent son étonnement en face « de ce clan païen ayant plus de littérature que de piété. » En outre, les tendances matérialistes contre la foi l'attristèrent, tout comme « la chasse aux bénéfices et la licence des mœurs d'une grande partie du clergé romain ».

Il connut encore le cardinal Jean de Médicis, le futur Léon X, qui devait encourager ses œuvres d'exégèse et fermer la bouche à ses calomniateurs, et fréquenta également Raffaello Riario, neveu de Jules II, pour lequel Bramante achevait le magnifique palais de la chancellerie.

Érasme revint à Sienne auprès d'Alexandre, mais celui-ci, presque aussitôt rappelé en Écosse, voulut visiter Rome avant son départ. Ils y arrivèrent au mois d'avril ; ce séjour fut très court. Ils gagnèrent Naples, et de retour à Rome se séparèrent.

Le 22 avril 1509, Henri VIII montait sur le trône d'Angleterre. L'anclen élève d'Érasme, William

Mountjoy devenu son protecteur influent, écrivit au savant pour hâter son retour, en faisant briller à ses yeux la perspective de la faveur d'un roi plein de respect pour les gens de pensée, semblait-il. Malgré les instances de ses amis, Érasme quitta Rome. Je partage tout à fait l'opinion de M. de Nolhac, plaignant le savant de n'avoir pas cédé à l'offre que le cardinal Grimani lui faisait, de rester auprès de lui, à portée des plus riches bibliothèques. « S'il eût accepté, dit-il avec raison, sa vie changeait de face. La liberté de son esprit ne lui faisait pas d'ennemis dangereux, ses adversaires catholiques n'osaient plus l'attaquer ; il exerçait l'influence la plus heureuse sur les conseils des Papes et à l'avènement de Léon X, il était compris dans la première promotion de cardinaux. » Érasme n'écoutant que son ambition, voulant jouer un rôle influent auprès d'Henri VIII, retourne en Angleterre à la fin de juillet 1509. Or, voici que l'heure de la réforme approche. Le moment arrive où Érasme va connaître la gloire, mais au prix des pires attaques, de la part des pharisiens et des luthériens [1].

Le séjour d'Érasme en Italie lui fut très profitable, parce qu'il y trouva la Renaissance épanouie ; son humanisme put alors se développer à l'aise « dans un

1. Peu de temps après son retour en Angleterre, il publiait son *Éloge de la Folie*, chef-d'œuvre de sens et d'esprit, censure des luxes et de tous les états de la vie.

pays où, contrairement aux pays du Nord dans lesquels on tient les Lettres en suspicion, l'on cherche dans l'antiquité l'antiquité elle-même et point seulement des anecdotes héroïques et des modèles de discours ». Ce long voyage dans la Péninsule lui fit comprendre l'importance de la culture classique et de la civilisation par les « bonnes Lettres ». Désormais, il sera un humaniste toujours plus fervent et « offrira souvent l'exemple des Italiens de la cour d'Urbin, de Ferrare, de Mantoue » aux peuples encore ignorants qu'il va retrouver. Sans cesse, d'ailleurs, sa pensée retournera à Rome; il n'oubliera jamais le temps béni pendant lequel il y a vécu. Le chagrin de sa vie finissante ne fut pas seulement l'inexécution du beau projet tant de fois caressé de passer à Rome ses derniers jours, mais surtout de voir les Lettres compromises dans la tempête théologique soulevée par la Réforme. L'allemand inélégant de Luther tournait en dérision les Humanités, combattait les Arts « se souvenant de l'antiquité pour interpréter le christianisme. » Bientôt Érasme écrivit le *De libero arbitrio*, s'engageant à son tour dans la mêlée au grand dam de ses chères études, et pressentant déjà la banqueroute de la Renaissance.

En ce qui concerne la conduite d'Érasme vis-à-vis du pontificat romain, P. de Nolhac indique clairement ses relations avec Léon X et Adrien VI et parle lon-

guement de ses rapports avec Luther[1]. Il y fait un plaidoyer éloquent en faveur de l'indépendance d'Érasme à l'égard de Luther, tout à l'honneur de notre humaniste, en même temps qu'un parallèle fort judicieux entre ces deux esprits si différents, qui ne voyaient ni les gens, ni les choses au même point de vue. Érasme était un sage, un lettré, un indulgent, malgré que ses yeux de moraliste chrétien ne l'aveuglassent nullement sur les fautes de l'Église (plusieurs pages de ses œuvres en font foi, entr'autres le passage dirigé, en 1509, contre la personne de Jules II dont il réprouvait les goûts guerriers, peu conformes au caractère sacré du pontificat suprême). Luther était un passionné et un ardent. Moine augustin, il sortait pour la première fois de son monastère, quand il vint à Rome. Il resta trop peu de temps dans la ville éternelle pour juger avec calme du bien qui s'y faisait, en dépit du faste païen et de la corruption du temps. « Au sortir des ombres de son cloître saxon, jeté brusquement dans la pleine lumière de l'Italie de la Renaissance, il a eu l'éblouissement douloureux des oiseaux de nuit, et cette grande âme troublée a crié au monde son indignation et sa souffrance dont les conséquences devaient être si graves sur l'avenir du christianisme. »

En réponse aux accusations portées contre Érasme sur les remontrances qu'il adressa maintes fois à la

1. Cf. *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1888, p. 191 et sqq.

papauté, M. de Nolhac remarque sagement : « L'Italie de Dante et de Pétrarque qui voyait dans la papauté sa force et sa gloire a su parler des papes en toute franchise et flageller les vices des hommes, sans cesser de reconnaître en eux l'autorité suprême dont ils sont revêtus. » Tel fut le cas d'Érasme.

A la fin de son livre, M. de Nolhac publie douze lettres inédites du savant, d'inégale valeur, adressées à Alde, François d'Asola, Bembo, Sadolet. Je recommande particulièrement la lecture de la lettre IX du recueil, écrite à un prélat romain, en 1513, au plus fort de la lutte d'Érasme contre les pharisiens et les luthériens, à la veille de la publication de son *Libre arbitre.* Dans cette épître, qui devait être communiquée au pape Adrien VI, Érasme fait montre de sentiments catholiques convaincus. Sachons gré à M. de Nolhac d'avoir enrichi la correspondance d'Érasme, qui jette tant de lumière sur les événements, les personnes et les faits de l'époque à laquelle il appartenait.

§ 2. — Après le récit du voyage d'Érasme, P. de Nolhac passe à celui d'un archéologue orléanais, Nicolas Audebert[1].

La relation du séjour en Italie d'un écrivain français qui se trouve au British Museum[2], sans nom d'auteur,

1. Paris, Leroux, 1887. Extrait de la *Revue Archéologique.*

2. Fonds Lansdowne, n° 720.

avait depuis longtemps attiré l'attention des érudits. MM. Jean-Paul Richter et Eugène Müntz purent en extraire de nombreux documents artistiques et archéologiques[1]. P. de Nolhac en observant les dates du récit anonyme qui s'étend de 1574 à 1578, se souvint qu'à cette époque un humaniste orléanais, nommé Nicolas Audebert, voyageait alors en Italie et il n'hésita pas à conclure que l'auteur inconnu du British Museum n'était autre que ce Français.

Le père de Nicolas Audebert avait une certaine réputation littéraire. Il s'appelait Germain. L'admiration régionale le qualifiait de *Virgile orléanais*, faisant ainsi allusion aux trois poèmes latins non sans valeur qu'il avait composés sur Venise, Rome et Naples, probablement d'après les notes de voyages et les indications de Nicolas[2]. Germain Audebert avait lui-même, d'ailleurs, visité l'Italie dans sa jeunesse. Et ce voyage lui avait laissé des souvenirs esthétiques qu'il rappela dans plusieurs de ses poèmes. Il avait

1. Cf. Janitschek, *Repertorium für Kunstwissenschaft* (t. III, p. 228-98) et *Antiquités de la ville de Rome aux XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles*. Paris, 1886, pp. 72-128.

2. Les œuvres de Germain Audebert ont été réimprimées en un seul volume, sous ce titre : *Germani Andeberti Aurelii... Venetiæ, Roma, Parthenope, Postrema editio ab auctore ante obitum recognita et emendata, Hanoviæ, typis* Wechelianis. M. D. C. III. On trouve intercalées dans les œuvres de Germain Audebert plusieurs pièces latines agréables de son fils.

pénétré auprès de la savante Renée de France[1], duchesse de Ferrare ; il avait étudié pendant trois ans, à Bologne, les lettres sous Romolo Amaseo et le droit sous Alciat ; il avait connu aussi Pompilio Amaseo, Papio, Corbinelli, Marc-Antoine Muret[2], Pietro Angeli da Barga qu'il loue dans ses vers.

Pour parachever l'éducation de son fils, Germain l'envoya faire un long séjour dans la Péninsule. C'était en effet un voyage singulièrement instructif que celui d'Italie pour un humaniste. Les monuments antiques sollicitaient de toutes parts l'attention et la curiosité ; des universités célèbres donnaient une brillante instruction à une jeunesse venue de toutes les parties d'Europe. Avec des lettres de recommandation, tout voyageur studieux et de quelque valeur intellectuelle était assuré de recevoir l'accueil le plus empressé de la part des savants contemporains pour en garder ensuite toute la vie, comme fit Érasme, un

1. Deuxième fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne (1510-1575). Elle épousa, en 1528, Hercule II, duc de Ferrare. Protectrice des lettres, des sciences et des arts, qu'elle cultivait elle-même, cette princesse fut favorable à la Réforme, accueillit Calvin et eut Clément Marot pour secrétaire, au moment où ce poète était contraint de fuir la France pour échapper aux inimitiés que lui avaient attirées sa profession de foi protestante. Après la mort de son mari, survenue en 1560, Renée revint en France, s'établit à Montargis dont elle était duchesse et se déclara alors ouvertement pour la Réforme. Elle a laissé de nombreuses lettres dont un petit nombre seulement a été publié.

2. Cf. ci-après Chapitre VIII.

ineffaçable souvenir. L'Italie comptait d'ailleurs, à l'époque du voyage de Nicolas, des noms connus et célèbres, Gianvencenzo Pinelli à Padoue, Carlo Sigonio[1] à Bologne, Piero Vettori[2] à Florence, Fulvio Orsini à Rome[3]. Audebert fit la connaissance de ces illustres maîtres, et « c'est de leur fréquentation qu'il puisa cet enthousiasme éclairé pour l'antiquité dont ses descriptions portent la trace ».

Avant le départ de Nicolas pour la Péninsule, son compatriote, Pierre Daniel, le mit en rapport avec Claude Dupuy, avocat au parlement de Paris, qui, pendant le séjour qu'il avait fait en Italie, quatre ans auparavant, s'était lié avec les humanistes cités plus haut. P. de Nolhac cite la lettre remise le 21 septembre 1574 à Nicolas, par Dupuy, pour le recommander à Pinelli. Il donne aussi la lettre de remerciements que Germain Audebert adressa à Dupuy, peu de jours après, le 28 septembre, à la veille du départ de Nicolas, plus un fragment d'épître de Pinelli à Dupuy, en date du 13 mai 1575, dans laquelle le savant italien promet à l'avocat parisien de s'occuper du jeune Audebert quand il arrivera à Padoue. Une autre missive adressée, par le voyageur lui-même, à Vettori (15 février 1578) et contenant une allusion

1. Cf. Chapitre VII, § 3.
2. *Id.*
3. Cf. Chapitre VI..

à son retour en France, puis celle qu'il écrit à Dupuy, une fois revenu à Orléans (29 avril 1578) enlèvent toute hésitation sur l'identité de l'auteur de la relation du voyage en Italie.

Parti d'Orléans le 1er octobre 1574, Nicolas Audebert s'arrêta à Lyon, traversa, le 14 octobre, le Mont-Cenis, visita Turin, Plaisance, Bologne, Padoue, Venise, Gênes, et atteignit Rome vers l'automne de 1576, en passant par Pise, Lucques, Florence, Sienne. Il se rendit ensuite à Naples et Capoue, et revint par Ravenne et Venise[1].

Rentré en France, Nicolas qui écrivait fort bien l'italien resta quelque temps en correspondance avec les savants qu'il avait connus en Italie[2]. Il devint

1. Il usa de ses relations pour glorifier la réputation littéraire de son père. C'est à lui qu'il faut attribuer l'édition qu'Alde le Jeune donna, en 1583, du poème de Germain Audebert, intitulé : *Venetiæ*, qui valut à l'écrivain la faveur d'être fait chevalier de Saint-Marc.

2. On peut consulter à la Bibliothèque nationale de Paris, dans la collection Dupuy, des lettres de Nicolas à Pinelli. Dans le recueil de lettres de Vettori, intitulé : *Victorii epist. libri X*, *orationes XIII* (Florence 1586), on en trouve trois adressées à Nicolas et une à son père.

La première édition de *Roma* qui parut à Paris en 1585 était dédiée au cardinal Alessandro Farnèse. Germain Audebert y louait tous les personnages importants de la ville de Rome. Pour ne pas dire d'inexactitude, il envoya son manuscrit à Fulvio Orsini : « Celui-ci le lut ainsi que Pietro Angeli da Barga et le mit sous les yeux du cardinal. On attendit les corrections d'Orsini pour imprimer le livre à Paris ; elles arrivèrent par l'intermédiaire de Jacques Corbinelli qui résidait alors à la cour de Henri III. L'ouvrage valut à l'auteur d'être fait chevalier du roi. » *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, pp. 66-67.

ensuite conseiller au parlement de Bretagne et, bien que ne s'occupant plus de travaux d'érudition, conserva néanmoins des relations avec plusieurs érudits, notamment Dominique Baude [1].

A en juger par le fragment de voyage que cite P. de Nolhac, grâce à une communication de M. E. Müntz, Nicolas Audebert était un esprit ouvert aux choses de l'art et non point seulement confiné dans l'érudition pure. Une biographie des Audebert serait fort à désirer comme contribution à l'histoire déjà si intéressante et si belle de l'humanisme au XVI[e] siècle.

1. Dominique Baude, poète latin moderne, professeur d'éloquence, naquit à Lille, en 1561 ; il mourut en 1613. Il fut quelque temps avocat à la Haye ; remplit pour les États généraux de Hollande plusieurs missions diplomatiques à Paris et à Londres. Il devint, en 1606, professeur d'éloquence à Leyde ; il enseigna ensuite l'histoire et le droit. Lié avec Sully, Mornay, de Thou, Achille de Harlay, il leur adressa des *Lettres* et des *Discours* (Amsterdam, 1662) ainsi que des Poésies de valeur publiées à Leyde sous le titre : *Baudii amores.*

# CHAPITRE V

§ 1. Les Correspondants d'Alde Manuce. — § 2. Lettres inédites de Paul Manuce.

Sous ce titre, *Les Correspondants d'Alde Manuce*[1], M. de Nolhac a réuni une série de lettres de personnages célèbres en relations avec le grand imprimeur vénitien Alde Manuce. Alde était né, en 1449, à Bassiano dans le duché de Sermonetta ; il mourut à Venise, en 1515. Il étudia d'une façon approfondie les littératures latines et grecques et en donna des leçons publiques à Venise. Il y fonda, vers 1490, une imprimerie qui jouit bientôt d'une réputation universelle. Il fut secondé dans ces difficiles travaux par un grand nombre de savants qui surveillèrent avec soin les ouvrages sortis de ses presses ; la guerre de 1506 le ruina. Il rétablit ses affaires en s'associant à son beau-père, André Turisan d'Asola, imprimeur distingué lui-même, et dont j'ai déjà parlé[2].

M. de Nolhac a fait précéder son recueil d'une

1. Rome, Imprimerie Vaticane, 1888.
2. Cf. chapitre IV, § 1.

substantielle étude sur Manuce. J'en détache les points suivants, capables de mettre en lumière les traits importants de la physionomie d'un des hommes les plus érudits de l'époque. Esprit sérieux et réfléchi, ayant fourni les lettrés d'éditions admirables, Alde Manuce a divulgué, par l'impression de volumes nombreux, maints auteurs latins et grecs, dont jusque là le public n'avait pas eu connaissance. « Il fit faire à la Renaissance son pas le plus décisif depuis l'invention même de l'imprimerie. Homme d'une érudition incroyable et d'une dignité de vie peu commune, il étendit, de concert avec les collaborateurs qu'il avait groupés autour de lui, le champ des connaissances dans les domaines les plus divers. » Or croirait-on que malgré l'importance du rôle d'un tel personnage, Alde Manuce attend encore un biographe, l'ouvrage d'Ambroise Firmin-Didot[1] étant tout à fait insuffisant et par endroits inexact à cause des recherches superficielles dont cet auteur s'est contenté[2].

1. *Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise* (Paris, 1875).

2. On doit à Alde Manuce les éditions d'Aristote, Platon, Hérodote, Thucydide, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Pindare, Théocrite, Aratus, Virgile, Horace, Pétrarque. Il publia la grammaire de Lascaris, les ouvrages de Théodore de Gaza. Ces éditions ont une valeur documentaire inestimable. Manuce a composé lui-même un dictionnaire latin-grec (1497), une grammaire latine (1501), une grammaire grecque (1515), des traductions latines d'auteurs grecs, un traité *De metris Horatianis*.

Pour les éditions des Manuce, consulter Renouard, *Annales de*

M. de Nolhac ne donne dans son recueil que des lettres inédites[3], sauf deux ou trois. Il y en a quatre-vingt-huit, d'un intérêt divers. Les unes sont de simples billets en grec ou en italien, les autres sont écrites en un latin élégant, d'autres enfin, composées dans l'une de ces trois langues et sur un ton de douce intimité, nous font pénétrer dans l'esprit et dans le cœur des lettrés d'autrefois. De tels documents sont inappréciables pour l'histoire de l'imprimerie Aldine, la préparation des éditions, les relations économiques et littéraires, les échanges d'idées entre l'Italie et l'étranger. Ils contribuent même, remarque M. de Nolhac, « à nous faire connaître la vie d'Alde Manuce assez obscure jusqu'ici, ses voyages, ses résidences diverses, ses amitiés. »

C'est avec raison que M. Vittore Cian[4] considère ce recueil de lettres comme un large tribut, un plébiscite d'admiration et d'enthousiasme rendu à Manuce par les savants de toutes les régions de la Péninsule et des pays les plus cultivés d'Europe. Toutefois, l'admiration et l'enthousiasme que décèle cette corres-

*l'imprimerie des Alde* (Paris, 1834). — *Index librorum qui in Aldina officina venetiis impressi sunt* (1563 in-4°). — *Summa librorum quos in lucem emittet academia veneta* (1559 in-4°). M. le comte Giacomo Manzoni en prépare une nouvelle édition qui sera précieuse à consulter. M. Cappilli, des Archives de Milan, s'en occupe aussi.

3. Cf. Appendice 3.

4. Cf. La remarquable étude sur les correspondants d'Alde Manuce, *Giornale Storico della Letteratura italiana*, 1889, p. 391-398.

pondance n'étaient pas seulement littéraires. Ils se caractérisaient par des conseils pratiques, efficaces, par des échanges, des envois et des prêts de livres, par des copies ou des collations de manuscrits, en un mot par une propagande intellectuelle des plus actives. Heureuses années de commerce d'érudition, souvenirs inoubliables qui perpétuent encore à travers les siècles la grandeur et la noblesse d'un temps fécond pour le Savoir !

Dans l'énumération des noms des correspondants d'Alde Manuce, nous en retrouvons plusieurs qui nous sont familiers déjà. J'engage les lecteurs désireux de se rendre compte de la place que tenait Alde dans le monde des lettrés à parcourir ce recueil. Ils y verront le respect admiratif que les érudits, les professeurs, les prélats, et même les princes de l'époque portaient à l'imprimeur vénitien. Ceci dit, voici les principaux correspondants d'Alde : Giambattista Scita[1], Marsile Ficin[2], Alberto Pio, prince de Carpi, élève d'Alde, et qui avait pour lui une tendre affection ;

1. Ce poète avait composé des vers en tête de l'*Hypnerotomachie* ou *Songe de Poliphile* de Fra F. Colonna. J'en ai parlé en étudiant cette œuvre étrange que Popelin a traduite habilement (*Claudius Popelin*, Paris. Lemerre, 1894).

2. 1433-1499. Fils du médecin de Come de Médicis. Helléniste distingué, il établit à Florence une académie Platonicienne. Il traduisit les œuvres de Platon qu'il idolâtrait, de Plotin, le *Pimander* de Mercure Trismegiste, etc. Ses principaux ouvrages : *Theologia Platonica*, 1488. *De vita* 1489, *Apologia* 1498, sont inspirés par un néoplatonisme alexandrin.

Jean Reuchlin [1], Beroaldo le jeune [2], Jean Lascaris [3], Candidus Romanus, Giovanni Pontano, Bologni, Scipione Fortiguerra (Carteromachos), sur la vie

1. 1455-1522. Helléniste et hébraïsant qui visita l'Allemagne, la Hollande, la France, l'Italie. Né en Allemagne, il professa à Tübingue. Ses ouvrages sont : *Rudimenta Hebraïca*, une édition hébraïque des *Sept Psaumes de la Pénitence*. Il a écrit aussi sur la kabbale un ouvrage très curieux intitulé : *De Arte kabbalistica* (Haguenau, 1517).

2. 1472-1518. Ses *Odes*, ses *Épigrammes latines*, et son édition des *Annales de Tacite* étaient fort goûtées pendant la Renaissance.

3. 1445-1535. Il naquit en Phrygie. Laurent de Médicis, auprès duquel il se rendit à Florence, l'envoya en Grèce chercher des manuscrits. Plus tard, Charles VIII l'appela en France. Les rois Louis XII et François Ier lui témoignèrent de la bienveillance et le nommèrent ambassadeur à Venise. Léon X le protégea aussi. Il enseigna le grec à Danès, le premier professeur de grec au collège Royal (1530), le précepteur de François II, le maître d'Amyot et de Daurat, et à Budé sur lequel M. de Nolhac prépare une étude avec la collaboration de ses élèves de l'École des hautes études. (Voir ci-après chapitre XVI, § 2.) Lascaris a laissé des *Épigrammes* et des *Discours*.

P. de Nolhac a donné l'inventaire des *Manuscrits grecs de Lascaris* (Rome, Imprimerie de la Paix, 1886). Cet inventaire contenait les titres de cent vingt-huit ouvrages. La plupart furent dispersés à la mort de Lascaris. Les uns passèrent chez F. Orsini (Cf. *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, pp. 154-155); les autres allèrent chez le cardinal Ridolfi, ami de Lascaris. Mathieu Devaris, bibliothécaire du cardinal Ridolfi, dressa l'inventaire que reproduit M. de Nolhac. On le trouve au Vatican sous le nº 1414, et on peut le rapprocher d'un autre inventaire (*Vat. gr. 1413*) de la main même de Lascaris.

Pour les détails sur la vie de Lascaris, cf. Legrand, *Bibliographie hellénique*, t. I et II, Paris, 1885. Lascaris entretenait des relations suivies avec Rucellai, Anne de Montmorency, Colocci, Baïf qui lui écrit en grec de Lyon, Alexandre VI, Arsène Apostolios, Maino, etc. La publication de la correspondance échangée entre Lascaris et ces divers personnages fournirait de précieux renseignements sur le développement des études grecques et la diplomatie au xve et xvie siècles. P. de Nolhac, dans les *Correspondants d'Alde Manuce*, publie quatorze lettres grecques, latines et italiennes de Lascaris.

duquel les neuf lettres qu'il écrit à Manuce donnent des indications et des détails nouveaux[1]; Girolamo Aleandro[2], Jacob Spiegel, Bonamico, Marc Musurus[3], Paolo Bombasio, professeur de grec à Bologne où il connut Érasme auquel il donna des leçons[4]; Giocondo de Vérone[5].

1. Pour des détails sur Carteromachos voir ci-après chapitre VI.

2. (1480-1542). Né dans la Marche trévisane, il enseignait les humanités à 17 ans, il fut recteur de l'Université de Paris sous Louis XII (1508), secrétaire de Léon X (1513), bibliothécaire du Vatican et nonce en Allemagne, vers 1520. Il se signala par ses attaques contre Luther, devint ensuite archevêque de Brinde, nonce en France, suivit François Ier en Italie, fut fait prisonnier à Pavie avec ce prince et ne recouvra sa liberté qu'en payant 500 ducats. Son *Lexicon graeco-latinum* eut une certaine autorité. Cf. chapitre XVI, § 1.

3. 1470-1517. Savant helleniste, né dans l'île de Candie. Il vint jeune en Italie et se lia avec Jean Lascaris et Ficin. Professeur de grec à Padoue, ses cours attirèrent autour de lui un auditoire d'élite, venu d'Italie, de France et d'Allemagne. Léon X l'appela à Rome en 1516. Il contribua beaucoup à répandre en Europe le goût des lettres anciennes. Il a laissé des *Épigrammes grecques*, un poème à la louange de Platon, et plusieurs éditions d'auteurs hélléniques, entre autres *Aristophane* et *Athénée*.

4. Partisan des Bentivogli, Bombasio dut quitter Bologne où il avait donné à Érasme des leçons particulières de grec. Ce dernier tenta de l'attirer en Angleterre, mais Bombasio préféra rester en Italie. Il se lia avec Cartéromachos. M. de Nolhac émet le vœu qu'un érudit consacre une étude spéciale à cet écrivain, l'un des plus savants du temps. Les lettres de Bombasio sont caractéristiques en ce qu'elles montrent à quel point les événements politiques de l'époque préoccupaient les humanistes qui en subissaient le contre-coup et les arrêtaient dans leurs travaux, leurs publications, leurs recherches, détruisant autour d'eux cette atmosphère de sécurité et de paix sans laquelle les œuvres de l'esprit ne peuvent naître, grandir, se développer.

5. Fra Giocondo de Vérone né à Vérone en 1435, était un homme

§ 2. — En 1883, M. de Nolhac avait déjà fait paraître des *Lettres inédites de Paul Manuce*[1], fils d'Alde l'Ancien. Savant comme son père, Paul fut un un remarquable imprimeur et un éditeur très entendu

un peu universel comme beaucoup de savants de son époque. A la fois ingénieur, architecte et philologue, il s'occupa non seulement de lettres latines, mais aussi d'études grecques. P. de Nolhac a retrouvé à la Bibliothèque nationale de Paris, sous le n° 2823 du fonds grec, un manuscrit ayant appartenu à Giocondo, et qui, exécuté à Padoue par l'imprimeur Zacharie Callergi, contient deux *comédies* d'Aristophane et deux *tragédies* d'Euripide. Il s'était lié intimement à Venise avec Alde Manuce, puis successivement attaché à Maximilien et au roi de France Louis XII. Son séjour en France, constaté en 1497, paraît s'être prolongé jusqu'en 1506. On lui attribue, mais sans aucune donnée certaine, les constructions à Paris du Pont Notre-Dame, de la Chambre des comptes, de la *Chambre dorée* du Parlement. On sait du moins d'une façon sûre qu'il s'occupa d'enseignement, et Budé rapporte même qu'il fit un cours sur Vitruve auquel assistait l'hébraïsant Lefèvre d'Étaples qui en parle à deux reprises dans son ouvrage intitulé : *Logica aristotelis ex tertia recognitione* (*Fabro Stapulensi ordinatore*. (Paris, Henri Estienne, 1520).

Léon X l'appela à Rome pour prendre avec Raphaël la direction des travaux de Saint-Pierre après la mort de Bramante. Le pape, ainsi qu'en témoigne la lettre de Giocondo à Alde, datée de Rome (1514), combla de présents le vieillard (il avait quatre-vingt ans), le logea auprès du Vatican et le traita avec une grande faveur. Il mourut l'année suivante. « Jovial et bon vivant, sûr de son talent et un peu grisé par ses succès », le dominicain architecte avait, avant de venir à Rome, exécuté à Venise de grands travaux qui prévinrent les atterrissements des lagunes.

Comme érudit, il donna des éditions estimées de *Vitruve*, de *César*, des *Agriculteurs romains*, de *Pline le Jeune*. « Il avait travaillé aussi au recueil de grammairiens latins, paru en novembre 1513, chez Alde, et avait collationné le texte de Nonnius avec des manuscrits de Paris », nous dit M. de Nolhac. (Étude sur Giocondo, parue dans le *Courrier de l'Art*, du 9 mars 1888.)

1. Rome, Imprimerie de la Paix, 1883.

des textes anciens. Il a laissé des œuvres qui, à l'heure actuelle, surprennent encore par leur profondeur et leur pénétration. Il se livra même à des travaux d'érudition pure pendant toute sa vie, et « sans les nécessités matérielles qui pesèrent sur lui, il eut complètement abandonné la carrière où son père s'était illustré. » Un livre sur Paul Manuce serait donc un ouvrage essentiel qui complèterait, en quelque façon, les études publiées sur son père et ferait pénétrer à un âge de l'humanisme qui, pour n'être pas aussi brillant que celui d'Alde, et ne s'occupant pas d'*inédit* comme les lettrés de la génération précédente, n'en eut pas moins la gloire austère « d'étudier patiemment et méthodiquement les textes qui n'avaient excité jusqu'alors qu'enthousiasme ou curiosité [1] ».

Né à Venise en 1512, il se mit vers 1533 à la tête

1. M. Léon Dorez, dans une très attachante étude intitulée : *Un élève de Paul Manuce* (*Romolo Cervini*) (Paris, Bouillon, 1895), a montré combien Paul Manuce était capable de diriger « une éducation morale et intellectuelle ». En sortant de la lecture de cet opuscule on éprouve une considération véritable pour le mentor du frère de Marcel II. Je ne puis mieux faire que de renvoyer au travail de M. Dorez les admirateurs des Manuce : ils trouveront sur Paul quelques traits vraiment délicats de la sollicitude et de l'intérêt qu'il portait au jeune Romolo.

Celui-ci, envoyé à l'université de Padoue, avait été chaudement recommandé par son frère, qui n'était encore que cardinal, à Manuce et à Bernardino Maffei, secrétaire de Paul III. Les deux amis s'acquittèrent de leur tâche directoriale avec un soin complet et un véritable tact.

de l'imprimerie de son père et en partagea quelque temps la direction avec ses cousins les Torregiani d'Asola. Mais il éprouva toutes sortes de difficultés et fut inquiété par ses parents et associés à l'occasion de la succession paternelle. Il quitta Venise en 1561 et se rendit à Rome qui « l'attirait par des amitiés contractées déjà dans de précédents voyages, par une société savante plus brillante alors que celle d'aucune autre ville italienne, enfin par l'abondance des monuments de cette antiquité dont il faisait sa plus chère étude. »

Pie IV avait l'intention de lui confier une imprimerie placée au Capitole. Sur les instances du cardinal Seripandi, un protecteur zélé de Paul, celui-ci accepta la direction de cet établissement. Dans l'été de 1561, il s'installait à Rome, laissant son fils Alde le Jeune s'occuper de la maison vénitienne. Paul Manuce se mit à imprimer les Saints-Pères, et donna en 1564 une belle édition des *Canones et Decreta Concilii Tridentini*. Il rencontra dans l'exercice de son industrie de nombreuses difficultés que lui suscitèrent les magistrats *del Popolo*, moins bien disposés pour lui que le Pape. Il dut souvent rappeler aux gens qui l'avaient attiré à Rome, leur promesse de ne pas l'abandonner. Après la mort de Pie IV, sa position devint plus critique encore. Les magistrats de la cité allèrent jusqu'à lui réclamer les clefs de l'imprimerie, peu avant l'élection

de Pie V. Celui-ci lui fit rendre justice. Mais une lettre adressée par Manuce au cardinal Farnèse contient un récit éloquent des embarras avec lesquels il se trouva aux prises, à cette époque. Cette lettre et celles qui l'accompagnent (au nombre de quatorze) forment un supplément aux recueils épistolaires de Paul Manuce. P. de Nolhac les a découvertes à la Bibliothèque Vaticane « moins explorée que les bibliothèques du Nord de l'Italie par les érudits qui se sont occupés des illustres imprimeurs vénitiens ».

Presque toutes se rapportent au séjour de Paul Manuce à Rome et jettent des lueurs nouvelles sur l'époque troublée de la vie de l'imprimeur. Elles n'ont pas la même importance; plusieurs sont des billets d'affection ou d'érudition; quelques-unes contiennent des instances adressées à des protecteurs influents qui faisaient la sourde oreille, après avoir mis tous leurs soins à solliciter Manuce de venir s'établir à Rome. La plupart de ces lettres constituent un éloquent résumé de la situation pécuniaire si pénible dans laquelle Paul se trouvait engagé. Elles sont adressées à Pietro Corsi, poète latin de la première moitié du XVIe siècle, à André Sylvius, au cardinal Marcantonio Amulio[1],

1. 1505-1577. Diplomate vénitien fait cardinal par Pie IV (1560) et bibliothécaire du Vatican. Sirleto lui succéda. Cf. ci-après chapitre VII, § 2.

à Alexandre Farnèse[1], Fulvio Orsini[2], Onofrio Panvinio[3] et Sirleto.

Vers 1570, à l'issue d'une grave maladie, Paul quitta Rome et partit pour Venise sans recevoir aucune aide de la Papauté.

Deux ans plus tard, il revint à Rome chercher sa fille restée dans un couvent et la maria peu après. Grégoire XIII, élevé récemment au pontificat, lui fit éprouver les effets de sa libéralité ; mais la santé du savant devint de plus en plus débile et usée par les épreuves qu'il avait traversées, déclina de jour en jour. Il s'éteignit le 6 avril 1575[4].

Son fils aîné, Alde le Jeune (1547-1597), resta quelque temps à la tête de l'imprimerie de Venise,

1. Cf. ci-après chapitre VI.

2. Cf. chapitre VI. Paul Manuce était en relations étroites avec Orsini. Le recueil publié par P. de Nolhac ne contient pas moins de six lettres à l'humaniste, portant toutes sur des sujets d'érudition, des recherches de textes, des renseignements archéologiques ou paléographiques.

3. Né à Vérone en 1529, mort en 1568. Il fut ermite de Saint-Augustin, professeur de théologie à Florence (1554), attaché à la Bibliothèque Vaticane sous Marcel II. Il a laissé de nombreux ouvrages d'histoire et d'antiquités : *Epitome romanorum pontificum usque ad Paulum IV* (Venise, 1567) ; *Fasti et triumphi Romanorum* (1557) ; *De Sibyllis et carminibus sibyllinis* (1567) ; *De ludis cirsensibus* (1600).

4. Paul Manuce a donné de Cicéron une édition et des *Commentaires* fort estimés, une traduction latine des *Philippiques* de Démosthènes, des traités destinés à faciliter l'intelligence des anciens : *Antiquitatum Romanorum liber de Legibus* 1557. *De senatu Romano*, 1581, *De Comitiis Romanorum*, 1585, *De Civitate Romana*, 1585.

mais il abandonna la partie, remit la direction à un ouvrier du nom de Nicolas Manassi et se rendit à Bologne, à Pise et enfin à Rome (1589). Clément VIII lui donna la direction de l'imprimerie du Vatican[1]. « Nature incomplète et inquiète qui ne valut sans doute ni son père, ni son aïeul, il finit sans déshonneur la noble race des Manuce. »

Paul fut enterré à Sainte-Marie de la Minerve. Les nombreux recueils de ses épîtres latines et italiennes[2], dont il publia plusieurs éditions de son vivant; ses douze livres de correspondances latines[3], également plusieurs fois réimprimés en Italie, en Helvétie et en Allemagne, abondent en documents sur l'histoire de l'humanisme du milieu du XVI[e] siècle et peuvent fournir des renseignements détaillés sur la biographie de ce savant imprimeur[4]. A cet égard, les quatorze lettres

1. Alde Manuce le Jeune a laissé des explications italiennes des *Lettres* de Cicéron, des *Commentaires* sur Cicéron et sur Térence. A onze ans il avait composé un recueil *Des élégances des langues latines et italiennes* et donné à quatorze ans une *Orthographiæ ratio* ou système d'orthographe latine fondé sur les manuscrits et les inscriptions.

2. *Lettere volgari di M. Paolo Manutio, divise in quattro libri. In Venetia*, 1560.

3. *Epistolarum Paulli Manutii libri XII, uno nuper addito.... Venetiis, apud Aldum*, (1580). Cette édition, qui est la plus complète, avait été précédée de six autres (1558, 1560, 1561, 1569, 1571, 1573).

4. La collection la plus importante a été réunie par les soins de A. Renouard dans son important ouvrage : *Annales de l'imprimerie*

publiées par M. de Nolhac ne seront pas inutiles au futur écrivain de Paul Manuce.

*des Alde ou histoire des trois Manuce et de leurs éditions.* (Paris, 1803.) Voyez aussi : *Lettere di Paolo Manuzio copiate sugli autografi esistente nella biblioteca Ambrosiana.* Paris, J. Renouard, 1884. Les principaux correspondants sont Manuzio de Manuzi, frère de Paul et Alde le Jeune.

---

# CHAPITRE VI

## LA BIBLIOTHÈQUE DE FULVIO ORSINI

§ 1. Vie d'Orsini. — § 2. Ses travaux. — § 3. Ses amis. — § 4. Ses acquisitions bibliographiques.

*La Bibliothèque de Fulvio Orsini ; contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance*[1], est une étude consacrée à un philologue de mérite qui passa son existence à former une magnifique collection de manuscrits et d'ouvrages rares. M. de Nolhac a composé là une monographie complète hors pair des livres d'un lettré célèbre dont le rôle de vulgarisateur et de collectionneur mérite d'être signalé d'une façon particulière.

§ 1. — Né en 1529 d'un père condottiere qui pourrait bien être Maerbale Orsini et d'une mère de naissance ordinaire, il fut d'abord élevé somptueusement. C'était sous le pontificat de Clément VII et de Paul III. Mais bientôt ses parents se séparèrent, et Fulvio, laissé

1. Paris, Vieweg, 1887.

à sa mère, fut admis « parmi les enfants de chœur entretenus par le chapitre de Saint-Jean de Lateran ». Le chanoine Gentile Delfini, homme érudit et plein de bonté, s'attacha à Fulvio qui trouva aussi dans Angelo Colocci, évêque de Nocerra, un protecteur aussi éclairé qu'instruit. C'est à l'influence de ces deux illustres personnages qu'il faut peut-être attribuer le goût d'Orsini pour les inscriptions, les monuments et les médailles. Quand Delfini mourut, en 1559, Orsini était depuis quelques années chanoine de Saint-Jean de Lateran. A cette époque, il avait déjà collaboré à plusieurs publications célèbres, entre autres à une édition de la *Bibliothèque d'Apollodore*, en tête de laquelle il avait inscrit une pièce de distiques grecs. Entre temps Delfini avait recommandé Orsini aux Farnèse dont le pape Paul III avait fait la fortune.

Les cardinaux Alessandro et Ranuccio Farnèse reçurent avec empressement Fulvio chez eux. Il fut attaché à Ranuccio, appelé communément cardinal Sant-Angelo, comme bibliothécaire et secrétaire. Lorsqu'en 1565 le cardinal mourut il passa au service de son frère Alessandro. « Celui-ci le chargea non seulement des manuscrits et des imprimés, mais encore des antiquités et des objets d'art qui allaient former le noyau des admirables collections en tout genre auxquelles reste attaché le nom de Farnèse. » Orsini rendit à son maître de grands services en le guidant dans

l'achat d'œuvres artistiques et de livres rares. Le cardinal Farnèse avait une haute intelligence, et le grand homme d'État aimait à se reposer du souci des affaires dans la bibliothèque de son palais de Rome ou dans celle de sa résidence de Caprarola, près de Vignole. Ce fut là qu'Orsini connut les savants Panvinio, Lorenzo Gambara, Latino Latini, Girolamo Mercuriale, Guido Polgi, Bagatto, Antonio Agustin, que le cardinal aimait à réunir chez lui, sans parler des artistes tels que Giulo Clovio, Zuccari, Daniele da Volterra, Francesco Salviati. Orsini se mit également en relations avec les cardinaux Sirleto, Antonio Caraffa, Ascanio Colonna, tous lettrés et bibliophiles. Sixte-Quint et son neveu Peretti lui témoignaient de l'estime. Le cardinal de Granvelle, ministre de Philippe II, sur lequel j'aurai l'occasion de revenir, lui donna des marques d'intérêt et d'affection qui ne se démentirent jamais.

La vie studieuse de Fulvio se partageait « entre ses fonctions au palais Farnèse, au chapitre de Lateran et dans les commissions vaticanes ».

Les seuls événements qui l'attristèrent ou le réjouirent furent la mort de ses amis et l'achat de ses livres. Le protecteur de Fulvio, Alessandro Farnèse, trépassa en 1589. Odoardo Farnèse, héritier et neveu du cardinal et fils du duc de Parme, continua sa protection au savant. Créé cardinal en 1591 il poursuivit

ses études sous la direction de Fulvio. Outre le pontificat de Sixte-Quint, Orsini vit ceux de Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII. Il mourut le 18 mai 1600 et fut enterré, à Saint-Jean de Lateran, dans une chapelle qu'il avait fondée par testament.

Ses moyens d'existence et la pension qu'il touchait, soit comme attaché au service des Farnèse, soit comme chanoine, soit comme correcteur grec à la Bibliothèque Vaticane, lui procuraient une assez large aisance. Il fallait en effet que sa fortune ne manquât pas d'importance pour réunir comme il le faisait d'aussi belles collections d'objets d'art, d'antiquités, de pierres gravées, sans parler de l'acquisition de ses livres et de ses tableaux dont plusieurs étaient remarquables [1]. Fort expert dans la connaissance des antiques, ses appréciations faisaient loi. Numismate, épigraphiste, Fulvio était en outre très versé dans les inscriptions. On lui doit « la conservation des dix-neuf premiers fragments connus des actes des frères Arvales, déterrés en 1570 près de la porte Portèse ».

§ 2. — Les antiquités d'Orsini l'ont mis à même d'introduire dans « l'érudition philologique les informations archéologiques ». Ses premiers ouvrages

1. Cf. *Une galerie de peinture au XVIe siècle. Les collections de F. Orsini* par P. de Nolhac (*Gazette des Beaux-Arts*, 1884, pp. 427-436, vol. I.

parurent à Anvers chez Plantin[1]. Son *Virgilius Collatione scriptorum græcorum illustratus* (1567)[2] est remarquable par la connaissance qu'il témoigne des poètes grecs. Les *Carmina IX illustrium feminarum* (1568)[3] ont la même qualité. En 1570 paraît l'édition des *Commentaires de César*[4], préparée par Orsini, avec une dédicace adresssée au bibliophile Fabio Farnèse, chevalier de Malte et parent du cardinal Ranuccio. La même année s'imprime à Rome le beau traité intitulé : *Imagines et Elogia virorum illustrium*[5]. Dans cet ouvrage, qui valut à l'auteur le

1. Imprimeur français, né en 1514, près de Tours, mort à Anvers en 1589. Il s'établit dans cette ville et eut des succursales à Paris et à Leyde. Fort habile dans son art il devint le premier imprimeur de Philippe II, et réimprima la fameuse *Bible polyglotte d'Alcala*, son chef-d'œuvre. Plantin était un homme instruit. Il a laissé des dialogues français et flamands estimés.

2. *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus opera et industria Fulvii Ursini. Antverpiæ ex officina Christophori Plantini anno* CIƆ.IƆ.LXVII. *Cum privilegio*. In-8°.

3. *Carmina novem illustrium Feminarum Sapphus Erinnæ Myrus Myrtidis Corinnæ Telesillæ Praxillæ Nossidis Anytæ.* ET LYRICORUM *Alcmanis Stesichori Alcæi Ibyci Anacreontis Simonidis Bacchylidis.* ELEGIÆ *Tyrtæi et Mimnermi.* BUCOLICA *Bionis et Moschi. Latino versu a Laurentio Gambara expressa. Cleanthis, Moschionis, aliorumque fragmenta nunc primum edita. Ex bibliotheca Fulvii Ursini Romani. Antverpiæ. Ex officina Christophori Plantini* CIƆ.IƆ.LXVIII. In-8°.

4. *C. Julii Cæsaris Commentarii novis emendationibus illustrati. Ejusdem librorum qui desiderantur fragmenta. Ex bibliotheca Fulvii Ursini Romani. Antverpiæ. Ex officina Christoph. Plantini* CIƆ.D.LXX.

5. *Imagines et Elogia virorum illustrium et eruditor. Ex antiquis lapidibus et nomismatib expressa cum annotationib. Ex Bibliotheca Fulvi Ursini. Romæ, Ant. Lafrerij formeis*, M.D.LXX.

nom de père de « l'iconographie antique », Fulvio parle des portraits empruntés aux monnaies anciennes, des statues, des ruines du Forum, des bustes, médailles, pierres gravées éparses çà et là dans les collections Capranica, Maffei, Cesi, Farnèse, dans les demeures de Colocci, Pomponius Laetus, Gentile Delfini, Ganimberti, du cardinal de Carpi, dans les jardins du cardinal Ferdinand de Médicis ou les musées du cardinal Hippolyte d'Este et d'Alphonse, duc de Ferrare. En 1577 il publia un ouvrage de numismatique : *Familiæ Romanæ*[1] ; en 1581, *Festus*[2], et des *Notes*[3] sur les œuvres de Cicéron. Un an plus tard (1582) paraissait le *De Legationibus* de Polybe[4], dont le texte lui avait été fourni par l'archevêque de Tarragone, Antonio Agustin. L'année 1583 parurent à leur tour les éditions des auteurs chrétiens *Arnobe* et

1. *Familiæ Romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus ab Urbe condita ad Tempora divi Augusti. Ex bibliotheca Fulvi Ursini. Adjunctis familiis* XXX *ex libro Antoni Augustini Ep. Ilerdensis. Romæ cum privilegio curantibus heredib. Francisci Tramezini, Apud Josephum de Angelis*, M.D.LXXVII.

2. *Sex. Pompei Festi de verborum significatione fragmentum, ex vetustissimo exemplari bibliothecæ Farnesianæ descriptum. Permissu Superiorum. Impressum Romæ apud Georgium Ferrarium*, M.D.LXXXI.

3. *Fulvii Ursini in omnia Opera Ciceronis Notæ. Antverpiæ, Ex officina Christophori Plantini*, M.D.LXXXI, in-8°.

4. EK των Πολυβιου του Μεγαλοπολιτου ἐγλογαι περι των πρεσβειων. *Ex-libris Polybii Megalopolitani selecta de Legationibus ; Et alia quæ sequenti pagina indicantur, nunc primum in lucem edita. Ex bibliotheca Fulvi Ursini. Antverpiæ, ex officina Christophori Plantini.* M.D.LXXXII.

*Minutius Felix*[1]. En même temps Orsini surveillait la traduction grecque des décrets du *Concile de Trente*, exécutée par Mathieu Devaris, tout en s'occupant de la *Bible des Septante* à la révision de laquelle le cardinal Caraffa l'avait préposé. Mais, humaniste avant tout, il revenait vite à ses chères études classiques.

« En 1583 également, Orsini joignit des documents et des notes au livre sur les lois romaines et les sénatusconsultes, qu'Agustin avait envoyé à Rome dès 1581 pour l'y faire imprimer[2]. » Il publia, l'année 1587, des observations sur Varron, Caton, Columelle et autres auteurs[3] et le commentaire de Junius Philargyrius sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques*. Le

1. *Arnobii disputationum adversus Gentes libri septem. M. Minucii Felicis Octavius. Romæ. Ex typographia Dominici Basæ* M.D.LXXXIII. In-8°.

2. *Antonii Augustini Archiepiscopi Tarraconensis de Legibus et senatusconsultis Liber. Adjunctis legum antiquarum et senatus consultorum fragmentis, cum notis Fulvi Ursini. Romæ, Ex typographia Dominici Basæ.* CIↃ.IↃ.XXCIII. In-8°.

L'illustre archevêque de Tarragone était un savant éminent. Ses œuvres, publiées à Lucques (1765-1794), sont d'une lecture très instructive et donnent de nombreux aperçus sur maints savants contemporains.

3. NOTÆ AD M. CATONEM, M. VARRONEM, L. COLUMELLAM, *de re rustica. Ad. Kalend. Rusticum Farnesianum et veteres inscriptiones Fratrum Arvalium.* JUNIUS PHILARGYRIUS *in Bucolica et Georgica Virgilii. Notæ ad Servium in Bucol. Georg. et Æneid. Virg.* VELIUS LONGUS *de Orthographia. Ex bibliotheca Fulvi Ursini. Apud Georgium Ferrarium.* In-8° M.D.LXXXVII.

*De Triclinio*[1] de son savant ami Chacon, parut peu après (1588). Enfin, en 1595, il éditait à Anvers les fragments des anciens historiens romains, depuis Fabius Pictor, recueillis et mis en ordre par Agustin ; il y joignit des notes fort souvent consultées pour les éditions postérieures des écrivains latins[2].

Après avoir écarté l'accusation de plagiat que les envieux d'Orsini et les jaloux (il y en a toujours) ont fait courir sur son compte, M. de Nolhac conclut : « En résumé de toutes les œuvres échelonnées le long de la vie d'Orsini, aucune n'a été tout à fait inutile ; plusieurs ont ouvert à la science des voies nouvelles. Elles méritèrent à leur auteur une renommée considérable dans toute l'Europe. »

§ 3. — Ce fut précisément cette renommée qui valut à Fulvio de célèbres et savantes amitiés. Aucun étranger instruit et cultivé n'aurait voulu quitter Rome sans aller voir le savant et ses collections.

1. *Petrus Ciacconius Toletanus de triclinio Romano, Fulvi Ursini appendix. Romæ. Apud Georgium Ferrarium.* In-8° M.D.LXXXVIII.

Ce traité portait sur la manière dont les anciens se mettaient à table et sur les repas dans l'antiquité. Chacon naquit en 1525, à Tolède, fut chanoine à Séville et vint à Rome où il mourut en 1581. On lui doit l'explication des bas-reliefs de la colonne Trajane.

2. *Fragmenta historicorum collecta ab Antonio Augustino, emendata a Fulvio Ursino. Fulvi Ursini Notæ ad Sallustium, Cæsarem, Livium, Velleium, ad Tacitum, Suetonium, Spartianum et alios. Antverpiæ, ex officina Plantiniana, apud viduam et Joannem Moretum.* M.D.XCV. In-8°.

Beaucoup lui demandaient le secours de ses lumières soit pour visiter les monuments de la ville, soit pour acheter des objets d'art. Assurés d'être bien accueillis, ils venaient frapper à la porte de l'humaniste et emportaient de lui un charmant souvenir qui les suivait pendant toute leur vie. De là des échanges de lettres multipliées, au cours desquelles ils s'efforçaient de revivre les trop courts moments passés en compagnie d'Orsini, et des affections durables dont le temps et les années ne diminuaient point l'étendue ni la vivacité.

Aux Pays-Bas, Fulvio compta trois amis. Juste Lipse[1], le savant philologue hollandais, l'érudit et ardent divulgateur du stoïcisme, l'ancien secrétaire du cardinal de Granvelle qui l'accompagna à Rome ; ce fut là qu'il connut Orsini ; Charles Lange, le numismate célèbre, et l'archevêque de Malines, Liévin van

1. 1547-1606. Il naquit près de Louvain, fut d'abord secrétaire du cardinal de Granvelle (1569) qui l'emmena à Rome ; il enseigna l'histoire à Iéna (1572-1574), puis à Leyde (1579-91) et enfin à Louvain. Parmi ses nombreux écrits, il convient de citer : *Manuductio ad philosophiam stoicam ; Physiologica stoica ; De Constantia ; Politica ; Poliorcetica ; De Militia romana ; Monita et exempla politica ; Admiranda sive de Magnitudine romana* ; il a donné aussi de nombreux *Commentaires* sur Tacite, Sénèque, Velleius Paterculus, Suétone, Florus. Ses œuvres complètes ont été publiées à Anvers, en 1637. M. Emile Amiel a écrit, sur la vie de Juste-Lipse, un livre intéressant (*Paris, Lemerre, 1884*). Mais il insiste surtout sur les travaux et les doctrines philosophiques ou religieuses du savant et ne donne qu'un aperçu des œuvres de l'humaniste qui lui valurent pourtant sa célébrité.

der Becke. A Anvers, Fulvio entretint de bons rapports avec Plantin, Falkenburg et André Schott[1], le savant jésuite qui professa la rhétorique à Tolède, à Saragosse et à Rome, où il mourut en 1629.

En Espagne, Orsini correspondait avec Granvelle, Arias Montano, le bibliothécaire de l'Escurial, et Antonio Agustin, archevêque de Tarragone, qui envoya au savant plusieurs fragments manuscrits d'auteurs anciens[2].

En Allemagne, Orsini eut des rapports avec Gaspard Scioppius[3], Metellus de Cologne, Adolf Occo d'Augsbourg, Talmann de Bâle, Paul Melissus de Nuremberg, surtout avec Sylburg et Jean Sambucus[4],

1. André Schott a laissé entre autres ouvrages : *Hispania illustrata* (1603-8), 4 vol. in-f° ; *Hispaniæ bibliotheca* (1608, in-4°) ; *Adagia Græcorum* (1612) ; *Tabulæ rei nummariæ Romanorum Græcorumque* (1616). Il a donné aussi plusieurs éditions d'auteurs anciens ainsi que des *Notes* sur Cicéron, Sénèque, Cornélius-Nepos.

2. Les œuvres complètes d'Agustin renferment une soixantaine de lettres de ce savant. On trouvera p. 60 de *La Bibliothèque de F. Ursini*, note 2, des renseignements bibliographiques complets qui pourraient servir de jalons pour une étude à faire sur l'archevêque de Tarragone. Cf. aussi Charles Graux, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*. Paris, 1880.

3. Philologue né en 1576, à Neumarkt, mort en 1649, à Padoue. Il voyagea en Italie, en Espagne et en Allemagne, abjura le protestantisme, fut comblé d'honneur par le pape Clément VIII et de faveurs par l'empereur.

4. Né en 1531, à Tyrnau (Hongrie), mort en 1584. Sambucus a rendu de grands services aux lettres par ses éditions, notes, commentaires, traductions, et par le grand nombre de manuscrits qu'il a découverts, de médailles, portraits et autres monuments

le premier historiographe de Maximilien II qui s'occupait beaucoup de numismatique. Il était venu à Rome en 1563; c'est lui qui mit Orsini en relations avec Sylburg[1]. Sur la demande de ce dernier, qui préparait une édition de Denys d'Halicarnasse, Fulvio lui envoya le manuscrit qu'il possédait de l'historien grec.

Avec les Français, Orsini entretint des relations assez froides. Il connut Muret[2], Pierre Morin, Paul Vialard, Étienne Dupérac[3], Claude Dupuy, Nicolas Audebert, l'un des imprimeurs Nicolas ou Robert Nivelle, le conseiller Jacques Gillot, François Garrault, Le Jay, l'ambassadeur d'Abain de la Rochepozay[4], peut-être Scaliger[5] et Montaigne, sans parler de la

antiques recueillis par lui pendant vingt-deux années de voyage. Il mit la main sur les *Dionysiaques* de Nonnus, *les Vies* d'Eunape, des *Fragments* de Pétrone. Son histoire de Hongrie, depuis Mathias Corvin jusqu'à Maximilien II, est intéressante.

1. Helléniste, 1536-1596, né à Wetter. Attaché à l'imprimerie de Wechel à Francfort, puis à celle de Commelin à Heidelberg. Il travailla au *Thesaurus* d'Henri Estienne. Il rendit des services à la critique par ses notes, ses tables, et les corrections qu'il fit aux textes.

2. Cf. ci-après chapitre VIII.

3. Dupérac cultiva l'architecture, la gravure et la peinture. Nommé architecte de Henri IV, il termina la première partie de la grande galerie du Louvre commencée par Androuet Du Cerceau, vers 1596. Orsini collabora avec lui pour la restitution idéale de la Rome antique exécutée par cet artiste (1574). Il mourut en 1601.

4. « Ce savant ambassadeur, ami de Scaliger, correspondait avec Vettori et prenait à Rome les leçons de Muret. » *Bibliothèque de F. Orsini*, p. 67.

5. 1484-1588. Il naquit à Vérone, il était fils du peintre en miniature Benoît Bordone, et prétendait descendre de la noble maison de

suite de Paul de Foix venu à Rome en 1574 et accompagné d'érudits tels qu'Arnaud d'Ossat[1], Charles Uthenove, Hubert Van Giffen et de Thou.

« De Thou, dans ses *Mémoires*, énumère les savants qu'il fréquenta pendant les six mois de son séjour à Rome : Muret, d'abord, qui lui fit connaître Paul Manuce ; puis Latino-Latini, Gambara et Fulvio Orsini. C'est même Orsini que de Thou vit le plus souvent après Muret, et il se souvint plus tard de cette précieuse intimité quand il inséra dans son *Histoire* l'éloge du grand archéologue. » — N'omettons pas Pierre Daniel, éditeur de Virgile et de Servius[2].

Avec ses compatriotes, Orsini échangea de volumineuses correspondances. Sans parler de l'amitié qui le liait aux Farnèse et aux Caraffa, il eut des rapports

l'Escala. Il s'attacha à Antoine de la Rovère, évêque d'Agen (1525), et obtint des lettres de naturalisation française. Il écrivit contre les savants les plus illustres de son temps et se fit une réputation qu'augmentèrent bientôt sa science réelle et ses travaux classiques. Malgré son savoir universel il est remarquable surtout comme grammairien ; il eut avec Érasme des disputes très vives sur la latinité de Cicéron.

1. 1536-1604. Il naquit à Laroque-Magnoac, près d'Auch. Il fut évêque de Rennes, ambassadeur d'Henri III et d'Henri IV à Rome, il obtint pour Henri IV l'absolution pontificale et son divorce avec Marguerite et fut, peu après, nommé évêque de Bayonne et cardinal. Ses *Lettres*, adressées à Villeroi (Paris, 1624), forment un ouvrage classique pour les diplomates.

2. Cf. L. Jarry, *Pierre Daniel..... et les érudits de son temps.* (Orléans, 1876).

suivis avec Vettori[1], savant Florentin, philologue célèbre, l'un des meilleurs écrivains du temps, Carlo Sigonio[2] qui, très érudit lui-même, s'intéressait aux travaux et aux recherches de son ami, et surtout avec Gianvincezo Pinelli, de Padoue. La réunion des lettres de ce dernier et de Fulvio forme une contribution importante à l'histoire de la pensée et des mœurs romaines au XVI^e siècle. Ils s'écrivirent pendant dix-sept ans. Pinelli s'entremit souvent pour Orsini, auquel il procura les livres qu'il désirait, et de son côté Fulvio lui rendit des services analogues. Il faut lire les détails intéressants donnés à ce sujet par P. de Nolhac. Tantôt c'est Orsini qui rêve d'aller s'établir à Padoue, auprès de son ami, tantôt c'est Pinelli qui brûle de venir à Rome s'installer aux côtés de Fulvio, le tout mêlé à des renseignements d'érudition les plus inattendus, à de spirituelles saillies, à des dissertations sur les travaux des savants de l'époque[3].

§ 4. — Voyons maintenant brièvement les acquisitions qui firent des livres d'Orsini une collection

1. Cf. ci-après chapitre VII, § 3.
2. Id.
3. P. de Nolhac a le projet de publier les lettres qu'échangèrent Pinelli et Dupuy, le conseiller au Parlement de Paris dont j'ai déjà parlé à propos du voyage de Nicolas Audebert en Italie et sur lequel j'aurai l'occasion de revenir en m'occupant de Marc-Antoine Muret (cf. ci-après chapitre VIII). L'apparition d'une telle correspondance offrirait un véritable intérêt.

incomparable. La plus ancienne est relative à la bibliothèque d'Angelo Colocci, mort en 1549. Elle avait été pillée et bien amoindrie lors du sac de Rome, de 1527, par l'armée du connétable de Bourbon.

« Date lugubre entre toutes, qui marque une des plus terribles catastrophes des temps modernes. Pendant de longs mois, la ville fut à la merci des Allemands luthériens et des Espagnols qui, quoique catholiques, se montrèrent encore plus avides et plus féroces. Les richesses artistiques entassées depuis des siècles dans la capitale du monde chrétien disparurent en quelques jours, et les habitants, soumis à des tortures inouïes, énumérées avec de cruels détails dans le récit des témoins oculaires, durent livrer jusqu'à leur dernier écu. Les Romains sortirent de cette épreuve épouvantés. Plus tard, en dépouillant le manteau impérial pour revêtir l'humble froc des religieux de Saint-Just, Charles-Quint jugea sans doute qu'une expiation extraordinaire pouvait seule le relever du crime d'avoir abandonné Rome à la fureur d'une soldatesque que nul frein ne retenait[1]. »

Orsini recueillit les débris de la bibliothèque de Colocci, et, sur la demande des héritiers d'Angelo, il commença de réunir, en vue d'une publication prochaine, toutes les compositions du savant. Ce projet

1. Ferdinand de Navenne, *Origines du palais Farnèse.* Revue des Deux-Mondes du 15 septembre 1895

cependant ne fut pas mis à exécution et Orsini, probablement absorbé par d'autres travaux, ne donna pas non plus une anthologie des poètes latins du commencement du XVIe siècle qu'il avait un moment formé le projet de publier.

A la mort de Carteromachos, dont le nom est revenu plusieurs fois sous ma plume au cours de cette étude, la bibliothèque de l'humaniste ne fut pas immédiatement dispersée. En 1565, Orsini, traversant Pistoia pour se rendre à Bologne avec le cardinal Ranuccio Farnèse, alla voir, en compagnie de Fabio Farnèse, Michele Fortiguerra, héritier et neveu de Cartéromachos. Il releva les titres des volumes du savant, et après la mort de Michele dont la famille était ruinée, il acheta à son fils Scipione plusieurs volumes annotés par Carteromachos lui-même. Peu à peu, tous les manuscrits de celui-ci passèrent dans la bibliothèque de Fulvio, qui commença à cette époque (1567) sa collection de livres.

« Un des accroissements les plus précieux vint à Orsini de l'avocat au parlement de Paris, Claude Dupuy; » celui-ci, en retour des bons offices et des secours intellectuels qu'il avait reçus d'Orsini pendant son séjour à Rome, lui envoya « un double feuillet d'un manuscrit devenu fameux, le fragment connu sous le nom d'*Augusteus* de Virgile[1] », anciennement

à l'Abbaye de Saint-Denis (1574). L'année suivante, cédant aux prières d'Orsini, Dupuy lui expédiait le dernier feuillet de cette œuvre fameuse, enlevant ainsi à la France un inestimable joyau bibliographique.

Dans ses procédés de bibliophile, Orsini manquait quelquefois de délicatesse comme il arrive d'ordinaire quand la passion est en jeu. C'est ainsi que Fulvio ne craignait pas de montrer sa mauvaise humeur pour tout retard dans l'envoi d'un manuscrit. Il en fit éprouver les effets à Dupuy, au sujet d'un texte de Tite-Live, une Décade, qu'il désirait posséder et que celui-ci lui avait promis, ainsi qu'à Muret qu'il osa soupçonner de lui avoir dérobé un ouvrage dont il avait besoin.

J'arrive maintenant à la bibliothèque de Bembo, dont j'ai déjà dit quelques mots à propos du *Canzoniere* de Pétrarque [2]. Après la mort du Cardinal, la collection de ses livres ne fut pas dispersée. Elle resta dans sa maison de Padoue et passa comme son héritage au premier fils qu'il avait eu de la Morosina, Torquato Bembo. Ce dernier, auquel son père avait fait donner une excellente éducation, demeura tou-

1. Cf. ci-après chapitre XIII.

2. Cf. La belle étude de M. Vittori Cian, citée d'ailleurs par M. de Nolhac : *Un decennio della Vita di M. Pietro Bembo*, 1521-1531. Turin, 1885.

jours « vaniteux, violent, mobile, sournois et menteur ». Chanoine de Padoue et prieur de Coniolo, près Brescia, il s'intéressait surtout aux objets d'art, aux médailles, aux statues. Aimant peu les livres, il voulut se débarrasser des siens et commença de les échanger contre des marbres. Pendant son séjour à Rome, en 1555, il montra à des connaisseurs plusieurs des manuscrits de sa bibliothèque, entre autres « le Virgile à peintures écrit en capitales ».

Les premières relations entre Torquato et Orsini sont de l'année 1574. Entre temps, Pinelli, lié aussi avec Bembo, s'entremit pour Orsini. Je n'entrerai pas dans le détail de cette lutte héroïcomique où Orsini et Bembo jouent tour à tour au plus fin, le premier pour acquérir les livres qui le tentent, le second pour en avoir le plus d'argent possible. Il suffit de savoir que Fulvio finit par se procurer, entre autres richesses, les *Lusi* de Virgile, le fameux *Bembinus* de Térence, Pindare, Denys d'Halycarnasse, Strabon, Aristide, « dix-neuf feuillets sur papier contenant des minutes de vers italiens de Pétrarque », raturés et annotés par lui, le *Carmen Bucolicum* sur parchemin ; le 4 mars 1581, il devenait possesseur du *Canzoniere*, sur lequel Bembo avait établi le texte de l'édition Aldine en 1501, et au mois de mars de l'année 1582, il achetait le Dante et le Pétrarque écrits de la main du cardinal Bembo avec un feuillet de Sextus Empiricus, véri-

tables trésors qui venaient augmenter, à des prix, somme toute, assez modérés, une bibliothèque bourrée déjà d'œuvres rares. Il faut ajouter à cette série, un commentaire de saint Augustin sur les Psaumes, un Isidore de Séville, les *Lettres* de Pétrarque, le *Trésor* de Brunetto Latini, la *Consolatio* de Boëce écrite par Boccace, des manuscrits grecs d'Hérodote, Nicandre, Oppien, Lucien, Synesius, Xénophon, la *Cité de Dieu*, Sénèque, Tite-Live, un Dante, *Les Cent Nouvelles* et un recueil de poètes méridionaux.

A côté d'acquisitions de moindre importance il convient de signaler aussi celle d'un manuscrit de poésies provençales qui appartenait à un noble vénitien, Alvise Mocenigo. Grâce aux sollicitations de Pinelli et de Mercuriale, celui-ci consentit à céder pour cent écus d'or le livre en question qui provenait également de la collection du cardinal Bembo.

En 1584, Orsini avait réussi à se rendre acquéreur de tous les ouvrages précieux qui composaient la bibliothèque du défunt.

Fulvio ne voulut pas laisser se disperser après lui de telles raretés bibliographiques, amassées à grand peine. Aussi, par testament en date du 21 janvier 1600, les céda-t-il à la Bibliothèque Apostolique.

Dès longtemps d'ailleurs l'affaire était entendue. Le cardinal de Granvelle, auquel Orsini avait parlé tout

d'abord de son intention d'offrir ses collections livresques à Philippe II d'Espagne, insista vivement auprès de lui pour qu'il léguât le tout au Pape. Après d'assez longs pourparlers, Grégoire XIII, afin d'ancrer Orsini dans une aussi bonne résolution, lui attribua, à partir de 1582, une pension de deux cents ducats sur les revenus de l'évêché d'Aversa. « Cette pension était quelque sorte une rente viagère dont la valeur de la bibliothèque constituait le capital ; mais ce capital restait entre les mains d'Orsini tant qu'il vivrait. L'inventaire des livres fut dressé : le savant demeura en possession de ses chers volumes et prit seulement l'engagement de les léguer au Vatican ». Il faut dire qu'à côté du cardinal de Granvelle, les cardinaux Caraffa et Sirleto firent tous leurs efforts pour pousser Grégoire XIII à l'acquisition des livres de Bembo. Cette riche bibliothèque passa à la Vaticane sous le pontificat de Clément VIII.

Je ne donnerai ici ni l'inventaire des volumes de Fulvio Orsini, ni les titres des ouvrages qu'il contient. Aussi bien, je crois avoir suffisamment insisté sur la valeur de la monographie de M. de Nolhac, rendue définitive par des collations minutieuses de manuscrits et de textes.

Que de trésors d'érudition, que d'ingénieuses remarques renferment les pages consacrées par lui au fonds grec, au fonds latin et au fonds italien que ren-

fermait la bibliothèque d'Orsini! Aucun soin n'est épargné pour guider le lecteur et l'érudit; aucune peine n'est évitée pour composer pièce par pièce un travail très apte à simplifier les recherches postérieures. L'auteur en se livrant à de patientes investigations sur des œuvres dont l'ensemble constitue l'une des plus riches documentations littéraires que l'on puisse imaginer, en collationnant des séries de manuscrits dont quelques-uns étaient presque ignorés, a fait là une œuvre aussi remarquable que sa monographie Pétrarquesque. J'engage vivement les fervents d'érudition, à l'affût de recherches bibliographiques ou de notes capables d'éclairer des sujets incertains, à feuilleter ce beau volume. Je serais bien étonné si, en parcourant la liste des ouvrages qui forment la bibliothèque d'Orsini, ils ne tombaient pas sur un texte, une date, un renseignement, une remarque propres à les mettre sur la bonne voie au milieu du tâtonnement de leurs recherches. Et, je me plais à le remarquer, tout au long de cet ouvrage spécial, M. de Nolhac ne cesse pas d'être intéressant. Il sait éviter les inconvénients et la sécheresse du catalogue. Selon la judicieuse remarque de M. Gaston Deschamps [1], « à la fois épigraphiste, paléographe, archéologue, archiviste, bibliothécaire et diplomatiste », il a, en sa qualité de membre de l'école de Rome et d'ama-

1. *Le Temps*, 11 mars 1894.

teur passionné des documents de l'Italie de la Renaissance, ouvert des horizons nouveaux sur des questions jusque là douteuses, ardues ou livrées aux disputes des savants dont le rôle n'est pas toujours d'apporter la clarté aux travaux dont ils s'occupent. P. de Nolhac, lui, n'appartient pas à cette école et les questions qu'il étudie il les élucide pleinement, en vrai latin qu'il est.

Je ne surprendrai personne, j'espère, en disant que, comme celle de *Pétrarque*, la monographie d'*Orsini* occupe une place des plus importantes dans le monde des érudits. En Allemagne, l'ouvrage sur Fulvio est devenu un livre de références; nos voisins le citent comme tel [1] et plus souvent encore le pillent sans le citer.

1. Voici quelques appréciations portées sur cet ouvrage par plusieurs savants allemands :

« La bibliothèque de Fulvio Orsini est indispensable à quiconque s'occupe de l'humanisme. » (Pakscher), *Deutsche, Litteraturzeitung* (10 décembre 1887).

« Une foule de faits nouveaux et importants : travail plein de soin et d'un savoir étendu. » (Rühl), *Berl. phil. Wochenscrift* (7 avril 1888).

« Une foule de détails de toutes sortes rassemblés avec le plus grand soin ; excellent ouvrage. » (*Liter. Centralblatt*, 21 juillet 1888.)

# CHAPITRE VII

§ 1. Les collections d'antiquités de Fulvio Orsini. — § 2. Lettres inédites du cardinal de Granvelle à Fulvio Orsini et au cardinal Sirleto. — § 3. — Correspondance de Piero Vettori et Carlo Sigonio avec Fulvio Orsini.

§ 1. — Orsini n'était pas seulement un bibliophile éminent. A côté de sa magnifique collection de manuscrits et de livres rares à laquelle P. de Nolhac a consacré l'important volume que je viens d'analyser, il avait réuni un non moins bel assemblage d'objets d'art « célébrés par tous les savants qui ont eu la bonne fortune d'y puiser des renseignements ou simplement de les visiter ». Fulvio composa cette collection[1] avec une sagacité des plus remarquables. Il avait le talent de découvrir les objets d'une véritable antiquité et de les distinguer de ceux provenant de fabrication moderne. Le cardinal Baronius[2] l'appelait

1. *Les Collections d'antiquités de Fulvio Orsini.* Rome, Imprimerie de la Paix, 1884.

2. Il naquit en 1538 à Sora, dans le royaume de Naples, et mourut en 1607. Il fut général de la congrégation de l'Oratoire (1593), confes-

avec raison : *rerum antiquarum solestissimus explorator.*

Le savant, dans l'acquisition des œuvres artistiques, procédait avec beaucoup d'ordre, notait soigneusement le nom du vendeur et le prix d'achat. Toujours à l'affût de découvertes nouvelles il avait, on s'en souvient, acquis dix-neuf fragments des actes des frères Arvales, mis à jour, en 1570, dans les vignes de Fabrizio Galletti, hors de la porte Portèse.

A chaque ligne de sa correspondance on peut suivre les démarches qu'il a faites pour se procurer livres, médailles et camées.

Les acquisitions effectuées par Orsini n'étaient pas, à la vérité, toutes pour lui. Il s'occupait avec beaucoup d'intelligence d'accroître et de surveiller les collections des Farnèse, ses protecteurs. Bibliothécaire du cardinal de Saint-Angelo, Ranuccio Farnèse, puis de son frère Alexandre, il passa, je l'ai déjà dit plus haut, après la mort de ce dernier, au service d'Odoardo Farnèse, neveu d'Alexandre, créé cardinal par le pape Grégoire XIV, et qui était venu se fixer à Rome en 1591.

Orsini voulut léguer à Odoardo ses objets d'art, « comme un souvenir reconnaissant des bienfaits qu'il

seur de Clément VIII et bibliothécaire du Vatican. Il a écrit des *Annales ecclésiastiques* (15 vol. in-folio. Rome, 1588-1593) embrassant toute l'histoire de l'Église depuis les premiers temps jusqu'en 1198.

avait reçu de sa famille. » Il accomplit ce projet par testament déposé le 31 janvier 1600 chez le notaire Quintiliano Gargari, avec cette clause qu'en cas de non acceptation du legs, sa collection serait vendue dans le délai de deux ou trois mois et autant que possible en bloc pour éviter une dispersion calamiteuse d'objets d'art rassemblés à si grands frais. Le cardinal Odoardo accepta le legs qui trouva place au palais Farnèse parmi les collections qu'il contenait déjà.

En quoi consistaient les objets d'art réunis par Fulvio Orsini ? On en trouve l'indication exacte dans l'inventaire publié par M. de Nolhac. L'original a dû appartenir au cardinal Odoardo ; malheureusement il n'a pu être retrouvé, malgré des recherches minutieuses. Toutefois, P. de Nolhac, en opérant à la bibliothèque Ambrosienne des investigations parmi les manuscrits de Pinelli, a été assez heureux pour mettre la main sur une copie de cet inventaire. « Pinelli, qui mourut une année seulement après Orsini, était lié avec lui d'une étroite amitié ; celui-ci ne cessait de le consulter sur ses travaux et de lui faire part de ses recherches, comme on le voit par sa volumineuse correspondance manuscrite de l'Ambrosienne. Au moment où l'archéologue romain a dressé l'inventaire de ses collections, il a dû en envoyer une copie à Padoue chez Pinelli[1]. »

1. Cf. Les *Collections d'antiquité de Fulvio Orsini.*

Cette copie, calquée sur l'original, comprend sept chapitres : *Pierres gravées ; Tableaux et dessins ; Inscriptions ; Marbres ; Médailles d'or, d'argent, de bronze.*

Le goût des études favorites de F. Orsini apparaît dans les objets qu'il a réunis. Ceux qui présentaient un intérêt iconographique le passionnaient entre tous, sans doute à cause de son culte pour les hommes illustres auxquels il a élevé un si beau monument dans ses *Imagines virorum illustrium* [1].

Chose remarquable, d'ailleurs, il entourait aussi d'un culte particulier les célèbres humanistes des xv^e et xvi^e siècles, « ses prédécesseurs dans l'investigation de l'antiquité. » Il possédait, l'inventaire en témoigne, les portraits de Bessarion [2], Bembo, Alde Manuce, Pic de la

1. Cf. Chapitre VI, page 119.

2. Jean Bessarion, cardinal (1395-1472), naquit à Trébizonde et mourut à Ravenne. Il appartenait à l'ordre de Saint-Basile, et habitait le Péloponèse. L'empereur Jean Paléologue ayant projeté, en 1438, de réunir l'église grecque à l'église latine, tira Bessarion de son obscurité, le nomma à l'évêché de Nicée et l'attira en Italie avec plusieurs autres savants. Après que le concile de Ferrare eût proclamé l'union des deux églises, le pape, Eugène IV, récompensa le zèle de Bessarion en le nommant cardinal. Les Grecs schismatiques le prirent en horreur ; Bessarion dès lors ne voulut plus retourner parmi eux. Il s'établit à Rome et attira chez lui tous les gens de lettre de l'époque. Pie II lui conféra le patriarcat de Constantinople (1463). A la mort de Nicolas V et de Paul II, il eut de grandes chances d'être élevé au pontificat suprême. La cour de Rome lui confia plusieurs missions importantes. On a dit des œuvres de Bessarion « qu'elles tiennent un rang distingué parmi les écrits qui marquèrent la renaissance des lettres et contribuèrent

Mirandole [1]; des toiles ou dessins attribués à Raphaël [2],

surtout à faire revivre en Italie le goût de la philosophie platonicienne ». Les principales sont : *Contre les calomniateurs de Platon* (Rome, 1469); *Orationes de bello Turcis inferendo* (Paris, 1471): une traduction latine des quatre livres de Xénophon *sur Socrate* (Louvain, 1533); une traduction latine de la *Métaphysique* d'Aristote (Paris, 1516); plus, des œuvres théologiques, en partie demeurées inédites.

1. Il s'agit probablement ici de Jean Pic de la Mirandole (1463-1494), troisième fils de Jean-François, seigneur de la Mirandole et de Concordia, qui, dès l'âge de dix ans, occupait déjà une place parmi les bons orateurs et les poètes de son temps. Laissant à ses frères le soin de cultiver les fiefs à lui dévolus, il se voua à l'étude, parcourut sept ans les plus remarquables universités de France et d'Italie, étudia toutes les sciences connues de son temps, y compris le kabbale. Il avait voulu soutenir, en 1486, à Rome, une thèse *De omni re scibili*; mais treize des neuf cents propositions qu'il avait publiées dans ce but furent condamnées par Innocent VIII comme entachées d'hérésie. Après un séjour en France, Pic de la Mirandole se retira à Florence où il s'adonna particulièrement à l'étude de la philosophie. Il mourut à 31 ans! Sa *Vie* a été écrite d'une façon très intéressante par son neveu, Jean-François Pic de la Mirandole, savant fort distingué lui-même, en tête des *Œuvres* du célèbre savant, qui parurent d'abord à Bologne, en 1496, et à Venise (1498). Parmi celles-ci, il faut citer : *Conclusiones philosophicæ, cabbalisticæ et theologicæ* (Rome, 1486); *Apologia J. Pici Miranduli*, 1489 (où il essaye de défendre les neuf cents propositions censurées par Innocent VIII); *Disputationes adversus astrologiam divinatricem* (1499); *Epistolæ* (1499).

2. Parmi les portraits de Raphaël ayant appartenu à Orsini, P. de Nolhac, après des recherches et des collations entendues, a reconnu au Musée de Naples où sont venues se réunir les collections des Farnèse, le portrait du cardinal Luigi de Rossi, l'ami et le conseiller de Léon X; celui d'Andrea Matteo d'Acquaviva, duc d'Atri, l'ami de Sannazar, d'Alde Manuce, et dont la petite-fille avait épousé Bertoldo Farnèse, seigneur de Latere, avec qui Orsini était en correspondance. (Cf. *Petites Notes sur l'Art italien*, pp. 5 et 6, Paris, Imprimerie de l'Art, 1887).

Vinci, Titien[1], Michel-Ange[2], Jean Bellin, Giorgione, Jules Romain, Sébastien del Piombo, Daniel de Vol-

1. On peut voir, dans les magasins du Musée de Naples, un portrait du cardinal Bembo attribué au Titien par MM. Cavalcaselle et Crowe (*Tiziano, la sua vita e i suoi tempi.* Florence, 1878). M. de Nolhac pense que le portrait en question provient plutôt de la main d'un élève du Titien. Il en donne pour raison le silence gardé par Orsini dans son inventaire sur l'auteur du portrait. On peut croire que si la toile eût été peinte par Titien, Fulvio n'aurait pas manqué de la signaler. (*Petites Notes sur l'art italien*, pp. 7 et 8.)

2. Orsini avait connu Michel-Ange chez le cardinal Ranuccio Farnèse, qui employait le grand artiste à l'achèvement de son palais. (Lire sur les origines du Palais Farnèse un intéressant article de M. F. de Navenne, *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1895.) Orsini avait pour Michel-Ange une grande admiration. P. de Nolhac raconte « qu'il recueillait pieusement les cartons de son atelier et qu'on lui doit la conservation du groupe de l'Amour et de Vénus et du fragment de l'histoire de saint Pierre, qui ont fait partie de sa collection d'antiquités et se trouvent aujourd'hui au Musée de Naples. » (Cf. *Bibliothèque de Fulvio Orsini*, pp. 15 et 16.)

Notre auteur a retrouvé, en 1887, à la Bibliothèque Vaticane, un manuscrit de Michel-Ange ayant, au XVIe siècle, appartenu à la collection des livres de Fulvio et comprenant des brouillons de vers et plusieurs lettres adressées à Vittoria Colonna, au cardinal bibliophile Rodolfo Pio de Carpi, à Cornelia, veuve de son ami Urbino, à Lionardo di Buonarroto Simoni, et il est d'avis « qu'aucun manuscrit n'est plus digne que celui du Vatican de retenir l'attention des admirateurs du Maître... Les pages en sont écrites dans tous les sens, parfois en caractères assez serrés, plus souvent encore de cette écriture si connue de Michel-Ange, qui se développe largement sur la page et semble mettre à l'aise la pensée... L'intérêt véritable de ce manuscrit réside surtout dans les brouillons poétiques, dans les pièces laissées inachevées ou reprises avec amour, pages de l'inspiration première qui nous font surprendre les secrets de la composition, ses interruptions, ses tâtonnements et où se révèle l'essor direct du Génie. » Cf. *La Chronique des Arts et de la Curiosité*, 3 décembre, 1887. Pour la description des autographes : Cf. *Bibliothèque de F. Orsini*, pp. 329 et sqq. Le manuscrit en question est inscrit à la Bibliothèque Vaticane, sous le n° 3211.

terre, Clovio, Domenico Theoscopuli (dit delle Greche), élève du Titien, Albert Dürer.

Ses pierres gravées, au nombre de plus de quatre cents, étaient de première beauté. Il possédait en outre cent treize dessins et peintures; cent cinquante inscriptions ou fragments d'inscriptions; cinquante-huit bustes de marbre et bas-reliefs; soixante-dix médailles d'or; dix-neuf cents médailles d'argent et plus de cinq cents médailles de bronze « dont plusieurs sont des exemplaires uniques ».

Que sont devenues ces précieuses collections? P. de Nolhac pense qu'en principe elles ne se dispersèrent pas et s'exprime en ces termes : « Sans doute, Orsini a légué lui-même divers objets isolés aux musées du Capitole, au chapitre de Saint-Jean de Lateran, au cardinal Peretti, à divers membres de la famille Delfini; il a même offert au pape Clément VIII quatre médailles chrétiennes pour qu'elles fussent conservées auprès de ses livres après la mort du pontife, dans la Bibliothèque Vaticane. Mais l'ensemble de ses collections a partagé le sort des grandes collections Farnèse dont elles formaient une des plus précieuses parties..... Elles ont passé ensemble à Naples sous le roi des Deux-Siciles, Charles IV. C'est aujourd'hui au Musée de Naples qu'il faut les chercher. » A part toutefois quelques exceptions provenant de la libéralité des Farnèse : telle, par exemple, cette médaille avec la

tête d'Alcée et de Pittacus qui fut donnée à Gotofredi, à Rome, puis passa à la reine de Suède dont la collection devint celle des princes Odescalchi. Pie VI en fit l'acquisition pour le Musée du Vatican d'où elle fut transportée à Paris[1].

1. Cf. L'*Iconographie grecque et romaine*, t. I, pp. 79-80, de Visconti qui raconte ce fait. (Paris, années 1808 et sqn.)

Ennius Quirinus Visconti, savant antiquaire, naquit à Rome en 1751. Il mourut en 1818. Son père, J.-B. Visconti (1722-1784), était préfet des antiquités à Rome, et descendait d'un fils naturel de ce Barnabo Visconti, co-seigneur de Milan, en 1354, qui lutta contre la ligue de Viterbe, formée par le légat Albornos (1368), et dans laquelle entra l'empereur Charles IV, puis contre deux autres ligues formées par l'influence des papes (1369-1370, 1372-1378). Après avoir appelé Pétrarque à sa cour et fondé l'Université de Pise, Barnabo Visconti fut surpris sans défense par Jean Galéas, son neveu et gendre, qui, voulant régner seul, l'enferma dans une prison où il mourut empoisonné (1385).

Le père d'Ennius Quirinus, très lié avec le célèbre antiquaire Winckelmann, qui fut président des antiquités à Rome et bibliothécaire du Vatican, avait fondé le Musée Pio-Clémentin. Il fit donner à son fils une instruction solide et commença avec lui la *description* du Musée. A la mort de son père, Ennius continua seul ce travail au cours duquel il fait, en passant, l'éloge du savoir, du goût et du jugement d'Orsini. (Édit. ital. Rome, 1782-98 ; édit. franc. Milan, 1819) et fut nommé par Pie VI conservateur du Musée du Capitole. Il devint, en 1797, ministre de l'intérieur au moment de la formation de la République et fut compris, l'année suivante, dans la nomination des cinq consuls.

Contraint de fuir devant le triomphe de la coalition, il passa en France où Bonaparte, premier consul, le nomma administrateur du Musée des antiques et tableaux, qui venait d'être formé au Louvre (1799). Il devint plus tard professeur d'archéologie et membre de l'Institut. On a dit de lui avec raison « qu'à une science rare, il unissait le goût le plus pur et un sens exquis de l'antiquité ».

Outre les deux ouvrages cités, Ennius Quirinus a publié : *Le Musée*

§ 2. — En parlant de la bibliothèque d'Orsini, le nom du cardinal de Granvelle a été prononcé plusieurs fois. On a vu les efforts qu'il fit pour engager le bibliophile à laisser sa précieuse collection à la papauté, et l'on n'a pas oublié que des relations d'étroite amitié s'étaient formées entre Granvelle et Fulvio. M. de Nolhac a été assez heureux pour mettre la main sur des lettres inédites de Granvelle à Orsini et au cardinal Sirleto[1]. Ces lettres doivent être réunies aux publications françaises et belges concernant l'illustre homme d'État[2].

Antoine Perrenot de Granvelle, cardinal, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, né à Ornans, près Besançon, en 1517, mort à Madrid, en 1586, fut initié à la vie politique par son père, chancelier de Charles-Quint.

Nommé évêque d'Arras à l'âge de vingt-trois ans, il déploya de grandes qualités diplomatiques aux diètes

*Chiaramonti* (ital. Rome, 1808) qui fait suite au *Musée Pio-Clémentin* ; les *Inscriptions grecques de Tropæa* (1794, ital.) ; les *Monuments Gabiens* (1797, ital.).

1. *Lettere inedite del card. de Granvelle à Fulvio Orsini e al card. Sirleto* (Rome, Imprimerie de la Paix, 1884). Ce recueil contient vingt et une lettres du cardinal à Orsini, plus une lettre adressée à Paul Manuce, alors établi à Rome, par un personnage de la maison de Granvelle.

2. *Papiers d'état du card. de Granvelle* (9 vol. Paris, 1841-1852), collection des *Documents inédits sur l'Histoire de France.*

*Correspondance du card. de Granvelle* (1565-1586), publiée par Poullet. (Bruxelles, 1877), collection des *Documents inédits sur l'Histoire de la Belgique.*

de Worms et de Ratisbonne. Il fut nommé garde des sceaux en 1554. Ce fut lui qui conclut, contre les réformés (1553), une alliance entre l'Espagne et l'Angleterre, sanctionnée par le mariage du fils de Charles-Quint avec Marie, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre. L'avènement d'Elisabeth ayant fait rompre cette alliance, il en conclut une autre avec la France à Cateau-Cambrésis, (1559). Il établit avec Marguerite de Parme dans les Pays-Bas l'unité religieuse et le gouvernement absolu, et fut nommé cardinal en récompense de cet heureux succès. Mais, violemment attaqué pour sa rigueur par ses nombreux ennemis, il se retira à Besançon et s'adonna aux lettres. En 1571, Philippe II le nomma vice-roi de Naples, puis le rappela près de lui et lui confia la régence pendant son voyage en Portugal. Nous savons qu'il n'aimait guère l'Espagne et se plaignait d'y rencontrer trop peu d'intellectuels. Lors de son séjour à Rome, pendant l'année 1566, il s'était lié intimement avec Orsini qui, à un voyage précédent, lui avait fait visiter les collections et la bibliothèque du cardinal Ranuccio Farnèse. Il s'entremit plusieurs fois auprès de Plantin, l'imprimeur, pour son ami. Granvelle n'avait pas l'érudition de Fulvio, et ce dernier, tout en tenant le cardinal au courant des découvertes qui se faisaient à Rome, lui procurait des empreintes de médailles, et le guidait dans ses achats.

A lire les lettres du cardinal de Granvelle on est frappé de son admiration et de son amour pour Rome. Le ministre de Philippe II conserve un doux souvenir des moments passés dans la cité, entouré de savants et d'amis. Comme Érasme, il exprime fréquemment son désir de revenir à Rome, reprendre sa vie d'érudit et d'artiste, et se délasser du poids des affaires publiques en se livrant aux joies de l'étude dans la « Patria commune ». Promu, en 1584, à l'archevêché de Besançon, il mourut avant de s'être rendu dans son nouveau diocèse.

Quant au cardinal Sirleto il était bibliothécaire de la Vaticane. Granvelle, au cours de ses lettres, lui recommande parfois chaudement F. Orsini [1]. Il lui demande aussi, probablement au sujet de la Bible *polyglotte* de Plantin [2], des corrections au texte de l'*Ecclésiaste*.

§ 3. — Tout comme Granvelle et le cardinal Sirleto, Piero Vettori et Carlo Sigonio entretinrent avec F. Orsini une correspondance suivie [3]. P. de Nolhac, en la publiant, remarque avec raison que les savants

1. Cf. lettre XVI.

2. Cf. lettre II. Voir page 119. Note 1.

3. *Piero Vettori et Carlo Sigonio. Correspondance avec Fulvio Orsini* (Rome, Imprimerie du Vatican), 1889.

Ce recueil contient neuf lettres de Vettori à Orsini, trente-quatre d'Orsini à Vettori et dix-sept de Sigonio à Orsini. Il se termine par trois épitres adressées : à Giulio Jacobini, un des correspondants de Paul Manuce, à Pinelli (voir page 127) et à Dupuy.

de la Renaissance connurent l'amitié et que « la plupart des humanistes et des premiers philologues vécurent en bons confrères et sans jalousie de rivaux » ; menus faits de collaboration intelligente, offres de communications de livres et de manuscrits, échanges de conseils et de services remplissent leurs lettres au xv[e] et au xvi[e] siècle. Des relations aussi sympathiques et éclairées contribuèrent pour une grande part à l'avancement de l'érudition.

Il faut remarquer aussi que la correspondance échangée entre les savants de cette époque, porte en elle le reflet de leurs préoccupations intellectuelles et par cela même peut être considérée comme un appoint précieux à l'histoire littéraire du temps. Sans entreprendre ici l'analyse détaillée des lettres de Vettori et de Sigonio à Orsini, je crois utile de donner quelques renseignements sur les deux amis de Fulvio.

L'origine des relations de Vettori avec Orsini remonte à 1559. Orsini n'avait pas encore trente ans. Né en 1499, professeur d'éloquence grecque et latine à Florence, Vettori attire autour de sa chaire un public international. Sa réputation de savant est telle qu'on frappe des médailles en son honneur. Ses *Commentaires* sur Aristote et sur Cicéron ; ses *Discours*, ses *Variæ lectiones* ont une réputation universelle. Par son *Trattato degli Ulivi*, il prend rang parmi les bons écrivains italiens. « Enfin, ce patriarche de l'huma-

nisme joint aux grâces aimables des Cicéroniens du temps de Bembo, les qualités de méthode et de précision qui font le mérite des philologues de la seconde moitié du siècle. »

On se rappelle que Fulvio Orsini avait fait pour Vettori des collations de manuscrits. En 1565, Fulvio, accompagnant à Parme le cardinal Ranuccio Farnèse dont il était bibliothécaire, saisit l'occasion qui s'offrait à lui de voir Vettori et se rendit à sa maison de campagne, San Casciano. Dès lors commencèrent entre eux des rapports qui se continuèrent fidèlement de part et d'autre. Les deux savants se rendirent maints services réciproques. Tandis que Vettori accomplissait à Florence, dans la Bibliothèque des Médicis, des recherches pour Orsini, celui-ci en opérait d'analogues pour son ami à la Vaticane ou chez le cardinal Alessandro Farnèse devenu héritier de son frère Ranuccio. Il relevait pour le professeur florentin les inscriptions nouvellement découvertes à Rome et recevait de lui un fragment de *Festus* transcrit par Politien[1] et retrouvé chez un

1. Ange Ambrogini Politien naquit en 1454 en Toscane à Monte-Pulciano (d'où il tira son nom). Il mourut en 1494. Ayant composé des stances sur un tournoi dans lequel Julien de Médicis avait remporté la palme, il s'attira la faveur de cette famille. Instituteur des deux enfants de Laurent de Médicis, dont l'un fut plus tard Léon X, il fit à Florence des cours de littérature grecque, latine et de philosophie fort suivis. Il entra dans l'Église sur la fin de sa vie et obtint un canonicat à Florence. Il a laissé des *Poésies italiennes*

libraire de Florence. Entre temps, Vettori renseignait Orsini, au moment de ses acquisitions d'autographes de Pétrarque, sur les reliques du même genre que contenait Florence.

Les lettres que s'écrivent les deux savants touchent aux sujets les plus variés : « ils échangent leurs doutes sur les textes, se font part de leurs conjectures et poussent le dévouement jusqu'à se prêter d'une ville à l'autre leurs manuscrits les plus précieux. » La différence d'âge qui sépare Vettori d'Orsini se manifeste dans le ton de leur correspondance, enjoué et familier de la part du premier, respectueux de la part du second.

Fort différentes sont les lettres que Fulvio adresse à Sigonio ou que Sigonio lui écrit. Entre eux, la parité de l'âge enlève toute gêne et donne à leurs missives un ton d'abandon charmant. S'ils n'ont pas, à la vérité, la même carrière, une grande similitude de goûts les rapproche du moins. Orsini passe sa vie dans sa

estimées ; une *Histoire latine de la conjuration des Pazzi* (1478) ; des *Commentaires sur les Pandectes ;* des poèmes *Bucoliques* latins ; des épigramme grecques ; une traduction latine d'*Hérodien.*

Son recueil de *Lettres* qui ne comprend pas moins de douze livres donne des renseignements étendus sur l'histoire de la deuxième moitié du xv<sup>e</sup> siècle. On a constaté avec raison que « soit comme prosateur, soit comme poète, Politien a manié la langue latine avec un talent qui en constitue un émule des anciens ». Il a beaucoup fait pour répandre la connaissance et le goût de la littérature antique, et a découvert de nouveaux morceaux de Quintilien. Ses *Œuvres* réunies à Venise en 1498 ont été rééditées à Paris en 1512 et à Bâle en 1554.

bibliothèque ou son musée, à faire des collations de manuscrits, à en lire les textes, « à les confronter avec le témoignage de ses inscriptions et de ses médailles. » Sigonio, lui, est professeur. Né en 1520, il a enseigné déjà les belles-lettres à Modène sa patrie, ainsi qu'à Venise, et l'éloquence à Padoue d'abord, puis à Bologne. Il aime les travaux de synthèse et s'attache dans ses loisirs à résoudre les problèmes de la chronologie ou des institutions de Rome et d'Athènes. En même temps qu'un traité sur l'art de déchiffrer les vieilles écritures, il travaille à de savants *Commentaires* sur Tite-Live et Cicéron. Écrivain consciencieux et profond on trouve déjà en lui « la patience du compilateur et la méthode de l'historien, qui distinguèrent son compatriote et son biographe Muratori[1] »

Il recueillit des fragments de Cicéron et publia sous ce titre : *De Consolatione*, un pastiche qu'il donna

1. L. Ant. Muratori naquit en 1672 à Vignola (Modenais), il mourut en 1750. Remarquablement érudit dès l'âge de 20 ans, il fut appelé en 1694 à Milan et nommé conservateur de la Bibliothèque Ambrosienne. Le duc de Modène le nomma son bibliothécaire et le choisit pour conservateur des archives (1700). Écrivain fécond et des plus savants il a laissé des dissertations et des documents fort importants, entre autres : *Rerum italicarum Scriptores præcipui ab anno 500 ad annum 1500* (Milan, 1723-51). 29 vol. in-f. *Antiquitates italicæ medii ævi*, (1738-43), 6 vol. in-f. *Novus thesaurus veterum inscriptionum* (1739-42) ; *Annales d'Italie depuis l'ère vulgaire jusqu'en 1749* (en ital.), 1744-49, 12 vol. in-4°. Ses œuvres ont été rassemblées à Arezzo (1767-1780), 36 vol. in-4°, et à Venise (1790-1810), 48 vol. in-8°.

comme l'œuvre de Cicéron ; mais la fraude fut bientôt découverte. On a de lui également une édition des *Fasti consulares* qui n'est pas sans mérite.

P. de Nolhac attribue à sa tournure d'esprit plaisante — ainsi qu'en témoignent de nombreux passages de ses lettres — la mystification à laquelle il se livra en composant cet ouvrage imité de Cicéron qui passionna les érudits pendant les années précédant la mort de Carlo, survenue en 1584. Il demande, toutefois, qu'on ne juge pas trop sévèrement le savant professeur Bolonais pour une faute de vieillesse bien minime si on la compare aux falsifications systématiques effectuées par son contemporain Ligorio[1].

1. Pirro Ligorio, peintre, architecte et antiquaire, naquit à Naples au commencement du xvi^e siècle et mourut en 1583. Il succéda à Michel-Ange dans la direction des travaux du Vatican ; mais, n'ayant pas consenti à suivre ponctuellement les plans de son prédécesseur, il perdit son emploi (1568). Il se retira à Ferrare où il devint architecte du duc Alphonse II. Il fit sur les monuments antiques de nombreuses recherches et en consigna les résultats dans de nombreux manuscrits. Il fut accusé d'avoir falsifié des inscriptions et des médailles. Dans une étude faisant partie des *Mélanges Renier. Recueil de travaux publiés par l'école pratique des Hautes-Études. (Section des sciences historiques et philologiques), en mémoire de son Président Léon Renier*. M. de Nolhac donne des notes sur Pirro Ligorio (Paris, Vieweg, 1886). Il constate que cet écrivain « fut fâcheusement célèbre par les falsifications épigraphiques qui encombrent les recueils d'inscriptions du xvi^e siècle ». Toutefois, il ne jouissait pas, de son temps, d'une aussi mauvaise renommée. Il a même été très lié avec Orsini pour lequel il a fait des dessins réunis en un album devenu aujourd'hui le *Vaticanus lat. 3439*, et transcrit les textes de Publius Victor et de Sextus Rufus. (Cf. le *Vaticanus lat. 3427*.) P. de Nolhac

Sigonio reste donc « pour la postérité un des plus laborieux ouvriers de l'érudition italienne et tient dignement sa place, à côté du brillant Vettori, dans l'histoire de la philologie classique. »

publie aussi une lettre adressée par Ligorio à Orsini pour le remercier de lui avoir envoyé la copie d'inscriptions des frères Arvales découvertes en 1570, dans la vigne de Fabrizio Galletti, sur la *Via Portuensis.* Caractère ardent, esprit confus, enthousiaste et bizarre, Ligorio manquait d'équilibre intellectuel. Ses falsifications furent trop fréquentes pour qu'on puisse les considérer comme des accidents ou des amusements de lettrés. C'est pourquoi le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, inscrit sous le n° 1129 du fonds italien et contenant six livres écrits de la main de Ligorio, avec les antiquités romaines pour sujet, tout en donnant des détails circonstanciés touchant les noms et les choses de l'époque, doit être consulté avec une grande réserve en ce qui concerne les renseignements archéologiques qu'il contient, car les écrits d'imagination de l'auteur laissent toujours planer un doute sur le caractère et l'authenticité de ses compilations, malgré l'évidence incontestable de son érudition. La Bibliothèque de Turin possède de nombreux manuscrits de Ligorio.

# CHAPITRE VIII

§ 1. La Bibliothèque d'un Humaniste au xvi[e] siècle. (Marc-Antoine Muret[1]). — § 2. Lettres inédites de Muret[2].

§ 1. — Après M. Dejob, qui lui a consacré une très substantielle monographie[3], P. de Nolhac s'est occupé longuement d'un humaniste célèbre, Marc-Antoine Muret, dont il a publié un recueil de lettres fort intéressantes. On sait que ce savant naquit à Muret près de Limoges en 1526. Il professa à Auch, Poitiers, Bordeaux, où il compta Montaigne au nombre de ses élèves, puis au collège du cardinal Lemoine, l'illustre commentateur du VI[e] livre des Décrétales, légat de Boniface VIII en France qui, pendant l'exercice de son mandat, chercha à rétablir la paix entre Philippe le Bel et le Saint-Siège. Muret ouvrit ensuite à Paris

1. Rome, Imprimerie de la Paix, 1883.

2. *Extrait des Mélanges Graux. Recueil des travaux d'érudition classique dédiés à la mémoire de Claude Graux par ses élèves et ses amis.* (Thorin, 1884.)

3. *Marc-Antoine Muret. Un professeur en Italie au XVI[e] siècle.* (Thorin, 1881.)

un cours public, se fit une réputation très étendue et fut recherché par les plus illustres savants du temps : Scaliger, Lambin, Turnèbe. Accusé d'hérésie et de dépravation de mœurs, il fut enfermé au Châtelet. Mis en liberté, il se retira à Toulouse et s'y trouva en butte à de nouvelles poursuites. Il se rendit alors à Rome où il changea de conduite, entra dans les ordres et professa avec un grand éclat la philosophie, le droit civil et la théologie. Il vécut dans l'intimité du cardinal Hippolyte d'Este et fut pourvu par le pape de riches bénéfices.

Si Muret ne fut pas un grand philologue, n'atteignit pas à la hauteur intellectuelle d'Estienne, de Lipse ou de Scaliger, de Paul Manuce, de Vettori ou de Sigonio, il n'en demeure pas moins un professeur très distingué, un remarquable humaniste.

Il aime en effet l'antiquité avec passion, mais d'une façon raisonnée cependant. Connaissant la plupart des textes classiques, il sait en faire un choix judicieux et émailler ses commentaires de remarques prouvant qu'il n'est pas dupe de son admiration. M. de Nolhac remarque même « que dans sa réhabilitation des auteurs latins postérieurs à Auguste, il fait preuve d'initiative personnelle et éclairée[1] ».

1. Parmi les plus importantes des œuvres de Muret, citons ses *Notes* sur plusieurs auteurs anciens ; des traductions d'auteurs grecs ; des *Harangues*, des *Poésies*, des *Épitres* et un recueil de *Variæ lectiones* qui a aidé à comprendre bien des textes antiques.

Sa méthode professorale était excellente, car elle unissait l'éloquence à la philosophie, la forme à la pensée. Son influence fut grande en Italie où il importa le goût de l'érudition et où son amour de la philologie trouva un champ préparé par les savants Vettori et Sigonio, pour ne citer que deux des plus illustres de ses prédécesseurs. Dans sa chaire de Rome qu'il occupa de longues années, il était respectueusement écouté et applaudi par des auditeurs qui lui étaient supérieurs peut-être, mais qui s'inclinaient devant cet orateur de grand talent, cette intelligence merveilleuse. Aussi, est-ce un acte de justice que de sauver de l'oubli un savant de cette envergure en lui rendant l'hommage public de l'admiration à laquelle il a droit.

P. de Nolhac a reproduit la liste détaillée des livres composant la bibliothèque de Muret, et a relevé un certain nombre d'annotations qui couvrent les marges de plusieurs de ses volumes et auxquelles on pourra recourir avec profit pour se renseigner sur la méthode suivie par l'humaniste dans ses lectures, ou même — comme en témoignent de nombreuses notes jetées sur les pages de ses livres — pour suivre les développements qu'il donnait à son cours, les explications de texte, qu'il faisait à ses auditeurs. Il nous renseigne aussi sur l'histoire des ouvrages possédés par l'humaniste. Sa collection, composée en majeure partie d'ouvrages grecs et latins, tels

qu'Aristote, Athénée, Callimaque, Héliodore, Hésiode, Lucien, Platon, Plotin, Théocrite, Xénophon, Cicéron, Horace, Plaute, Sénèque, Tacite, Térence, comprenait, en outre, quelques ouvrages modernes, des traités de jurisprudence et des acquisitions de fantaisie. Chose étrange, aucun auteur français n'y figure, mais il est probable qu'il en a possédé plusieurs qui ont dû s'égarer, puisqu'en 1573 il faisait des démarches pour se procurer la *Franciade* de Ronsard. Il n'est pas à présumer, d'ailleurs, que son retour au catholicisme l'ait porté à se séparer d'ouvrages poétiques dont il appréciait la valeur.

A sa mort, survenue en 1585, Muret légua sa bibliothèque à un neveu qu'il avait fait venir du Limousin à Rome. Celui-ci survécut peu d'années à son oncle et, pour éviter la dispersion des livres que l'humaniste lui avait laissés, en fit don aux Jésuites. Cette collection forma au Collège romain un fonds spécial, ainsi qu'en témoigne la mention inscrite sur chaque volume.

Plusieurs savants Jésuites y puisèrent. André Schott (1602-1604)[1] publia les commentaires de Muret sur Aristote, Cicéron, Tacite et autres auteurs. Lagomarsini s'en servit pour une édition de Cicéron qui ne

1. Né à Anvers en 1552, professa le grec et la rhétorique à Tolède, à Saragosse et à Rome où il mourut en 1629.

parut point. Lazeri en tira des lettres adressées à Muret par Lambin[1], Pierre Morin, Paul Manuce, Achille Statius. Juste-Lipse, Sigonio, etc.

Lors de la sécularisation des biens des ordres religieux, le fonds Muret subit de graves dommages. Plusieurs manuscrits ou livres annotés disparurent. P. de Nolhac fait à ce propos cette réflexion mélancolique : « Ce n'est pas une des moindres pertes qu'a coûtées à l'Italie savante la création de cet énorme dépôt Vittorio Emmanuele où sont venues s'entasser, au préjudice de plus d'une, les collections de quatre-vingt-trois couvents. » Il est à regretter que dans la correspondance des amis de Muret, imprimée par Lazeri, les lettres de Dupuy et de l'historien de Thou ne soient pas comprises. La chose est d'autant plus fâcheuse que, parmi les missives inédites de l'humaniste, que nous donne M. de Nolhac, il y en a plusieurs adressées à Claude Dupuy, avocat, puis conseiller au Parlement de Paris, que Muret avait connu à Rome pendant le séjour de Dupuy dans cette ville, l'hiver de 1570-1571. On n'a pas oublié les relations que l'avocat parisien noua cette même année avec Fulvio Orsini

1. Denis Lambin (1516-1572) naquit à Montreuil-sur-Mer (Picardie); il enseigna le grec au Collège de France. On lui doit des *Commentaires* sur Lucrèce, sur Cicéron, sur Plaute. sur Horace; des traductions latines de la *Politique* et de la *Morale* d'Aristote, de quelques harangues d'Eschine et de Démosthène. Il était lent dans son travail. De là, dit-on, est venu le mot lambiner : *Se non e vero*.....

auquel il envoya l'admirable manuscrit compris sous le nom d'*Augusteus* de Virgile[1].

§ 2. — Les onze lettres de Muret, publiées par P. de Nolhac, forment deux séries distinctes. La première comprend six lettres, écrites en français et de la main de Muret, à Dupuy, pendant les années 1571, 1572, 1573, et une lettre adressée en 1583, en français également, à Jacques-Auguste de Thou[2]. « A ses lettres latines, si souvent relues et imprimées,

1. Cf. chapitre VI, pp. 125, 129 et 130.

2. 1553-1617. Troisième fils de Christophe de Thou, premier président du Parlement de Paris. Étudia le droit sous Cujas et Hotman. Il accompagna en Italie l'ambassadeur Paul de Foix (1573), et forma dès lors le projet d'écrire son histoire. Il connut, à Rome, Orsini et les savants du temps.

Conseiller clerc au Parlement de Paris à 24 ans, il fut nommé, en 1581, membre d'une commission parlementaire formée à Bordeaux. Ce fut là qu'il se lia avec le prince de Condé, le roi de Navarre et Montaigne. Henri III le chargea de plusieurs affaires en Picardie et en Normandie, l'éleva à la dignité de conseiller d'État, l'appela au Parlement siégeant à Tours et dont il fut président. Il l'envoya en Allemagne et en Italie avec Schomberg solliciter des secours d'hommes et d'argent. A son retour il devint le fidèle de Henri IV, prépara l'édit de Nantes et combattit les doctrines tendant à l'admission en France de certaines dispositions contraires aux libertés de l'Église gallicane. A la retraite de son beau-frère, Achille de Harlay, premier président du Parlement, Louis XIII refusa d'élever de Thou à cette dignité importante. En guise de dédommagement il fut nommé l'un des trois directeurs des finances qui remplacèrent Sully amené, par des intrigues, à se démettre de ses charges de surintendant des finances et de gouverneur de la Bastille peu après la mort de Henri IV dont il avait été le dévoué serviteur et le fidèle ami. Mais de Thou ne se consola pas de cette injustice. Son grand ouvrage historique, en 138 livres, rédigé en latin : *Historia mei temporis*

dit M. de Nolhac, on peut opposer celles-ci sans trop de désavantage. » Et de fait, elles offrent un véritable intérêt : tel est, par exemple, le passage sur la maladie « non de corps mais d'esprit » survenue à Paul Manuce, écrit avec une verve très spirituelle [1]. On y trouve également, çà et là, des allusions à Pierre Pithou [2], Scali-

(1543-1607), est trop célèbre et trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Il n'en est pas de même, malheureusement, de ses *Poésies latines* fort intéressantes, de ses *Mémoires* (1553-1601), de ses *Lettres* où l'on trouve maintes révélations sur son époque et sur son temps.

1. Lettre IV.

2. Magistrat, né à Troyes en 1539, d'un père célèbre en Champagne pour ses connaissances juridiques ; mort en 1596. Il fut l'élève de Turnèbe et de Cujas avec lequel il se lia. Reçu avocat à 21 ans, sa qualité de calviniste le contraignit de quitter Troyes. Il se rendit à Sedan où il rédigea des lois pour cette ville, sur la demande que lui en fit le duc de Bouillon. Il séjourna ensuite à Bâle où il imprima quelques ouvrages d'érudition et rentra vers 1570 en France, grâce à une ère de pacification religieuse. Aux massacres de la Saint-Barthélemy, il faillit périr. Il se décida alors à prononcer son abjuration, fut nommé au baillage de Tonnerre, puis procureur général à la chambre temporaire de Guyenne. Au moment de la Ligue, il se prononça pour Henri IV et en fut récompensé par son élévation au rang de procureur général du Parlement de Paris. Il compta parmi les auteurs de la *Satire Ménippée*. Il écrivit un *Mémoire aux évêques* pour démontrer qu'ils pouvaient, sans le secours de l'intervention du pape, relever Henri de l'excommunication.

Ses principaux ouvrages sont : *Corpus juris canonici* (en collaboration avec son frère François) ; *Legum romanarum et mosaïcarum collatio ; Codex canonum vetus ; Gallicæ Ecclesiæ in schismate status ; Commentaire sur la coutume de Troyes ; Libertés de l'Église gallicane*. Il publia aussi les *Novelles*, les *Fables de Phèdre*, inconnues jusqu'alors et donna des éditions de Salvien, Juvénal, Pétrone. Il fonda le collège de Troyes.

Son frère François (1543-1621), élève de Cujas, abjura le protestantisme en 1575, devint avocat au Parlement de Paris et procureur

ger [1], Guillaume Roville, l'imprimeur lyonnais, gendre de S. Gryphe [2], Lambin [3], Robert et Henri Estienne [4],

général à Troyes. Il participa aux travaux archéologiques de Pierre, et donna un *Glossaire* pour l'intelligence des Capitulaires et de la Loi salique, ainsi que des traités *De la grandeur des droits et prérogatives des rois et du royaume de France ; De l'Excommunication et de l'Interdit.*

1. Cf. page 125, note 5.

2. Sébastien Gryphe naquit en 1493 à Reutlingen, en Souabe. Il mourut en 1556. Il exerça, avec un grand succès, sa profession à Lyon. La beauté et la netteté des caractères qu'il employait firent de ses impressions de remarquables chefs-d'œuvres typographiques. Fort instruit lui-même, comme la plupart des imprimeurs célèbres de l'époque, il cultivait les lettres avec succès. Il était en relations des plus amicales avec la plupart des savants de son temps, entre autres Scaliger et Gesner, ce fameux *Pline* de l'Allemagne, naturaliste, philologue, historien et théologien qui, de 1516 à 1565, étonna le monde scientifique par l'étendue et la diversité de ses connaissances.

3. Voir page 157.

4. Robert, né à Paris en 1503, mort à Genève en 1559, imprimeur célèbre et l'un des plus grands savants du XVI[e] siècle. Assez sympatique à la Réforme, il éprouva des ennuis de la part des théologiens. François I[er] le protégeait. Une traduction de la Bible que l'on accusait d'infidélité le fit rechercher à la mort du roi. Il se retira alors à Genève où il embrassa le calvinisme. Robert Estienne était le gendre de Simon de Colines, habile imprimeur parisien avec lequel il s'était associé. Sa *Bible latine* (1532) ; son *Nouveau Testament grec* (1550) ; ses éditions d'Eusèbe, Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius, sont remarquables. Il a laissé aussi des travaux sur la langue latine : le *Thesaurus linguæ latinæ* (1532) ; et un *Dictionarium latino-gallicum* (1543).

Henri Estienne, fils de Robert, naquit à Paris en 1532. Helléniste savant il parcourut l'Italie à la recherche de manuscrits. Il suivit son père à Genève et y embrassa comme lui le calvinisme. Il vint ensuite s'établir à Paris. Ses savantes investigations à l'étranger ayant épuisé sa fortune, il eut la chance de trouver sur son chemin Ulrich Fugger, riche allemand qui aida le savant à supporter les frais énormes de la publication du fameux *Trésor de la langue grecque*,

Cujas [1], le président Brisson [2], Ronsard, Hot-

qu'Henri avait mis douze ans à préparer et à imprimer. (1572, Paris, 7 vol. in-f.) Cet ouvrage n'eut qu'un demi-succès, et Henri, ruiné, fut contraint de quitter Paris. Il erra longtemps d'une ville à l'autre, poursuivi par ses créanciers, et mourut fou à l'hôpital de Lyon (1598). Outre le *Thesaurus* il a publié Anacréon, Appien, Maxime de Tyr, a donné de bonnes traductions latines de Théocrite, Pindare et autres poètes grecs, et a composé en français : l'*Apologie pour Hérodote* (1556); un *Traité de la conformité du français avec le grec* (1565); *Excellence du langage français* (1579). Parmi ses éditions les plus célèbres il faut compter : *Poetæ græci principes heroïci carminis* (1556); *Pindari et cæterorum octo Lyricorum carmina* (1560); *Platonis opera* (1578).

Charles Estienne, frère du précédent, naquit en 1504. Il fit ses études de médecine, fut précepteur chez l'ambassadeur Baïf, puis devint imprimeur (1551). Il mourut en 1564. Il composa des Dictionnaires latin et grec ; un *Dictionarium historico-geographico-poeticum* (1583) qui eut un grand succès, et le *Prædium rusticum* (Maison rustique) que son gendre Liebault traduisit en français et qui fut bientôt dans toutes les mains.

Plusieurs autres membres de cette famille exercèrent avec honneur leur profession à Paris et à Genève jusqu'à la fin du XVIe siècle. Le dernier, Antoine Estienne (1592-1674), imprimeur à Paris, donna de bonnes éditions de Saint-Jérôme (1609), Plutarque (1624), et d'Aristote (1629). Il mourut à l'Hôtel-Dieu aveugle et ruiné.

Renouard (1837), A.-F. Didot (1856) ont consacré aux Estienne d'intéressantes pages, mais je verrais avec plaisir reprendre leur histoire d'une plus complète façon.

1. Né à Toulouse en 1520, mort à Bourges en 1590. Il enseigna avec un très grand succès à Cahors, Bourges, Valence, Paris, le droit ancien, moderne, civil et canonique. Attiré à Turin par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, il séjourna quelque temps dans cette ville. Il revint ensuite se fixer à Bourges où il réunit autour de sa chaire un très grand nombre d'écoliers qu'il assistait quelquefois de sa propre bourse. On a dit avec raison de Cujas « qu'aucun jurisconsulte du temps n'a pénétré plus avant dans la connaissance et l'explication des lois romaines et aucun n'a écrit la langue latine avec plus de pureté ». Ses *Commentaires sur le Corpus juris* font encore autorité.

2. Barnabé Brisson (1531-1591) fut nommé par Henri III avocat

man[1], Sirlet[2], le cardinal François Alciat[3], Sal-

général au Parlement de Paris, puis président à mortier. Ce prince l'employa dans plusieurs négociations importantes. Lors du départ de Henri (1589) les *Seize*, maîtres de la ville, élevèrent Brisson à la charge de premier président en remplacement d'Achille de Harlay enfermé à la Bastille à la suite du meurtre des Guise et qui devait sortir de prison, au lendemain de l'assassinat de Henri III, moyennant une rançon de dix mille écus, pour favoriser bientôt de toutes ses forces l'entrée d'Henri IV à Paris. Peu de temps après la nomination de Brisson à la première présidence, les *Seize*, mécontents de lui, parce qu'il conservait encore de l'attachement pour l'autorité royale, le pendirent dans la Chambre du Conseil (1591). Brisson était un savant jurisconsulte. Il a composé un *Code de Henri III* (1587); un livre *De regio Persarum principatu*, et un ouvrage cité par P. de Nolhac et intitulé : *De Formulis et Solemnibus populi romani verbis libri octo*.

1. François Hotman (1524-1590) naquit à Paris d'un conseiller au Parlement, ardent calviniste. Il enseigna le droit à Lausanne, Valence, Bourges où ses écoliers le sauvèrent des massacres de la Saint-Barthélemy, en 1572. Il se retira ensuite à Genève, puis à Bâle; il y mourut. Parmi ses écrits, les plus célèbres sont : *Franco-Gallia sive Tractatus de regimine regum Galliæ et de jure successionis* (1573), où il prétend que la monarchie française est élective et non héréditaire; *Papæ Sixti V brutum fulmen* (1586), en faveur du roi de Navarre (Henri IV) alors excommunié pour être revenu au calvinisme et s'être mis à la tête du parti huguenot.

2. Voir chapitre VII, § 2.

3. Alciat avait, ainsi que le cardinal Sirleto, la surveillance de l'Université de Rome. Cette surveillance était des plus étroites, M. Dejob en donne plusieurs exemples, et se manifestait par l'interdiction imposée à Muret de traiter certains sujets dans son cours, comme, par exemple, d'expliquer Tacite « qui parle mal des chrétiens et des juifs », ou de « poursuivre l'explication simultanée et comparative de Platon et de Cicéron que Muret avait commencée l'année précédente ». Cf. Dejob, *Marc-Antoine Muret* (pp. 266 et sqn.) Le cardinal François Alciat avait pour oncle le grand jurisconsulte André Alciat (1492-1550), professeur à Avignon, Pavie, Bologne et Ferrare, qui enseignait à la fois l'histoire et le droit et qui se servait de la première pour éclaircir le second.

viati[1], Pierre d'Elbène[2], l'un des plus assidus correspondants de Dupuy, Lafrery, l'imprimeur d'estampes et de cartes géographiques[3], Paul Manuce[4], Dorat[5], d'Ossat[6].

La seconde série des lettres inédites de Muret contient cinq copies d'épîtres latines et françaises, écrites en 1583 et 1584, adressées à Frédéric Morel[7], impri-

1. Évêque de Ferrare et cardinal (1490-1553), petit-fils de Laurent le Magnifique et neveu de Léon X. Il accomplit plusieurs missions diplomatiques pour le Saint-Siège et intervint auprès de Charles-Quint en faveur de François Ier, prisonnier de ce prince.

2. Parent de l'abbé de Hautecombe, Alphonse d'Elbène, et aumônier de Charles IX.

3. Bourguignon d'origine, établi à Rome.

4. Cf. chapitre V, § 2.

5. Dorat naquit à Limoges en 1510 et mourut en 1588. Ses poésies françaises attirèrent l'attention sur lui et lui méritèrent la faveur de François Ier. Nommé, en 1560, professeur de grec au collège de France, il se fit une grande réputation par ses vers latins et grecs. Il est fort à désirer qu'un érudit consacre à cet illustre savant un monument littéraire capable de sauvegarder la mémoire du maître de Baïf et de Ronsard. Je regrette vivement, pour ma part, que les circonstances n'aient pas permis à M. de Nolhac de nous donner sur le professeur de grec de la Pléiade, le volume qu'il était si à même d'écrire.

6. Cf. page 126, note 1.

7. Il s'agit de Frédéric Morel *le Jeune*. Son père, dit l'*Ancien*, naquit en Champagne (1523). Il mourut en 1583 et devint directeur de l'imprimerie royale en 1571. Savant helléniste il a traduit en français les traités de la *Providence*, de l'*Ame* et de l'*Humanité* (1557) de saint Jean Chrysostome, et le traité de saint Cyprien *Des douze sortes d'abus* (1571). Il imprima le célèbre traité d'architecture de Philibert de l'Orme (1568). Il épousa la fille de Michel Vascosan (1500-1578), beau-frère de Robert Estienne. Vascosan était lui-même imprimeur de l'Université de Paris et du roi. On lui doit de

meur du roi, et à Jacques Gillot, conseiller au Parlement de Paris.

Désormais, avec l'attachant et substantiel ouvrage de M. Dejob, dont je ne puis assez louer l'intérêt et la documentation solide, les travaux complémentaires de P. de Nolhac, pleins de nouveauté, de soin et de savoir étendu, élèvent à la mémoire de Marc-Antoine Muret, qui peut compter parmi les plus illustres savants du XVI[e] siècle, un monument littéraire indispensable à consulter par quiconque s'occupe de l'histoire de l'humanisme.

très belles éditions des *Vies des Hommes illustres* et des *Œuvres morales* de Plutarque.

Frédéric Morel le Jeune (1558-1630), dont il est question ici, remplaça son père, Frédéric l'Ancien, en 1581, comme imprimeur du roi. Lié avec Amyot, il obtint, grâce à l'appui de ce dernier, la chaire d'éloquence au collège de France. Il s'associa, en 1600, comme imprimeur, son frère Claude, et tous deux donnèrent d'excellentes publications parmi lesquelles *Aristote*, *Strabon*, *Dion Chrysostome*. Frédéric le Jeune traduisit en latin : *Libanius*, *Hieroclès*, *Théodore*, *Maxime de Tyr*. — Claude (1574-1626), publia *Saint Basile*, *Saint Cyrille*, *Saint Grégoire de Nazianze*, *Philostrate*.

Charles, fils aîné de Claude (1620-1640), édita *Clément d'Alexandrie* (1629) et les *Concilia*, en dix volumes in-folio (1636).

Gilles, fils cadet de Claude, imprimeur du roi comme son père, publia en dix-sept volumes la *Bibliothèque des Pères* (1643 et années suivantes).

Henri IV accorda de fréquents subsides pécuniaires à Frédéric le Jeune et à son frère Claude pour les aider dans leurs travaux fort utiles aux lettrés, mais peu lucratifs.

# CHAPITRE IX

§ 1. Recherches sur un compagnon de Pomponius Lætus. — § 2. Giovanni Lorenzi, bibliothécaire d'Innocent VIII. — § 3. Pietro Bembo et Lazare de Baïf. — § 4. Jacques Amyot et le décret de Gratien.

§ 1. — A propos de quelques pages consacrées par P. de Nolhac à un compagnon de Pomponius Lætus [1], je crois nécessaire d'insister un peu sur ce savant qui joua de son vivant un rôle important dans les Lettres. Pomponius Lætus naquit en 1425 dans la Calabre et mourut en 1497. Il était un bâtard de la maison de San-Severino et dissimulait son vrai nom. Il se fit remarquer à Rome par ses talents et son savoir, mais ne tarda pas à exciter la haine des envieux *ut plerumque fit*. Accusé à tort d'avoir conspiré contre Paul II, il fut mis en prison. Il obtint la faveur de Sixte IV et d'Innocent VIII et fut nommé à une chaire du Collège romain. P. de Nolhac, dans la *Bibliothèque de*

1. Rome, Imprimerie de la Paix, 1886.

*F. Orsini*, a donné quelques renseignements sur cet humaniste peu connu. J'en dégage les points suivants :

Pomponius Lætus s'occupa beaucoup d'épigraphie et de topographie romaine [1]. Il fut exclusivement latiniste. Ses amis l'avaient nommé le *pontifex maximus* des lettres et il méritait ce titre, à considérer la variété et l'ampleur de son érudition. En effet, indépendamment d'importants travaux sur la Magistrature, le Sacerdoce, les Lois romaines, l'Antiquité de Rome et d'un abrégé de l'Histoire romaine, il a publié des *Commentaires* sur Quintilien, Cicéron, Virgile, Columelle, dans lesquels les arguments servant à éclairer le texte, les remarques grammaticales, les renvois d'un passage à l'autre, les rapprochements historiques et littéraires témoignent d'une culture rare. Pomponius Lætus ne perdit jamais une occasion de s'occuper des institutions romaines ou des descriptions antiques concernant Rome et l'Italie. Il avait, en outre, recours à l'archéologie et « renvoyait ses élèves aux monuments qui les entouraient et dans lesquels se réchauffait leur enthousiasme pour la vieille Rome. » Cet humaniste donna aussi des éditions de Varron, Pline le Jeune, Salluste, qui firent autorité [2].

1. M. de Rossi a étudié avec soin ses travaux à cet égard.

2. Pour les détails concernant les livres et les manuscrits de Pomponius Lætus qui passèrent en grande partie dans la collection

§ 2. — Un autre savant qui, comme Pomponius Lætus, mérita la faveur d'Innocent VIII, fut Giovanni Lorenzi[1].

Né à Venise, vers 1440, d'une famille ordinaire, il étudia d'abord à l'Université de Padoue et fut attiré à Rome, vers 1472, par Marco Barbo, cardinal de Saint-Marc, son compatriote dont il devint le secrétaire en 1476[2]. Quand Innocent VIII succéda à Sixte IV, Barbo qui avait une grande influence sur le nouveau pape, obtint, en 1484, pour Lorenzi, le poste de secrétaire et, l'année suivante, celui de bibliothécaire du souverain Pontife. En 1487, Lorenzi devint abbé commendataire de Saint-Pierre, au diocèse d'Arbe « et cette rapide fortune est un exemple de plus de la grande faveur de l'humaniste à la cour des Papes ».

A la mort d'Innocent VIII, Lorenzi n'obtint pas la protection d'Alexandre VI. Sa charge de bibliothécaire lui fut enlevée et donnée, en 1492, à Pau ou Paulli (*Hieronymus cathalanus*), archidiacre de Barcelone. Il finit par perdre également son secrétariat et se trouva remplacé à ce poste par Enrico Bruni,

d'Orsini, voyez P. de Nolhac, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini* (pp. 198-208). L'écrivain qui voudra consacrer à la mémoire de ce savant un travail définitif trouvera là des indications propres à seconder et même à guider ses recherches.

1. Rome, Imprimerie de la Paix, 1888.

2. Cf. *La Bibliothèque du Vatican au XVe siècle*, par MM. E. Müntz et P. Fabre (Paris, 1887).

archevêque de Tarente, l'année 1501[1]. Lorenzi s'en vengea par des pamphlets écrits en grec contre Alexandre VI et le duc de Valentinois. Il périt par le poison pendant que son frère chez lequel on découvrit les satires de Giovanni fut lui-même mis à mort[2].

Giovanni Lorenzi joua en politique un rôle important. Le manuscrit de la Bibliothèque Vaticane[3], renfermant les papiers intimes de ce savant, contient, outre un grand nombre de lettres du cardinal Barbo à son secrétaire, beaucoup d'épîtres confidentielles adressées par celui-ci à son protecteur, lorsque ce dernier s'absentait de Rome. C'est en quelque sorte un Journal des nouvelles de la cour pontificale dans lequel il est question d'ambassades, de consistoires, d'audiences papales, de nominations de cardinaux, d'événements politiques et des bruits de la ville.

Parfois même Lorenzi recevait des lettres chiffrées, quelques-unes datées de 1485 et de 1486, que M. de Nolhac a reconnu provenir de Niccolò Pandolfini, évêque de Pistoia, élevé à cette dignité par Sixte IV, dès 1474, et nommé peu après gouverneur de Benévent.

1. Cf. outre l'ouvrage cité de MM. Müntz et Fabre, Marini : *Degli archiatri pontificj vol. secondo* (Rome, 1784), cité par M. de Nolhac, et les *Commentaria urban. Raph. Volaterrani*, (Raphaël Maffei de Volterra) *octo et triginta libri* (Bâle, 1530, fol. 246).

2. Cf. les détails donnés à cet égard dans *La vita di Cesare Borgia detto poi il duca Valentino, descritta da Tomaso Tomasi* (Montechiaro, 1671) p. 329.

3. Il est inscrit à la Vaticane sous le n° 5641.

Pandolfini, qui fut secrétaire de Jules II et revêtu de la pourpre cardinalice par Léon X, en 1518, possédait d'éminentes qualités politiques. C'est avec ce prélat que Lorenzi entretenait des relations suivies. P. de Nolhac a pu déchiffrer ses lettres, grâce à la clef qu'il a retrouvée au dos d'un des feuillets du manuscrit de Lorenzi, et que Pandolfini avait envoyée lui-même à son correspondant. Il y est question de sujets très divers : du Roi Ferdinand I^er[1], du duc de Calabre, des seigneurs du royaume de Naples, des cardinaux, des principautés italiennes, de Laurent de Médicis. Une telle correspondance avait un intérêt capital à cette époque troublée de l'histoire italienne et servait à éclairer le cardinal Barbo et Innocent VIII sur les intrigues qui se nouaient en Italie.

En littérature, Lorenzi joua un rôle plus important encore. Nommé bibliothécaire d'Innocent VIII, uniquement sur sa réputation d'érudit, il rencontra chez le cardinal Barbo, qui habitait le *Palazzo di Venezia* construit par Paul II, les principaux érudits romains de l'époque, parmi lesquels Pomponius Lætus et plusieurs autres écrivains grecs, tels que Georges de

1. Ferdinand I^er, roi de Naples, de la maison d'Aragon (1424-1494). Il succéda, en 1458, à Alphonse le Magnanime dont il était fils naturel. Il combattit longtemps les prétentions de Jean de Calabre, fils de René d'Anjou. Après avoir essuyé une défaite à Sarno (1460), il resta vainqueur à Troïa (1462). Faux et cruel, Ferdinand ne maintint son autorité que par la terreur.

Trébizonde[1], Théodore Gaza[2], Michel Marulle[3], les Rhallès Cabacès.

Helléniste remarquable, Lorenzi possédait un grand nombre d'ouvrages grecs. Ami, presque l'élève de Théodore Gaza, il se perfectionna auprès de lui, à Rome, dans la connaissance de la langue attique qu'il possédait au point de s'en servir pour composer on s'en souvient sur les Borgia des satires sanglantes. Il correspondait en grec avec Démétrius Chalcondyle[4],

1. Né en Crête (1396). Sa famille était originaire de Trébizonde. Il vint à Venise, vers 1430, pour y enseigner le grec. Appelé à Rome par le pape Eugène, il fut chargé de traduire des ouvrages grecs en latin. Mais il se vit surpassé dans ce travail par Laurent Valla et surtout par Théodore Gaza. Il mourut à Rome en 1486.

2. Ce grammairien grec naquit à Thessalonique vers 1400. Il mourut en 1478. Il vint en Italie après la prise de sa ville natale par les Turcs, (1429). Il professa le grec à Ferrare où il fonda une Académie. Nicolas V l'appela à Rome (1455). Il s'y lia avec le cardinal Bessarion dont la clientèle littéraire fut célèbre. Gaza a laissé une très bonne grammaire grecque transcrite par Érasme en latin et plusieurs traductions d'Aristote.

3. Michel Marulle naquit à Constantinople et mourut en 1500. Après la prise de la ville par les Turcs, il fut conduit en Italie, étudia à Venise et à Padoue, s'adonna à la carrière militaire, trouva un protecteur dans Laurent de Médicis. On a de lui des *Épigrammes* latines en quatre livres (Rome, 1493); des *Hymnes*; une *Élégie à Neæra*; un poème *De principum institutione*. Ses œuvres complètes ont été publiées à Brescia en 1531.

4. Chalcondyle naquit à Athènes vers 1424. Élève de Théodore Gaza, il enseigna la rhétorique en Grèce jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. Il vint alors en Italie, fut accueilli à Florence par Laurent de Médicis, et enseigna le grec dans cette ville ainsi qu'à Milan. Il mourut en 1512, laissant une grammaire grecque et des traductions d'Homère, Isocrate et Suidas, publiées à Florence et à Milan de 1488 à 1499.

le savant Athénien avec lequel il révisa l'*Anthologie de Planude*[1]. Lorenzi se lia également avec le célèbre Ange Politien[2]. Quand cet humaniste vint à Rome où il avait accompagné les ambassadeurs florentins qui allaient féliciter le nouveau pape Innocent VIII, Lorenzi l'aida vraisemblablement dans les recherches qu'il fit à la Vaticane. Au cours d'une lettre retrouvée par M. de Nolhac, omise dans sa correspondance et datée de Florence (20 mars 1485), Politien remercie Lorenzi de son bon accueil, et lui promet la protection des Médicis. Le savant y fait aussi allusion à plusieurs manuscrits que P. de Nolhac présume avoir été empruntés par Politien à la Bibliothèque d'Innocent VIII afin d'être transcrits sous sa direction, à Florence, pour la Bibliothèque des Médicis ; il y parle également de la traduction d'*Hérodien*[3] qu'il avait entreprise sur le désir d'Innocent VIII et d'un manuscrit de *Pausanias* qu'un de ses élèves, Lorenzo di Pierfrancesco, avait consenti à prêter à Lorenzi.

1. La note accompagnant ce manuscrit « soigneusement révisé et conservé aujourd'hui à la Laurentienne affirme qu'il est l'œuvre commune de Chalcondyle et de Lorenzi. L'époque de ce travail, daté de 1466, correspond au séjour du professeur grec à Padoue. C'est la date la plus ancienne qu'on ait jusqu'à présent sur la carrière de Lorenzi ». Cf. P. de Nolhac, *Giovanni Lorenzi*, p. 12.

2. Cf. page 148, note 1.

On lira sur les manuscrits et les livres de Politien, possédés en grand nombre par F. Orsini, des détails intéressants dans l'ouvrage de P. de Nolhac, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, pp. 208-216.

3. A propos de cette traduction, P. de Nolhac renvoie aux 1res Lettres du Livre VIII de Politien (édition de Bâle, 1553).

§ 3. — Sous le titre de *Pietro Bembo et Lazare de Baïf*[1], M. de Nolhac publie deux lettres de Baïf au Cardinal qui jettent un jour curieux sur les relations que Bembo[2], dont je me suis occupé à propos du *Canzoniere* de Pétrarque et de la *Bibliothèque d'Orsini*, entretenait avec les gens de lettres de l'époque, étrangers ou non.

Pietro naquit en 1470, à Venise, et mourut en 1547. Après être resté plusieurs années à la cour des princes de Ferrare et d'Urbin, il devint secrétaire de Léon X pour les lettres latines et fut doté par ce pape de riches bénéfices. A la mort de Léon X il se retira à Venise, et devint conservateur de la Bibliothèque de Saint-Marc. Paul III le nomma cardinal (1539). Avant d'entrer dans les ordres, il avait eu plusieurs enfants d'une femme appelée Morosina et qu'il a célébrée dans ses vers.

Lazare de Baïf était le père de Jean Antoine, l'un des poètes de la Pléiade. Il naquit aux Pins, près La Flèche, en Anjou, vers la fin du xv^e^ siècle, et vécut jusqu'en 1547. Il fit partie de la maison du cardinal de Lorraine, et devint, sous François I^er^, conseiller

1. Bergame, 1894.

2. Il a laissé des œuvres considérables en italien et en latin, où il s'est efforcé d'imiter Pétrarque : les *Asolani* ou dialogues sur l'amour, écrit au château d'Azola, une *Histoire de Venise* en latin et un grand nombre de *Lettres*. Les *Asolani* ont été traduits en français par J. Martin, 1545, Paris.

du roi et maître des requêtes de l'hôtel du, roi. Il fut aussi ambassadeur en Italie (1529-1534) et en Allemagne. Il s'adonna, pendant son séjour en Italie, à des travaux d'érudition fort intéressants, entre autres le *De re vestiaria*[1]. Il apprit le grec sous Jean Lascaris et son esprit se développa singulièrement au contact des humanistes Italiens. Les lettres de Baïf que produit M. de Nolhac nous le montrent comme une intelligence alerte et comme un intellectuel toujours disposé à rendre service aux écrivains dont il recherche l'amitié. C'est ainsi qu'il fait fidèlement parvenir à Jacques Sadolet[2], confiné depuis 1527, date du sac de

1. Bâle (1526). Il a composé également un traité *De re navali et vestiaria et de vasculis et Antonii Thyselii de coloribus* (Paris, 1536 ; Bâle, 1537 et 1541 ; chez Estienne, 1549). « Le *De re navali* qui fut dédié à François Ier, dit P. de Nolhac, fut l'occasion d'une polémique très vive entre Charles Estienne et Etienne Dolet, qui s'était occupé du même sujet (1536). Ce traité a fait longtemps autorité pour la question de la marine ancienne. »

2. Sadolet, né à Modène (1477-1545), pratiqua la poésie, l'éloquence, la philosophie. Il partagea avec Bembo les fonctions de secrétaire de Léon X, qui le nomma évêque de Carpentras (1517). Il remplit les mêmes fonctions auprès de Clément VII et fut créé cardinal par Paul III, en 1536. Il tenta vainement d'empêcher Clément VII d'accéder à la ligue contre Charles-Quint, prit part à la trêve conclue à Nice en 1536, entre ce prince et François Ier et fut député en 1542 vers François pour l'engager à la paix. Il refusa les offres de ce prince qni voulait le retenir en France. Il écrivait comme Bembo un latin d'une remarquable pureté. Ses ouvrages sont : *Philosophiæ Consolationes* (1502); *De Liberis recte instituendis* (1533); *Phædrus sive de laudibus philosophiæ* (1533); des poésies latines parmi lesquelles *Curtius* et *Laocoon*, et des *Lettres* latines également pleines d'intérêt.

Rome, dans son évêché de Carpentras, les missives et les livres que Bembo destine à son ami. Le diplomate est à la fois heureux et fier de rendre ce service à l'illustre écrivain dont il sent fort bien la supériorité cérébrale. Bembo, vivant alors à Padoue [1], avait de la sorte auprès de lui un courrier sur lequel il pouvait entièrement compter, tant était grande, ajoute M. de Nolhac, « la joie qu'éprouvaient au XVI^e^ siècle les lettrés Français à vivre en Italie et à s'imprégner dans ce pays d'une admirable culture dont ils faisaient à leur tour profiter leurs compatriotes. Ce sont là des pièces justificatives pour l'histoire des bonnes relations internationales des érudits d'autrefois. »

§ 4. — Il convient de donner quelques explications préliminaires à propos des pages consacrées par P. de Nolhac *à Jacques Amyot et au Décret de Gratien* [2]. Amyot (1513-1593) naquit à Melun et fit ses études au Collège de Navarre. Il reçut les Ordres et fut professeur de grec à l'Université de Bourges où il enseigna dix ans. Il dédia à François I^er^ sa traduction des *Amours de Theagène et Chariclée*, d'Héliodore (1546). Le roi lui donna en remerciements l'Abbaye de

1. Cf. Cian, *Un decenio de la vita di Bembo*, 1521-1531.
2. Rome, Imprimerie de la Paix, 1886.
Amyot composa plusieurs ouvrages sur *l'histoire et les àntiquités de Rome*; des éditions de Varron, Pline le Jeune, Salluste; des *Commentaires* sur Quintilien, Virgile.

Bellozane. Quelques années plus tard il faisait paraître la traduction des *Amours de Daphnis et Chloé*. Toute sa vie il travailla à sa célèbre transcription de Plutarque dont la lecture est des plus agréables. Le cardinal de Tournon, résidant de France à Rome, qui avait rencontré Amyot dans un voyage que l'helléniste faisait en Italie pour collectionner des manuscrits plutarquesques, le fit nommer précepteur des enfants de Henri II (1554). Ses élèves, Charles IX et Henri III, le comblèrent de faveur. Il devint grand aumônier du roi, évêque d'Auxerre (1570), et fut pourvu de riches bénéfices [1].

Gratien était un canoniste. Né en Toscane, il embrassa la vie religieuse à Bologne et il mourut vers 1150. Il est l'auteur d'un recueil de décisions papales auquel il a donné son nom. Les *Décrétales* renferment des lettres écrites par les papes des premiers siècles en réponse à des questions qui leur étaient posées par des évêques ou de simples particuliers. Le premier recueil de ce genre est dû à Denys le Petit, vivant à Rome en 550 environ. Des compilateurs ajoutèrent, au VIII^e^ et au X^e^ siècle, à ce recueil des lettres exagérant la puissance pontificale et qu'on qualifia de *Fausses Décrétales*. En 1151 parut le décret de Gratien.

1. M. de Blignières a fait paraître en 1851 un *Essai sur Amyot*, à mon sens tombé dans un injuste oubli, car je le vois rarement citer malgré la sûreté des informations de l'auteur.

Grégoire IX fit rédiger par un dominicain, Raymond de Pennaford, un code supplémentaire qu'on intitula *Extra*, c'est-à-dire en dehors du décret de Gratien. Cet *Extra* composé de cinq livres fut augmenté d'un sixième par Bonifiace VIII. Il faut ajouter encore à ces publications deux autres recueils : l'un dit *Clémentines*, contenant les lettres de Clément V, et l'autre intitulé *Extravagantes* (c'est-à-dire en dehors du code principal) renfermant les décisions papales d'Urbain IV à Sixte IV.

Il m'a paru utile de rappeler brièvement les points précédents avant d'aborder l'étude de l'opuscule de M. de Nolhac.

L'édition romaine du *Décret de Gratien* parut sous Grégoire XIII. Au lendemain du concile de Trente, Pie IV avait formé le projet de nommer une commission chargée de reviser le texte et d'en préparer la réimpression d'après les sources originales. Pie V nomma en 1566 cette commission. Grégoire XIII fixa à trente-cinq le nombre de ses membres. L'édition du *Décret*, au bout de quinze ans de laborieuses recherches, parut en 1582. Parmi les savants cardinaux qui préparèrent cette édition on retrouve les noms connus de M.-A. Colonna, Sirleto, Fr. Alciat, Ant. Caraffa.

Afin d'obtenir les documents et les renseignements les plus complets possibles, le cardinal François Alciat, parent du jurisconsulte de Milan et l'un des plus

instruits du Sacré-Collège, entra en relations avec les savants catholiques de toute l'Europe. On s'adressa pour la France au premier président du Parlement de Paris, à celui de Toulouse et à l'évêque d'Auxerre, grand aumônier de Charles IX, Jacques Amyot. Le savant s'intéressa avec passion aux recherches sollicitées de lui. Il se mit lui-même en quête de documenst et eut la bonne fortune de découvrir dans les archives de la cathédrale de Beauvais un volume des *Capitulaires* de Charlemagne qu'il fit copier et envoya au cardinal Alciat. Les trois lettres latines[1] que reproduit P. de Nolhac témoignent de l'ardeur déployée par Amyot dans ses explorations bibliographiques et font plus d'une fois allusion à la difficulté d'exécuter des investigations quelque peu profitables au milieu du désordre des bibliothèques ecclésiastiques amoindries ou à moitié détruites par les secousses politiques, les guerres multipliées, les dissensions locales. Et l'auteur est en droit de conclure fort justement « que si la collaboration de l'évêque d'Auxerre, rendue difficile par tant de causes, n'a pas été aussi fructueuse qu'il l'eût désiré, il n'en a pas moins été le plus actif représentant de la France dans la grande publication de 1582[2] ».

1. La première adressée au pape, la seconde au cardinal Alciat portent la même date (7 mars 1573). La troisième, du 13 septembre 1573, est adressée également au cardinal Alciat.

2. Le manuscrit, coté à la Vaticane sous le n° 4913, qui contient

# CHAPITRE X

## VERS INÉDITS DE TASSE TIRÉS D'UN NOUVEL AUTOGRAPHE[1]

Ces vers que M. de Nolhac adresse à M. Angelo Solerti, l'éminent savant Italien, ont été retrouvés par lui dans un recueil ayant appartenu à Torquato. L'auteur nous raconte avec son ordinaire sagacité l'histoire de ce manuscrit. Tasse y avait réuni, paraît-il,

une partie des papiers du cardinal Alciat, comprend, outre le bref expédié au savant Amyot afin de solliciter ses recherches, d'autres brefs adressés pour le même objet, en Flandre, au célèbre évêque d'Arras, François Richardot, à l'évêque d'Ypres, aux évêques de Lérida, Placentia, Ségovie (Espagne) et même à des particuliers : Viglius Svichemus, président du Conseil privé du roi d'Espagne à Bruxelles ; Laurent Surius, moine de la chartreuse de Cologne ; aux recteurs et aux professeurs de plusieurs Universités. Si l'on considère que les réponses à ces divers brefs se trouvent en grand nombre dans le manuscrit dont je viens de parler, on comprendra sans peine quel intérêt il y aurait à en faire une étude détaillée et quel éclaircissement un tel travail apporterait à l'histoire du *Décret de Gratien*.

Avant 1582, le Décret de Gratien avait été réimprimé à Strasbourg en 1471. Richter l'a inséré dans son *Corpus Juris canonici* paru à Leipsick en 1833-1839.

1. Paris, Imprimerie Lanier, 1889.

des pièces variées pour les offrir aux deux princesses de Ferrare, Lucrèce et Éléonore. L'épître dédicatoire est datée de l'hôpital Sainte-Anne, le 1er mai 1580. Jusqu'au XVIIIe siècle on perdit la trace de ce manuscrit ; à cette époque, le cardinal Camillo Cibo en devint propriétaire et le fit richement relier à ses armes. Après la mort de Cibo, survenue en 1743, le livre passa dans une bibliothèque inconnue. Il y a peu d'années, un distingué bibliophile parisien, M. Alfred Piat, en fit l'acquisition. Ce manuscrit diffère du manuscrit de la bibliothèque de Ferrare dont MM. Solerti et Campori se sont occupés [1], en ce que ce dernier ne contient qu'une partie des poésies du recueil de M. Piat.

Il renferme aussi de curieuses variantes de texte ou de rimes et trois pièces inédites qui se répartissent ainsi : une chanson adressée à Marguerite de Gonzague dont le poète ignorait les relations tendues avec ses belles-sœurs, les princesses de Ferrare, et qu'il faut rapporter à l'année 1579, époque du mariage de Marguerite et d'Alphonse II ; plus deux madrigaux dédiés à une dame dont M. de Nolhac n'a pu retrouver le nom. Je transcris ici la chanson composée pour la duchesse de Ferrare :

« O heureuse enfant, pour qui le Mincio s'est

1. *Luigi, Lucrezia et Léonora d'Este*, par Campori et Solerti (Turin, 1888).

changé en fleuve de lait, pour qui les champs incultes ont donné des fruits et dont ils ont, de fleurs variées, jonché le berceau, tu fis soupirer les zéphirs, sourire le ciel, Mère désirée et glorieuse de Héros.

— O heureuse jeune femme, lorsque, grandie en âge, tu passas simplement vêtue, les cheveux noués négligemment, ta beauté fit envie aux vallées et aux collines qui inclinent devant toi leurs fronts semés de fleurs, ô Fille et Épouse de Héros, Mère attendue et glorieuse de Héros.

— Quand pour la première fois ton pied toucha les rives du Pô, les nymphes dansèrent pour toi en chastes attitudes, celles des monts et celles des forêts, celles des fleuves et leurs errantes sœurs qui habitent la mer, ô Fille et Épouse de Héros, Mère préparée et glorieuse de Héros.

— Pour toi menèrent leurs danses les gracieux et adroits bergers, le dieu des jardins réprima ses désirs vulgaires, les satyres prirent des airs modestes et Silène se montra plein de respect, ô Fille et Épouse de Héros, Mère désirée et glorieuse de Héros.

— A l'envie chantèrent pour toi Tityre et Mélibée ; l'un parut Amphion et l'autre Orphée ; et maintenant ma langue hardie, ô royale Marguerite, fait résonner et monter vers toi un chant pastoral, ô Fille et Épouse de Héros, Mère promise et glorieuse de Héros.

— Tu ressembles à l'Aurore par les cheveux et par

les joues, à Apollon par les yeux et par la voix; les nymphes tressent dans tes cheveux violettes et lys, tandis que j'inscris ton beau nom dans les lauriers, ô Fille et Épouse de Héros, Mère désirée et glorieuse de Héros[1]. »

Torquato Tasso était fils de Bernardo Tasso, né en 1493, à Bergame, d'une antique et noble famille de cette ville. Bernardo, poète lui-même, s'attacha successivement au prince de Salerne, au duc d'Urbin et enfin au duc de Mantoue dont il fut le secrétaire et qui lui remit le gouvernement d'Ostiglia. Il habitait Sorrente, lorsqu'en 1557 les Turcs se jetèrent sur cette cité qu'ils ravagèrent et où ils firent un grand nombre de prisonniers. Ils faillirent même enlever Cornélia, la sœur de Torquato; mais celle-ci put s'échapper en compagnie de son mari. La victoire de Lépante, remportée par don Juan d'Autriche en 1571, arrêta les incursions des Turcs.

Torquato vint au monde en 1544, à Sorrente. Il étudia d'abord le droit à Padoue, mais, rebuté par l'aridité des textes juridiques, il s'adonna, très jeune, à la poésie. A dix-huit ans il composa un poème chevaleresque intitulé *Renaud*, où l'on retrouve à chaque page l'imitation de l'Arioste. Alphonse II l'appela, en

1. Cette espérance ne se réalisa pas. Alphonse II mourut sans enfant. « C'est peut-être à cette circonstance, remarque M. de Nolhac, que la jolie chanson doit de n'avoir pas été publiée plus tard. »

1565, à la cour de Ferrare. Après avoir suivi en France, vers 1571, le cardinal d'Este et reçu de Charles IX un accueil empressé, il fit, de retour à Ferrare, jouer un drame pastoral, l'*Aminta*, un chef-d'œuvre. A ce propos on a remarqué avec raison que personne n'a excellé comme le Tasse dans l'art de « marier le vieux au neuf, de s'inspirer des poètes latins pour exprimer des pensées et des sentiments de son époque [1] ».

En 1575 il terminait la *Jérusalem délivrée* qui, malgré les attaques des rivaux du poète, eut un succès retentissant et fut traduite en français, en espagnol, en anglais et dans tous les dialectes italiens. Jamais le génie du Tasse ne s'était montré plus grand que dans ce poème qui, malgré ses inégalités, laissait bien loin derrière lui les compositions de l'Arioste. Il faut lire dans le bel ouvrage que M. Angelo Solerti vient de consacrer à la vie de Torquato [2] avec quelle habileté le poète sut chercher et découvrir des voies inédites, un champ d'exploration inconnu jusqu'alors. Sans doute, les sanglantes batailles dont il fut témoin dans son enfance, lors du débarquement des Turcs à Sor-

1. Cf. *Le Tasse, son Centenaire et sa Légende*. Article de M. Cherbuliez. Revue des Deux-Mondes du 15 mai 1895.

Consulter aussi, du même auteur, le *Prince Vitale, essai et récit à propos de la folie du Tasse*. (Calmann-Lévy, Paris.)

2. *Vita di Torquato Tasso*, 3 vol. in-8° (Turin et Rome, 1895. Ermanno Loescher.)

rente, avaient fait sur son esprit une impression profonde. Il y puisa, il est permis de le supposer, l'idée d'un poème épique au cours duquel il sut concilier les doctrines les plus diverses, mettre en scène les Ottomans, évoquer habilement la mémoire de Godefroy de Bouillon, sous les traits duquel les contemporains restèrent libres de reconnaître la physionomie du vaillant Don Juan d'Autriche, le vainqueur acclamé et béni d'un ennemi redoutable. Impossible d'ailleurs de pousser plus loin que le Tasse, dans la *Jérusalem délivrée* « l'analyse et la savante chimie des âmes », a dit excellemment M. Cherbuliez. Il a su incarner dans des figures évoquées du passé tous les traits de ses contemporains, et donner à ses personnages les sentiments compliqués et raffinés des seigneurs de la Renaissance.

Il s'est formé longtemps autour du Tasse une légende qui, en le nimbant de l'auréole d'un amour dédaigné, a, pendant des siècles, égaré l'opinion sur son compte. Aujourd'hui, grâce à M. Solerti, nous avons des données certaines et nous pouvons suivre pas à pas le poète dans sa vie d'homme génial et de personnage étrange. Je ne peux résister ici au désir de parler brièvement du travail de M. Solerti. Avec une sagacité digne des plus grands éloges, ce savant italien a dépouillé toutes les archives de la maison d'Este. Rien n'a échappé à ses patientes investiga-

tions. Il faut l'en remercier au nom de la vérité historique et de l'humanisme.

Il appert des renseignements produits par M. Solerti, que la folie du Tasse ne provint nullement d'un désespoir d'amour, mais d'une disposition naturelle à la démence. Plusieurs médecins et jurisconsultes du temps, qui l'approchèrent, diagnostiquèrent chez cet homme « aux yeux humides, *oculi subfluidi* », un penchant à la folie. Il faut reconnaître, néanmoins, que la disposition naturelle du Tasse à la démence fut singulièrement développée par une faiblesse d'âme peu ordinaire. Avide d'honneurs, passionné pour les plaisirs, il naquit de parents fort riches et ruinés par l'Espagne qui les spolia de leurs biens. S'étant trouvé brusquement aux prises avec la réalité la plus dure, il s'habitua à demander trop aux hommes et aux choses, et contracta les premiers germes d'une maladie que M. Solerti nomme : *incontentabilita*, l'impossibilité d'être content, qui fit dans son âme des ravages épouvantables.

C'est pourquoi la tâche d'Alphonse II, son protecteur, était loin d'être facile, avec un esprit aussi versatile et inconsistant que celui du Tasse. Qu'on en juge. Après avoir composé sa *Jérusalem délivrée*, Torquato relut ce poème au milieu de sa folie. Il se persuada à tort que l'Inquisition, toute puissante à cette époque, pourrait le rechercher et lui causer de sérieux désagré-

ments, en raison des sentiments de tolérance, de l'esprit de charité, des sorties contre le fanatisme, qu'en vrai fils de la Renaissance épris de la liberté de tout dire et de tout penser, il avait étalés à chaque page de son livre. Déjà malade, son imagination s'échauffant, il soumit son œuvre à des critiques rigoristes qui le réprimandèrent sur plusieurs points et lui reprochèrent surtout d'avoir mêlé dans ses vers le profane au sacré. Dès lors, redoutant de s'attirer des affaires graves avec la cour de Rome, le Tasse se déclare incontinent suspect d'hérésie. Son cerveau se frappe ; il s'inquiète, et cette grande âme de poète connaît les scrupules lancinants des êtres timorés. Dans ses divagations, il va jusqu'à se dénoncer à l'Inquisition et à lui avouer que la cour de Ferrare est pleine d'hérétiques. On conçoit l'embarras d'Alphonse. Inféodé au Saint-Siège, ce prince devait garder une réserve d'autant plus nécessaire que sa ville était mal notée et que l'Inquisition ne la perdait pas de vue. Il redoutait des confidences ou pour mieux dire des délations qui, pour être fausses, ne l'en auraient pas moins mis, vis-à-vis du Saint-Siège, dans une position fort difficile. Telle fut peut-être la raison de l'internement du Tasse, le prince étant en droit de redouter les mécomptes que pouvait lui attirer le verbiage dangereux d'un poète privé de raison et dont les assertions mensongères devaient offrir à l'État un véritable péril.

Cependant, en 1577, Torquato quittait Ferrare pour se rendre auprès d'une parente à Naples. Mais il n'y resta pas longtemps, et alla successivement à Mantoue, Urbin et Turin. Quand il revint à Ferrare, le duc le fit enfermer à l'hôpital Sainte-Anne, pour se débarrasser d'un personnage aussi dangereux qu'imprudent. Je laisse ici la parole à M. Cherbuliez : « Un fou ne sait jamais qu'il l'est, ou du moins il ne le sait que de loin en loin, dans ses bons moments. Le Tasse, refusant de se croire malade, s'était persuadé et travaillait à persuader aux autres que son patron le tenait sous les verrous, non pour le guérir, mais pour lui faire sentir sa disgrâce, et, cherchant partout des avocats qui plaidassent sa cause auprès de ce maître injustement irrité et obtinssent son élargissement, il remuait le ciel et la terre, adressait des suppliques, des placets, à tous les princes, à toutes les princesses d'Italie, aux municipes, aux prélats, au pape lui-même. »

Il se trouvait depuis un an déjà à l'hôpital Sainte-Anne quand il écrivit de sa main plusieurs pièces de vers réunies en un manuscrit qu'il offrit avec une dédicace aux sœurs d'Alphonse sur la bonté desquelles « il comptait pour sortir de prison. »

Ce fut l'internement du Tasse qui donna lieu à la légende que le poète subissait ainsi la punition encourue pour avoir aimé une personne au-dessus de sa condition. Un Florentin, Bartolomeo del Bene, se fit

l'écho de ce bruit. Un autre ami du Tasse, le Napolitain Manso, alla jusqu'à révéler que le poète avait célébré une Léonore, sans pouvoir dire d'ailleurs s'il s'agissait de la comtesse de Scandiano, de la princesse d'Este ou d'une simple dame de Compagnie. Mais, en 1628, la légende avance d'un grand pas. Barbato prétend que le Tasse a aimé à coup sûr la princesse Léonore; d'autres ajoutèrent qu'il lui avait même donné un baiser devant toute la cour. Or, à tous ces racontars, M. Solerti oppose le plus énergique démenti. Les chroniques contenues dans les Bibliothèques de Ferrare et de Modène, et rédigées par des contemporains du Tasse, ne mentionnent aucun esclandre de ce genre. On peut croire, en effet, que si un tel scandale se fût produit, il eût été relaté avec soin dans les annales de la cour. Dès lors, l'on est bien obligé de trouver à l'internement du Tasse une cause toute différente de celles mises en avant par les légendaires prétendant à un effet du mécontentement d'Alphonse. Il faut faire remonter l'origine des inventions qui nous occupent à l'existence passionnée de Torquato. Ce poète a écrit d'innombrables vers d'amour en son nom et quelquefois au nom de ses amis. Les merveilleux portraits de femmes qu'il a tracés sous les noms de Sophronie, Clorinde, Herminie eurent une vogue extraordinaire. Il fit de personnages fictifs des héroïnes vivantes, leur donna la vie, les lança dans

la durée. Les musiciens, les sculpteurs, les peintres du temps, Zampieri, Cignani, l'Albano, Carrache s'en inspirèrent. Ce culte, cette adoration du Tasse pour la femme, fournit les matériaux à l'aide desquels devait s'édifier la légende.

Je crois inutile d'insister plus longuement sur ce point. Quant à la folie du Tasse elle consistait dans la manie de la persécution et dans la peur d'être empoisonné. L'inquiétude, la maladie progressant, envahit de plus en plus son âme. Déchiré par ses scrupules, il désavoua ses œuvres, laissa de côté les philosophes grecs qui lui étaient chers, et se mit à expurger sa *Jérusalem* ! Quand celle-ci fut publiée, en 1580, il était depuis un an déjà à l'hôpital Sainte-Anne.

On peut supposer que la folie du Tasse commença dès qu'il n'eut plus l'esprit occupé de spéculations poétiques. « Du jour où il ne vécut plus dans la société des Tancrède, des Renaud, des Herminie, des Armide, dans ce monde des fictions délicieuses qui font oublier la vie, retombant sur lui-même, tout entier à ses chagrins, ruminant ses ennuis, réalisant, grossissant ses fantômes, son esprit s'égara. Tout ce qui tire l'homme de soi l'éloigne de la folie ; il s'en rapproche dès qu'il s'enferme en lui-même. La manie de la persécution provient toujours d'une exaltation, d'une hypertrophie du moi. S'oublier est le secret du bonheur aussi bien que de la vertu et c'est un point

sur lequel s'accordent les épicuriens et les ascètes[1]. » Le Tasse, d'ailleurs, eut tort de se plaindre, ou plutôt ses plaintes mêmes prouvaient sa folie. Sa position à la cour de Ferrare était tellement privilégiée — sa seule occupation se bornant à faire des vers — qu'elle devait forcément exciter contre lui la jalousie des gens qui étaient tenus de fournir au prince un service plus actif. Le Tasse ne cessa, dans plusieurs de ses poèmes ou de ses lettres, de déblatérer contre les cours et leurs intrigues, les ambitieux et les médisants, les fourberies et les traîtrises. Il fut trop faible pour se passer de la faveur des grands, des agréments d'une vie de luxe et de la satisfaction des faveurs royales. Il n'eut pas l'énergie de résister à ses goûts somptuaires. S'il souffrit de la calomnie à la cour de Ferrare, que ne s'éloignait-il ? « La folie est moins un trouble de l'esprit qu'une infirmité de caractère, une maladie de la volonté. Tout désir violent est une démence commencée, et qui n'a éprouvé de violents désirs? Les rêves inquiets sont un délire passager, et qui n'a formé des souhaits incohérents?... Mais notre volonté a eu la force de les écarter, de les repousser, de se soustraire à leur tyrannie. La folie n'éclate que du jour où l'homme se prête à ses illusions qui lui extorquent son consentement[2]. »

1. Cf. Cherbuliez, Revue des Deux-Mondes du 15 mai, *loc. cit.*
2. Id.

Lorsqu'en 1586, sur les sollicitations pressantes de plusieurs princes italiens et du Pape, le Tasse sortit de l'hôpital Sainte-Anne, Alphonse le laissa partir sans le revoir. Il faut l'en blâmer. Ce prince aurait dû témoigner un peu d'intérêt au chantre officiel de sa gloire, à ce génie qui, par la grandeur des conceptions, l'habile emploi d'un merveilleux en harmonie avec les croyances du temps, le développement du caractère des personnages auxquels il donna la vie, la richesse des images, la grâce des idées, l'ampleur du style, mérite de compter parmi les plus grands des grands poètes.

Après sa mise en liberté, Torquato séjourna à Mantoue, Naples et Rome, où il avait été appelé par le pape Clément VIII pour y être couronné. Il mourut, le 25 avril 1595[1], au couvent de Saint-Onuphre, vers onze heures du matin.

1. Le 25 avril 1895, des fêtes commémoratives en son honneur ont été célébrées à Bergame, patrie de ses ancêtres, Sorrente où il est né, et Ferrare où il vécut.

---

# CHAPITRE XI

## HENRI III EN ITALIE

§ 1. Voyage dans la Péninsule. — § 2. Influence italienne sur la cour et la littérature françaises.

En collaboration avec M. Angelo Solerti, P. de Nolhac a publié le récit du voyage de Henri III en Italie[1]. Rien d'intéressant à lire comme cette narration qu'on prendrait parfois pour un conte des Mille et une Nuits. L'ouvrage commence au 15 juin 1574, au moment où Henri de Valois, duc d'Anjou, roi de Pologne, est brusquement réveillé au milieu de la nuit dans son palais de Cracovie par un envoyé de l'empereur Maximilien et par celui de Catherine de Médicis, lui apprenant la mort de son frère Charles IX. Henri, revenu de sa stupeur et de l'émoi d'une telle nouvelle qui le faisait monter sur le trône de France, se décide à partir brusquement. Toutefois, après avoir prévenu

1. *Il viaggio in Italia di Enrico III, re di Francia e le Feste à Venezia, Ferrara, Mantova, e Torino.* Pierre de Nolhac e Angelo Solerti. — L. Roux, editori, Roma, Torino, Napoli. — L'ouvrage est écrit en italien.

les sénateurs cracoviens de cet événement inattendu, il leur promet de régler, avant de s'éloigner, les affaires du pays. Mais la nuit suivante, alors que les Polonais le croient endormi, il se met en route subrepticement avec quelques fidèles : Miron, Larchant, Villequier, Desportes. Chemin faisant, il est reconnu par un officier polonais qui tente en vain de donner l'éveil au grand chambellan Tenczynski. Le lendemain matin, ce dernier, entrant dans la chambre royale, s'aperçut de la fuite du prince et ordonna de le poursuivre. Henri, cependant, après s'être perdu en route, atteignait la frontière autrichienne au moment même où il allait être rejoint par les Polonais. Il faut lire l'amusant dialogue qui s'établit entre Henri et le pauvre chambellan, cherchant en vain à retenir son maître. Henri arrivait à Vienne le 24 juin. Ce fut de là qu'il fit savoir à la République vénitienne l'intention où il était de se rendre à Venise avant de rentrer dans son royaume. La Seigneurie, vieille amie de la France, fit savoir au roi par Bonrizzo, son secrétaire, combien elle était touchée d'un tel honneur.

Je n'entrerai pas dans les détails de l'accueil que fit à Henri la cité des Doges, bien qu'ils soient d'un intérêt puissant et nous fassent revivre des jours de magnificence et d'inouïes prodigalités.

Le 10 juillet, le roi entrait à Venise au milieu des

acclamations enthousiastes poussées par une foule immense appartenant à tous les points de l'Italie. Henri fit rapidement la conquête de la noblesse italienne, grâce au charme de sa personne, à ses saillies, à son intelligence, à ses dons oratoires, à la rare culture de son esprit, en digne ami et émule des Ronsard, des Amyot et des Estienne. Le spectacle fut vraiment incomparable de cette fête royale, et rien ne saurait donner une idée du luxe et de la richesse qu'en cette circonstance les Vénitiens se plurent à déployer. Les gondoles, magnifiquement pavoisées, étaient chargées de sénateurs, de musiciens, de dames dont les costumes étincelaient de pierreries. La flotte de Saint-Marc se trouvait tout entière sous les armes pour rendre les honneurs au roi de France. Les vivats et les feux de salve étaient si bruyants qu'il semblait que la ville allait s'effrondrer. Henri logea au palais Foscari, sur le grand canal. Véronèse et le Tintoret en personne reproduisirent la splendeur de ces inoubliables scènes. Le Titien, alors très âgé, reçut la visite de l'hôte princier de ses compatriotes. Henri, néanmoins, qui, tout Valois qu'il fût, avait du sang de Médicis dans les veines, tenait en très grande défiance la cuisine et les sauces italiennes et pendant le temps de sa résidence n'absorba que les mets pour lui préparés par ses officiers de bouche. Il resta à Venise dix-sept jours, pendant lesquels il visita — surtout la

nuit — tous les quartiers de la ville, acheta des parfums, des bijoux, entre autres un collier de vingt-six mille écus et un sceptre d'or enrichi de diamants.

Le 27 juillet, le roi de France, accompagné des ducs de Savoie, d'Angoulême, de Ferrare et de Nevers, quitte Venise. Il arrive le soir même à Padoue et en repart le lendemain pour aller coucher à Rovigo. A Ferrare, qu'il atteint le jour suivant, Henri III échange de courtois compliments avec Lucrezia et Éléonora d'Este. Il assiste avec admiration à un spectacle organisé par le duc : un château de bois couvert de toiles peintes, assiégé par des chevaliers errants et qui prenait feu tout à coup, représentation qui coûta du reste, par suite d'un accident, la vie à plusieurs personnes. Le soir de ce jour, le roi de France, au reçu d'un courrier de Catherine le pressant de revenir à Paris, se met en route et gagne en deux journées Mantoue. Là, malgré l'aimable accueil qu'il reçoit de Guillaume de Gonzague, il ne fait que toucher barre à cause du mauvais temps. Il traverse ensuite le duché de Parme, seigneurie des Farnèse, et entre dans le duché de Milan. A Monza, il entend la messe du saint cardinal Charles Borromée qui lui offre une croix d'or contenant un fragment de la Vraie Croix, puis il assiste à des ballets symboliques organisés par le célèbre danseur Cesare Negri.

Après un court arrêt à Magenta, le 12 août, Henri

entre en Savoie, propriété de son oncle Emmanuel Philibert qui avait épousé Marguerite, fille de François Ier. La politique occupa toute la durée du séjour du roi en cette contrée. Emmanuel Philibert, comme les patriciens de Venise et en particulier le doge Mocenigo l'avaient fait quelques semaines auparavant, conseilla à Henri d'accorder, comme don de joyeux avènement au trône, un pardon général, de pacifier, d'effacer les violences de la Saint-Barthélemy, en un mot d'être tolérant. Il mit son neveu en présence du duc de Montmorency, Henri Ier, haï de Catherine de Médicis et des Guise, et le fit entrer en rapport avec les principaux représentants des grandes familles protestantes de France. Mais Henri, prêtant l'oreille aux émissaires de sa mère, n'osa prendre aucune décision. Avant de sortir de Savoie, il rendit à son oncle les trois dernières places que les Français possédaient en Piémont : Savigliano, Pinerolo, Valdi Perosa. Après un mélancolique passage du mont Cenis où il faisait froid, Henri retrouva à Chambéry des musiciens que le duc de Savoie y avait dépêchés. Enfin à Pont-de-Beauvoisin, il rencontra sa mère, le duc d'Alençon et le roi de Navarre, venus au-devant de lui. C'était fini de rire et tomber brusquement dans la réalité. Le cœur et l'esprit encore tout pleins des derniers rayons de la Renaissance italienne, le roi de France allait désormais se trouver mêlé aux intrigues

et aux difficultés politiques qui devaient si sombrement embrumer sa vie et son règne. « Combien de fois, a dit avec raison M. Gebhart, dans les hautes salles ténébreuses du château de Blois, au coin des vastes cheminées où rampe la salamandre héraldique des Valois, n'a-t-il pas revu, comme un songe, les éblouissements du palais des Doges, le décor oriental de Saint-Marc, le ciel de Venise, d'un azur si doux, et le sourire de fête de la lagune [1]. »

§ 2. Dans le *Giornale storico della letteratura italiana* [2], MM. de Nolhac et Angelo Solerti donnent d'intéressantes indications sur l'influence de la culture et des habitudes italiennes en France. S'il faut faire remonter les origines de cette influence à François Ier, Charles VIII, Louis XII, Catherine de Médicis et aux Florentins qui l'accompagnèrent à Paris, elle n'en atteignit pas moins son plus grand développement sous Henri III.

Pendant le séjour du roi à Venise, plusieurs de ses favoris avaient été vivement frappés du luxe et de la coûteuse élégance italiques. Ils rapportèrent en France maintes coutumes nouvelles et des manières plus raffinées. Ils en arrivèrent même, en compagnie du

1. Cf. *Journal des Débats roses*, 12 juin 1894.
2. 1891 Vol. XVII, p. 446.

roi leur maître, non seulement à ne plus pouvoir parler sans émailler leurs phrases de termes italiens, mais encore à ne se complaire qu'aux seuls comédiens de la Péninsule.

Henri s'entoura de courtisans et de lettrés transalpins et fit venir de Venise les artistes qu'il y avait admirés. Pour avoir une idée de cet engouement, il faut lire les *Dialogues du nouveau langage françois italianizé..... principalement entre les courtisans de ce temps*[1].

Leur auteur, le spirituel Henri Estienne[2], ridiculise « la corruption produite dans la langue française par la mode ridicule de la farcir de mots italiens » et critique finement la cour qui ressemble, grâce à l'intrusion des étrangers, à une « petite Italie ».

Personnellement, Henri III propagea très activement l'influence italienne en France. Il comprenait la langue de la Péninsule, il la parlait, il lisait dans le texte les auteurs italiques. Un de ses familiers, Bartolomeo Delbene, ami de Ronsard et de Desportes, traitait même « in rima Toscana » les questions morales proposées par le roi aux érudits de son entourage. Il lui adressait, ainsi qu'aux principaux seigneurs de la cour, des odes italiennes « et composait sur son

1. Cet ouvrage, datant de 1578, est de quatre ans postérieur au voyage et à l'avènement de Henri III.

2. Cf. page 160, note 4.

désir des vers de circonstance[1]. » Henri allait même jusqu'à lire dans le texte Machiavel, si l'on en croit une phrase de Davila[2], et traduisit parfois des sonnets de Pétrarque[3]. « Ces études royales, concluent P. de Nolhac et A. Solerti, se rattachent à la question bien attrayante des relations littéraires entre l'Italie et la France au XVI^e siècle. L'imitation du premier pays par le second fournirait la matière d'instructives recherches pour lesquelles les *Dialogues* d'Estienne et son Traité peu postérieur sur la *Précellence du langage françois* compteraient parmi les documents principaux. Il y aurait un livre utile et neuf à écrire sur ce sujet. Un tel travail devrait s'appuyer sur une bibliographie des traductions françaises d'auteurs italiens et des éditions italiennes données en France à cette époque ; malheureusement, cette bibliographie reste à faire, et le sujet, dans nos histoires françaises ou italiennes, n'est pas même esquissé. »

1. Cf. *Les poésies d'un Florentin à la cour de France*, par M. Couderc. Giornale storico, vol. XVII, p. 20.

2. Cf. *Historia delle guerre civili di Francia*. Venise, 1733, t. I, p. 381.

3. « Dans une lettre à Belisario Vinta, écrite de Paris le 16 août 1580, Giulio Busini apprend à son correspondant que Corbinelli fait traduire au roi les sonnets de Pétrarque. » Cf. *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, par G. Canestrini et A. Desjardins, t. IV, p. 335.

# CHAPITRE XII

## LES PEINTURES DES MANUSCRITS DE VIRGILE

§ 1. Le « Virgile du Vatican ». — § 2. Le « codex Romanus » de Virgile.

§ 1. — Je ne puis malheureusement pas insister ici comme je le voudrais sur un des plus importants travaux de M. de Nolhac. Il s'agit de la reconstitution idéale d'un manuscrit célèbre, le *Virgile du Vatican*, auquel il travaille depuis de longues années. L'auteur a publié naguère un chapitre de cette savante étude [1], qui, une fois terminée, constituera un ouvrage où seront insérées toutes les miniatures du manuscrit [2] que le Vatican veut bien laisser reproduire photographiquement pour la première fois au complet.

Je détache du chapitre en question les renseignements que voici.

1. Cf. *Les Peintures des Manuscrits de Virgile.* Extrait des mélanges d'archéologie et d'histoire publiées par l'École française de Rome, avec huit planches d'héliogravure. (Rome, Imprimerie de la Paix, 1884.)

2. Il paraîtra prochainement sous ce titre : *Le Virgile du Vatican et ses Peintures*, chez l'éditeur Leroux.

La Bibliothèque Vaticane possède quatre manuscrits de Virgile dont deux contiennent d'importantes peintures.

Le premier de ceux-ci [1] est le plus remarquable spécimen qui nous reste de la décoration des livres chez les Romains. M. de Nolhac, dans la publication annoncée, traitera toutes les questions relatives à ce célèbre manuscrit, en retracera l'histoire, insistera sur les particularités paléographiques qu'il présente, la date probable de sa transcription, l'âge, le caractère et l'intérêt de ses peintures : « Il ne contient, d'ailleurs, que des fragments constituant à peine le sixième de l'œuvre de Virgile et se compose de soixante-quinze feuillets détachés les uns des autres et illustrés de cinquante miniatures du plus grand intérêt archéologique. »

Les peintres qui ont travaillé à ces compositions sont au nombre de trois : le premier a illustré les *Géorgiques*; le second le début et le troisième la fin de l'*Énéide*.

Les peintures des *Géorgiques* sont les mieux traitées : finesse de détails, habile reproduction du nu et des animaux, compositions avenantes, gracieuses et pleines de vie : rien n'y manque. Malheureusement, elles sont fort endommagées.

1. Cf. Le *Vaticanus lat.*, n° 3225, intitulé par les éditeurs de Virgile : *codex Vaticanus*.

L'examen du début illustré de l'*Énéide* est défavorable à l'artiste qui l'a exécuté. Il semble employer, au milieu de la précipitation de son travail, les procédés de la fresque et délaisser ceux de la miniature. En outre, le dessin dénote une main assez peu exercée. On cherche en vain l'expression dans le rendu des visages trop volumineux pour les corps auxquels ils appartiennent, et des défauts de perspective alourdissent à maintes reprises la composition.

Mais quand on passe aux peintures de la dernière partie de l'*Énéide*, on est frappé de l'habileté de facture, du talent d'expression, de l'art qui se dégagent de leur ensemble.

Leur auteur y atteint une sorte de perfection digne d'arrêter les yeux. On y trouve des scènes de plein air traitées avec une maëstria véritable, telles, par exemple, *Les femmes entourant le bûcher de Didon mourante*. On y remarque une véritable observation de la nature et même un certain sens de la perspective, témoin la miniature représentant *Énée et Achate apercevant Carthage en construction*. Les personnages y vivent vraiment, témoin encore cette autre miniature ayant pour sujet *La Sibylle conduisant Énée et Achate au temple d'Apollon*, dans laquelle la prêtresse vêtue d'une robe blanche et d'un peplum pourpre, un rameau à la main, se tient debout entre ses interlocuteurs, cependant qu'au seuil du temple de marbre

blanc à fronton doré, à façade garnie de guirlandes fleuries, l'autel est préparé pour l'holocauste.

Que dire de la peinture représentant le *Sacrifice d'Énée et de la Sibylle avant la descente aux enfers?* L'artiste me semble s'être surpassé ici, et son œuvre témoigne d'une surprenante observation de la nature. Qu'on en juge. Dans le fond est une étendue d'eau dont les rives sont couvertes d'une rangée d'arbres; le paysage, interprété à la manière de Puvis de Chavannes, respire une paix qui fait involontairement penser à quelque *Bois sacré cher aux Muses*. Au premier plan, et de chaque côté d'un autel sur lequel flambe un grand feu rendu par du rose et du vermillon, se tiennent Énée et la Sibylle : le premier, un genou sur les reins d'une brebis noire; la seconde, le bras droit nu, orné de bracelets, la tête couronnée de feuillage, versant une libation de vin sur la tête d'une vache et d'un bélier noirs aussi. Derrière eux, on aperçoit deux esclaves vêtus de blanc et couronnés, plus quatre taureaux enguirlandés de fleurs [1].

Je n'entrerai pas ici dans les particularités des peintures du *Virgile du Vatican*. Aussi bien est-il néces-

1. Raphaël a fait plusieurs emprunts aux miniatures de Virgile, entre autres le dessin que l'on peut voir aux *Uffizi*, désigné sous le nom d'*Il Morbetto*, dans lequel il a vraisemblablement voulu reproduire la peste qui décime les Troyens au moment de la fondation de Pergamée (3e livre de l'*Énéide*). Cf. P. de Nolhac, *Petites notes sur l'art italien*, pp. 1 et sqq.

saire pour les comprendre d'avoir sous les yeux la reproduction des planches. Je dirai simplement qu'on admet d'une façon générale que ces peintures, supposées appartenir au IV^e ou au V^e siècle, reproduisent des originaux antérieurs à l'exécution du monument. « A la Renaissance, on le croyait contemporain d'Auguste; cette exagération familière aux paléographes du temps n'a aucune importance. Le motif et les accessoires de chaque composition sont bien antiques, ce sont bien les restes d'une illustration romaine de l'œuvre de Virgile[1]. »

P. de Nolhac, à l'aide des empreintes laissées par des peintures perdues sur les pages conservées du manuscrit, est arrivé à rétablir d'une façon presque certaine le contenu de 115 feuillets illustrés de 80 peintures dont il désigne presque toujours les sujets[2].

§ 2. — On a souvent confondu un second manuscrit, illustré aussi[3], dénommé communément « *codex Romanus*, de Virgile », avec celui dont je viens de parler. Parfois même l'on a reproduit plusieurs de ses

1. *Petites notes sur l'art italien*, loc. cit.

2. D'après ses calculs, le *Virgile du Vatican* complet contenait 420 feuillets et 245 peintures.

3. Il est inscrit à la Bibliothèque Vaticane sous les titre et numéro : *Vaticanus lat.*, *3867*.

planches avec les planches du précédent [1], malgré leur peu d'analogie, ainsi qu'on peut s'en assurer par l'examen des reproductions héliotypiques des deux séries de peinture.

L'histoire du *Romanus* a été commencée par le savant bénédictin Bernard de Montfaucon [2], qui, dans sa description de la Bibliothèque Vaticane, établit qu'il provient de l'abbaye de Saint-Denis en France. Comment parvint-il à Rome? P. de Nolhac, à cet égard, penche pour un don fait par l'abbaye à quelque

1. Il est aisé de vérifier cette assertion en consultant la publication du cardinal Angelo Mai : *Virgilii picturæ antiquæ ex codicibus Vaticanis* (Rome, 1835, in-fol., 67 planches).

2. Cf. *Les Peintures des Manuscrits de Virgile*, pp. 14 et sqq.

Bernard de Montfaucon naquit en 1655 au château de Soulage, près de Limoux (Aude). Il mourut en 1741. Il servit d'abord sous Turenne. Ayant perdu coup sur coup son père et sa mère, il prit l'habit de Saint-Benoît à Toulouse (1675). Il s'adonna à l'étude des langues et à des travaux d'érudition. Appelé à Paris en 1687, il s'y lia avec Du Cange, le célèbre historien et glossateur, dont les recherches sur le moyen âge et l'antiquité valurent à leur auteur une réputation universelle. Montfaucon visita ensuite l'Italie, et fut très bien accueilli à Rome (1698). De retour en France, il publia, d'après les matériaux qu'il avait rapportés de son voyage des ouvrages remarquables. Il mourut à l'abbaye de Saint-Germain, à 87 ans.

Voici la liste de ses principales œuvres : *Diarium italicum sive Monumentorum veterum bibliothecarum notitiæ singulares* (Paris, 1702). *Collectio nova Patrum græcorum* (1706). *Palæogrophia græca* (1708). *L'antiquité expliquée et représentée en figures* (1719-24). *Les Monuments de la Monarchie française* (jusqu'à Henri IV) (1729-33). *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova* (1739).

Montfaucon fut élu à l'Académie des Inscriptions en 1719. Ses lettres ont été publiées en partie à Liège en 1855.

pape lettré du XV<sup>e</sup> siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'époque du séjour de Politien à Rome où il accompagnait, on s'en souvient, les ambassadeurs florentins qui venaient féliciter Innocent VIII de son élévation au pontificat suprême, le savant fait allusion à ce manuscrit[1].

D'où lui vient son nom de *Romanus*? Il lui a été donné au commencement du XVI[e] siècle par Valeriano, savant commentateur de Virgile, lequel, après avoir consulté cet ouvrage à la Vaticane dont Philippe Beroaldo le jeune était alors bibliothécaire, le dénomma *Romanus*, parce que ses caractères en lettres majuscules se rapprochaient beaucoup de ceux employés par les Romains : « *Quod ejus characteres Romanis propiores sunt, iis quippe quos in antiquis marmorum aut ex ære tabularum inscriptionibus et in nummis sæculis illis elegantioribus notatos ubique legimus*[2]. »

Les peintures du *Romanus* ont été gravées avec celles du *Virgile du Vatican* ; ses leçons ont été imprimées par Bottari et Ph. Wagner, qui préparèrent le travail définitif d'Otto Ribbeck[3].

1. Cf. *Angeli Politiani opera*. Bâle, 1553. *Miscellanea*, chap. 77.
2. Cf. Virgile *variorum*, in-fol. Venise, Junta, 1544. La Vaticane ne renfermait alors qu'un seul des quatre manuscrits actuels. « Elle acquit le *Vaticanus* et les feuillets de l'*Augusteus* en 1600, par le testament de Fulvio Orsini, et, en 1622, le *Palatinus* dans le transfert de la Bibliothèque Palatine. »
3. *Prolegomena critica* Leipsick, 1866.

Le manuscrit retourna quelque temps en France, à la fin du siècle dernier. Rendu à la Vaticane, il y fut relié sous Pie IX. Il contient l'œuvre entière de Virgile[1] et il est orné, dans son état actuel, de dix-neuf peintures du même artiste, au nombre de sept dans les *Bucoliques*, deux dans les *Géorgiques* et dix dans l'*Énéide*. Elles ne se rapprochent nullement de la perfection des peintures du *Virgile du Vatican*. « Elles appartiennent, en effet, à une époque barbare et n'ont rien à voir avec l'art antique », constate P. de Nolhac. Leurs dimensions sont beaucoup plus considérables que celles du *Vaticanus*. Les procédés de peinture se rapprochent assez bien de ceux qu'emploie la seconde main du *Virgile du Vatican*. C'est dire leur infériorité d'exécution. Les couleurs y ont un éclat inusité et désagréable à l'œil. Les teintes n'y sont pas fondues. L'or est prodigué avec une abondance de mauvais goût. Le nu, très défectueux, n'a pas d'expression. Les têtes et les visages demeurent sans vie. Les animaux sont mal représentés et l'on chercherait en vain dans la bataille de taureaux de ce second manuscrit le caractère de vérité qui se dégage de celle du premier.

M. de Nolhac est persuadé que les peintures du *Romanus*, qui paraissent avoir un caractère antique et reproduisent des usages ou des costumes antérieurs au

1. Il se compose de 309 feuillets.

peintre, se rattachent à une tradition d'atelier plus ancienne que le manuscrit. Mais il croit reconnaître une main chrétienne dans l'exécution des scènes mythologiques, en raison de la chasteté même des sujets représentés. Le peintre a très bien pu copier des bas-reliefs et des manuscrits classiques encore existants au moyen âge et s'inspirer de ses réminiscences antiques personnelles ou des modes de son temps pour représenter les armures et les vêtements de ses héros. On trouve même un *Repas de Didon* dans lequel trois personnages, couchés sur un *sigma*, sont servis par deux pages et mangent sur une table incrustée de pierreries ! En dernière analyse, les peintures de ce manuscrit produisent bien plus une impression d'art byzantin que celle d'un esthétisme provenant d'un original classique.

Il n'est pas jusqu'au portrait de Virgile, inséré dans les *Bucoliques*, et qu'on a pu copier sur un original antérieur sans donner pour cela à cette reproduction la physionomie d'une œuvre ancienne qui ne me confirme dans cette opinion. L'écriture du *Romanus* ne prouve rien, d'ailleurs, en faveur de son antiquité. Longtemps après Charlemagne, on a imité les lettres capitales : « Des pages entières de la célèbre Bible de Saint-Paul-hors-les-Murs passeraient aisément pour contemporaines des *graffiti* de Pompéi. »

On assigne au *Romanus* la date du VI^e^ siècle. Tout

en regrettant que la paléographie des manuscrits en capitales ne soit pas encore établie, P. de Nolhac conclut ainsi au sujet du *Codex* : « Si la composition et l'exécution de ces peintures témoignent d'une époque de décadence artistique fort avancée, le manuscrit n'en a pas moins été, en son temps, une œuvre de luxe ; la transcription et la décoration, dans des conditions semblables, des œuvres de Virgile, ne sauraient donc appartenir à une époque tout à fait barbare et rien ne s'opposerait, ce semble, à ce qu'on essayât de rattacher le *Romanus* à la Renaissance carolingienne [1]. »

1. Cf. *Les peintures des Manuscrits de Virgile*, p. 26.

---

## CHAPITRE XIII

### PAYSAGES DE FRANCE ET D'ITALIE

Sous le titre de *Paysages de France et d'Italie*[1], M. de Nolhac a composé des vers exquis sur lesquels il m'est doux d'attirer l'attention des amoureux de la Poésie. Je ne saurais assez dire tout le bien que je pense de ce recueil charmant. A cet égard, je suis un peu dans l'état psychique de M. Jules Lemaître, au sortir de la lecture d'un auteur aimé. Après avoir lu le volume de vers de P. de Nolhac, « mon âme est comme un instrument qui aurait trop vibré. » Les nombres dont la magie berçante m'a ravi, chantent longtemps, longtemps dans mon cerveau.

Ce recueil forme en quelque sorte la scholie poétique des travaux accomplis par l'auteur à l'École de Rome. Au cours des recherches bibliographiques poursuivies dans les villes italiennes germèrent maints beaux poèmes, et l'exploration d'un manuscrit du

1. Paris, Lemerre, 1894.

XVI[e] siècle donna souvent naissance à quelque divin sonnet sur Florence, Isabelle d'Este, Lucrèce Borgia, Marguerite d'Angoulême ou Marguerite de France, tant l'âme de M. de Nolhac conservait au milieu même des fonctions de l'esprit les plus contradictoires en apparence son goût pour la Renaissance et son amour du Passé.

Et puis, comme l'a si bien dit M. Gustave Larroumet : « Dans les voyages d'études à travers l'Italie et la Sicile, on ne saurait se borner à visiter des archives et à relire des inscriptions. Entre deux séances à la Vaticane, ou deux visites au Forum, on se remplit les yeux de ces images fines et fortes, étonnamment variées, qui flottent sur les campagnes latines, et qu'engendrent les jeux de la lumière, le relief du sol, la grâce svelte des plantes [1]. »

Ainsi naquit ce beau livre tout plein de l'admiration des œuvres géniales et de la peinture des plus splendides horizons de l'Europe.

Nous retrouvons d'ailleurs dans les vers du poète, les qualités même du prosateur, nous les retrouvons tout entières. C'est d'abord le penseur. M. de Nolhac n'imagine pas seulement, il pense, et c'est pour cela que ses vers ne sont jamais vides, n'ont rien d'artificiel. Il ne jongle pas avec les rimes pour le plaisir ;

1. Cf. *Études de littérature et d'art*, 3[e] série, pp. 246-251. Hachette, 1895.

toujours, derrière l'élégance de la phrase apollonienne, s'embusque, éclate l'idée, l'idée jaillissante, claire, nette, limpide, tantôt morale, tantôt esthétique, toujours noble et pure comme un ciel deToscane. De là, ses descriptions, tout en dépeignant avec fidélité les couleurs et les infinies nuances des paysages qu'il a sous les yeux, échappent à la banalité, au moyen d'images inattendues qui captivent l'attention, la distraient et la charment. Le retentissement de cet ouvrage a été grand. En Italie il a valu à son auteur d'unanimes éloges de la part de bons critiques et de fins poètes. Tous insistent sur l'élégance de ses notations poétiques et sur l'habile façon dont il a su mêler les souvenirs antiques aux visions du présent.

Le volume débute par de beaux vers en l'honneur de la Péninsule cette terre si chère à notre auteur et vers laquelle sa pensée va sans cesse. La dédicace : *Amicis Italis Gallus* dit assez son affection pour ce pays lumineux d'où les lettres et les arts affluèrent dans notre France, et qui, au temps du *Rinascimento* brilla comme un soleil, orientant les nations voisines vers l'art. M. de Nolhac l'a compris et il écrit en tête de son livre cette strophe :

Terre de grâce et de clarté,
Un enfant t'est venu en France
Qui te demandait la science,
Tu lui révélas la beauté.

Puis ce sont des pages douces sur Rome et le lac de Némi, des chants harmonieux en l'honneur des monuments antiques dont il dit la vénusté. Cet art descriptif, remarque justement un écrivain, a le grand mérite d'être goûté par de nombreux lecteurs. Parmi ceux-ci il en est peu qu'émotionne un beau passage, que fascine une œuvre de grand art. Le poète qui réussit à décrire au lieu de suggérer l'impression qu'il a éprouvée devant un spectacle, accomplit une œuvre efficace, dans laquelle il ne fait entrer ni goûts, ni antipathies, ni opinions personnelles. Fréquemment aussi les sujets égotistes demandent au lecteur un assez violent effort cérébral. Une pareille tentative reste vaine souvent. M. de Nolhac a su se garder d'un tel défaut. Il s'attarde à nous parler délicieusement des Monts Euganéens encore tout parfumés à travers les siècles du souvenir de Pétrarque, du mont Eryx, où vinrent longtemps prier les dévots de Vénus, de Taormina et de cette source Cyané, qui mêle ses eaux limpides à la mer bleue, « où chantaient les Sirènes ».

Que ne puis-je citer ici les vers en l'honneur du théâtre de Syracuse, si limpides, si parfaits de forme, si pleins de rêve et générateurs d'évocations?

Ah! qu'il est délicat ce poète et qu'il est savant! Il vit plusieurs existences. Lisez son sonnet sur la Grèce où il a mis tout son cœur de passionné

fervent ; suivez-le dans son pèlerinage à travers l'Italie, à Pise, à Florence, et dites s'il est possible de mieux parler du sol où germèrent les arts émigrés de l'Hellas. Il faudrait tout citer à l'appui de cette démonstration. Son œil est également ébloui par les horizons et les ciels d'Orient, aux profondeurs nacrées. Par delà les mers, Tyr et Sidon le sollicitent, et pour chanter les Phéniciens, Sémiramis ou les Hébreux, il trouve de superbes accents. Mais il ne reste pas sur ces rives étrangères ; son âme n'est ni en Égypte, ni en Phénicie ; elle est en Grèce, en Italie surtout, comme bien l'on pense. Cette dernière suggère même à M. de Nolhac des *Essais métriques* sur lesquelles je crois nécessaire d'insister, parce qu'ils forment, à mon sens, une tentative vraiment curieuse.

*
* *

Visiblement, l'auteur a essayé de reproduire le mélange de rimes, la gravité et l'harmonie de l'endécassyllabe italien pour acclimater en France certaines formes de la poésie italique. M. Frédéric Plessis, l'auteur de la *Lampe d'argile*, s'insurge contre cette tentative : « Il est facile, dit-il, d'être original en ajoutant ou retranchant des syllabes, en combinant des rimes. Autrement ardue est la véritable originalité, celle qui résulte des idées, des sentiments et de la pleine posses-

sion de l'art, et même simplement faire bien le vieil alexandrin n'est pas une chose si commune qu'avec elle on ait à craindre d'être perdu dans le grand nombre [1]. »

C'est qualifier peut-être un peu légèrement des tentatives rythmiques pleines d'importance et sur lesquelles il est bon de s'arrêter, malgré la qualification de *Curiosis Nugæ*, de fantaisies d'érudit, que leur donne notre poète.

Les innovations de P. de Nolhac sont de deux sortes :

La première consiste à pratiquer un agencement de rimes, fréquent dans la poésie italienne et que nous ignorons presque totalement en France. En voici le principe :

*a*) Entre deux vers qui riment ensemble se placent deux vers différant de rimes entre eux. Exemple :

Notre cœur plus troublé palpite
Quand il a contemplé la fuite du *soleil*.
*Précipite*, ô *nuit*, *précipite*
*Le vol multiple de mes rêves;*
Fais-moi vivre, cent ans et plus, en un *sommeil*.

Dans ce cas, l'alternance des rimes ne saurait être observée, comme dans les vers suivants sur Métaponte :

1. *L'Art et la Vie* (15 mars 1894).

La ville au large port, qui gravait pour emblème
L'épi de sa moisson sur l'or de ses marchands
Laisse perdre aujourd'hui jusqu'à sa trace même.
Ses murs de palais sont sous *l'herbe*,
*Et ses temples rongés par les soleils couchants*,
*Au milieu des marais que leur marbre parsème*,
Étalent un débris *superbe* ;
L'immense solitude emplit ces vastes champs.

*b*) Entre deux vers rimant ensemble s'intercalent trois vers, dont deux riment ensemble seulement. En ce cas, l'alternance des rimes peut être observée, à moins que l'auteur ne mêle les deux arrangements, comme P. de Nolhac le fait habituellement, par exemple dans l'admirable morceau intitulé : *Au tombeau de Shelley*, composé par l'auteur après une visite à cette plage « où le bercement de la vague et le souffle du vent à travers les pins font une harmonie si triste et si douce [1] ».

Le long de la forêt pisane au sable clair,
Court le souffle marin qui rajeunit la chair.
Le soir souriait, ô poète,
Quand tu vins, las de ta journée,
Et quand tes yeux longtemps regardèrent la mer ;
La bonne Méditerranée
Roula ton corps de violette
Dans le linceul tissé par ton désir amer.

Et maintenant auprès de l'urne où tu reposes,
L'être qui ne meurt pas refleurit dans les roses.

1. Larroumet, *Études de littérature et d'art*, *loc. cit.*

Tu chantes en ces frais jardins
Où le pin fait le bruit des mers;
La nature te mêle à ses métamorphoses;
Le soleil même des hivers
T'apporte en ses rayons divins,
O cœur des cœurs, chanteur du monde, amant des choses.

La seconde innovation métrique de notre poète consiste à composer des Ballades sur le modèle italien. Voici en quels termes P. de Nolhac s'explique à cet égard : « Mes Ballades sont un calque pur et simple des premières *Ballate* du *Canzoniere* de Pétrarque et de la forme la plus ordinaire de ce petit poème ou *Trecento* (XIV^e siècle). L'idée de cette adaptation du petit poème ancien de 14 vers avec une strophe initiale de 4 vers et la disposition des rimes telle qu'elle figure dans les *Essais métriques des paysages* m'appartient en français ; mais elle a suivi le rajeunissement de cette jolie forme métrique de l'ancienne poésie italienne par les poètes italiens de ma génération, entre autres Marradi, Mazzoni, Severino Ferrari et bien d'autres, qui ont fait de charmantes *Ballate*. De là, une très grande différence entre la forme française et la forme italienne qui portent le même nom. C'est un calque italien dont l'harmonie existe en français, mais n'est pas appelée à remplacer celle du sonnet. La seule différence que j'aie admise est celle-ci : le dernier vers, en italien, rime simplement, avec le 4^e vers de la pièce. Ce rappel de son à une assez

grande distance m'a paru insuffisant en français, et j'ai cru devoir répéter le mot même à la rime, donnant ainsi par un moyen différent un effet analogue. »

Ceci dit, il convient d'indiquer en quelques mots l'agencement rythmique et prosodique de ces Ballades. Elles se composent :

1° D'un quatrain dont le 1er et le 4e vers, le 2e et le 3e vers riment ensemble; 2° d'un dizain dont le 1er et le 5e vers, le 2e et le 4e, le 3e, le 6e et le 7e, le 8e et le 9e riment entre eux.

Le sens s'arrête à la fin du 10e vers de la pièce. La rime du dernier vers de la Ballade répète le dernier mot du 4e vers du quatrain.

Comme exemple prenons la Ballade suivante :

RE ENRICO

(1574).

Quatrain.

Gondoles, fleurs, musique et douce brise : 1
De la loggia du palais Foscari, 2
Le roi de France et de Pologne, Henri 3
Fait ses adieux aux beautés de Venise. 4

Dizain.

Fêtes sans fin ont rempli ces dix jours. 1
Rien n'y manqua : concerts sur le canal, 2
Joutes, ballets, festins et sucreries. 3
Certes, c'est beau Saint-Marc et l'Arsenal ! 4
Et le bon Doge, abondant en discours, 5
A des bonnets brodés de pierreries. 6
Le roi rend grâce, et pour Leurs Seigneuries 7
Sa bienveillance et son estime ont cru ; 8
Mais il s'en va fort triste, étant féru, 9
D'un grand regret des dames de Venise. 10

« On est un peu déconcerté par ce mélange de rimes. Des auditeurs très lettrés, auxquels les strophes de P. de Nolhac ont été lues par un lecteur qui, à dessein, appuyait fortement sur les rimes, ont déclaré qu'ils avaient cru entendre des vers libres. *Mais cette impression ne prouve rien contre l'opportunité de la tentative*. N'a-t-il pas fallu que l'oreille française se fût faite à toutes les hardiesses et à toutes les discordances du vers moderne pour goûter, comme il convient, le rythme de La Fontaine dans sa merveilleuse complexité ? Et nos contemporains ne sentent-ils pas beaucoup mieux que ceux de La Fontaine le charme du vers libre des *Fables* ? Pourquoi n'arriverait-on pas de même à goûter une construction de rimes comme celles des *Essais Métriques* ? L'oreille exercée d'un métricien peut saisir, au théâtre, toutes les rimes d'une tirade et même d'un dialogue en vers libres, ce qui est évidemment impossible au commun des auditeurs ; or la rime n'est pas plus difficile à percevoir dans les vers de M. de Nolhac que dans maint passage des *Fables*, comme celui-ci, où l'on voit que trois groupes de rimes sont dislosqués par le sens :

« Qu'avez-vous ? » se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant.
— Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle

Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries [1]. »

On voit, au surplus, que la tentative de P. de Nolhac peut d'autant mieux s'expliquer qu'elle est plus raisonnée. Si elle ne saurait comporter, à la vérité, un emploi fréquent, du moins faut-il reconnaître qu'elle ne choque ni le goût ni l'oreille. M. Louis Havet, m'a-t-on dit, applaudit à ces essais. D'ailleurs, si P. de Nolhac s'y est arrêté, on peut être sûr que ce n'est qu'après amples réflexions. Je tiens de lui qu'il cherche les formes pertinemment mûries qui peuvent enrichir nos cadres métriques. Il n'est pas novateur pour le plaisir comme tant d'auteurs actuels et sa tentative métrique se réduit à l'entrelacement de trois rimes au lieu de deux et provient en droite ligne de l'italien ; c'est une harmonie nouvelle, délicate à bien établir en notre langue, mais qui n'en est pas moins certaine.

*
* *

Je citais tout à l'heure une phrase de M. Gustave Larroumet. Il faut lire l'intéressante et trop courte étude que ce critique distingué a consacrée aux *Paysages de France et d'Italie*. Impossible d'exprimer d'une façon plus judicieuse tout le mérite des beaux vers de P. de

1. Extrait du remarquable article signé *Arsis*, *Revue de Métrique et de Versification* (juillet 1894).

Nolhac. Je ne puis mieux faire que de donner ici un court passage de son article appréciant, selon moi, à merveille, l'œuvre et la virtuosité de notre auteur : « Comme tous les vrais poètes, P. de Nolhac n'a pas seulement mis son talent, mais son âme et son cœur dans ses vers. Ou plutôt la nature composite qu'il doit à son pays, à son caractère et à son éducation fait l'originalité de son talent poétique. Il avait cet amour instinctif du beau, ce goût des nobles formes qui fait vibrer tout l'être devant les œuvres de la nature et de l'art où la beauté s'est réalisée. Sur cet amour, celui de la science s'est superposé sans l'éteindre, comme il arrive quelquefois. M. de Nolhac a aimé de bonne heure cette recherche de la vérité dans les choses écrites, qui, lorsqu'elle ne s'absorbe pas dans la vaine minutie et ne s'abuse pas sur son importance propre, est la sûre gardienne de la tradition humaine et le plus utile auxiliaire de l'histoire. Érudit ami du beau, il s'est attaché avec prédilection à l'époque où l'humanisme gréco-latin et la passion de l'art se sont unis pour remplacer l'esprit moribond du moyen âge par une nouvelle inspiration de vie, le souffle de la Renaissance. Et cette prédilection est devenue, par le séjour et l'étude en Italie, la direction définitive de son esprit.

« Ainsi la colonie du palais Farnèse, outre un savant capable d'enseigner à l'École des Hautes Études et un artiste capable de conserver le Musée de

Versailles, nous aura renvoyé un disciple original de Leconte de Lisle, joignant à la précision plastique apprise chez son maître un tour de sentiment et une faculté d'émotion qui ne se trouvent pas dans les *Poèmes antiques*. Ce poète a regardé la nature avec cette sorte de mélancolie que donne l'étude de l'histoire; à vivre avec les morts, on aime d'autant plus les vivants, mais on contracte comme une tristesse reconnaissante qui, dans les choses du présent, fait toujours leur part à ceux qui y ont laissé leur trace, en y imprimant une beauté matérielle ou morale dont ils ne jouissent plus [1]. »

*
* *

Je reviens à M. Frédéric Plessis dont les lettrés ont lu et relu le beau volume de vers intitulé : *La Lampe d'argile* [2]. Ce maître excellent que M. Anatole France loua jadis de la façon la plus méritée [3] a eu sur Pierre de Nolhac une influence véritable. On en trouvera des preuves certaines en parcourant le livre du poète. Compagnon de route de P. de Nolhac en Auvergne, M. Plessis a vu naître au jour le jour bon nombre de pièces qui composent les *Paysages*. Et si je réunis le

1. *Études de littérat. et d'art*, pp. 248 et 249.
2. Paris, Lemerre.
3. Cf. *La Vie littéraire*, tome I, pp. 164 et sqq., Calmann-Lévy, Paris.

nom de l'auteur de *La Lampe d'argile* à celui des *Paysages de France et d'Italie* c'est qu'il m'est imposible de séparer deux écrivains de qui le commerce intellectuel, l'affection réciproque, éclairent la vie et les travaux[1]. Quel meilleur juge que l'auteur de *La Lampe d'Argile* pouvait écrire à propos de la poésie de notre auteur l'appréciation que voici : « Les vers de M. de Nolhac sont frappés au bon coin. Ils sont d'une langue pure, simple, élégante, d'une belle correction, sonores et fleuris. Malgré la délicatesse de l'inspiration, ils n'ont rien de précieux et de maniéré et, pour employer des expressions chères à la critique, ils sont non ciselés, mais coulés franchement et d'un seul jet[2]. »

*
* *

Ce jet, cette solidité des strophes, cette élégance du rythme, on les retrouve dans les pages poétiques que P. de Nolhac consacre à l'Auvergne son pays d'origine[3].

Mais son humanisme ne l'abandonne point, même

1. Cf., dans *La Lampe d'argile*, les charmantes pièces de souvenirs personnels dédiés à P. de Nolhac, par F. Plessis, pp. 103, 105, 185, 208.

2. *L'Art et la Vie*, 15 mars 1894.

3. Il avait déjà composé sur l'Auvergne, en 1888, une plaquette poétique tirée à petit nombre et reproduite avec des modifications nombreuses dans les *Paysages* actuels.

en chantant ce pittoresque pays qu'il parcourt, un Virgile à la main. « Tout prend des teintes Renaissance, tout se couvre de Renaissance jusqu'aux rochers du Cantal et à leurs cratères éteints, » remarque avec raison M. Ledrain[1]. Visiblement il aime cette contrée aux panoramas grandioses, noble région dont les puys majestueux et les volcans éteints sont tapissés de fleurs, de mousses, de fougères, et où des bois épais mettent aux flancs des ravins de sombres masses de feuillage, débris respectables de la forêt Arverne, témoins chenus mais toujours debout de la gloire Gergovienne. L'impression qui se dégage de la lecture des vers sur « l'Auvergne » c'est d'être composés par un excellent patriote, un vrai Français pour lequel l'amour de l'Art ne prime pas celui de la patrie.

*
* *

P. de Nolhac est, comme tout sincère poète, admirateur et connaisseur des anciens. Il aime Homère, Horace, Virgile et Dante. M. Henri Chantavoine[2] a dit en parlant de lui : « L'humanisme a donné toute sa fleur à M. de Nolhac, c'est-à-dire l'amour de la beauté, le goût des pensées limpides et des sentiments ingénus enfermés dans une forme choisie. » Rien de

1. *Éclair*, 16 mai 1894.
2. *Journal des Débats Roses*, 14 février 1894.

plus exact. Cet homme heureux a lié un commerce intime avec les grands esprits d'antan. Il vit en leur compagnie ; il promène dans nos rues et sur nos places les rêves et les pensées d'un maître de la Renaissance. Parcourez la pièce intitulée : *En lisant la Vita nuova*, vous y verrez une scholie involontaire, pour ainsi dire, des « rimes » de l'immortel Alighieri, tant notre poète s'assimile naturellement son grand modèle dont les vers lui sont aussi familiers qu'ils le furent au célèbre critique anglais Symonds, et c'est tout dire [1]. Il faut se garder, toutefois, de prendre P. de Nolhac pour un imitateur, il est mieux que cela, il est émulateur. Certains passages de ses vers sont même d'un pur *classique*, si l'on a soin de ne pas prendre le mot dans le sens où les superficiels le prennent, par opposition aux romantiques, lesquels furent des humanistes dans leur genre, en imitant le XVI^e siècle, père du XVII^e, qui, lorsqu'on y réfléchit, ne fut pas, à proprement parler, classique. Ce grand siècle était, en effet, humaniste lui aussi, à la vérité plus discrètement et posément que son prédécesseur, et parfois même alexandrin plus d'une fois avec Racine, La Bruyère, la Fontaine. M. de Nolhac est également éloigné de l'alexandrisme et de l'humanisme, — il s'est situé à égale dis-

1. Cf. L'admirable volume sur Dante, par J. Symonds. M^lle Augis, agrégée de l'Université, en a donné une traduction. Paris, Lecène, 1891.

tance de l'un et de l'autre, — et cela pour avoir laissé, selon le judicieux précepte de M. Faguet, « dormir au fond de lui tout ce qu'il a appris, pour n'en recevoir et n'en laisser passer dans ses œuvres que l'influence directe, l'écho lointain, le parfum adouci, l'essence subtilisée et élaborée par sa pensée propre et devenue véritablement, quoique étrangère à l'origine, quelque chose cependant qui est de lui[1]. » Oui, malgré son amour de l'humanisme et de la Renaissance, M. de Nolhac est équilibré. C'est un esprit très intelligent, très ouvert, très cultivé, mais c'est un esprit pondéré. Si l'on tient — et non sans raison, du reste, — nous l'avons vu plus haut, à lui conserver le qualificatif d'humaniste, il faut avouer alors que son humanisme est singulièrement synthétique et ne se confine pas, comme celui d'Horace, en d'exclusifs et trop restreints modèles. Les vers de P. de Nolhac me font penser à ceux du charmant Catulle, avec tout le sensualisme en moins, cela va de soi, mais avec toute la curiosité intellectuelle qui fit de ce poète un érudit remarquable et non pas seulement le chantre du moineau de Lesbie dont les

1. Cf. Revue des Deux-Mondes, 1er mai 1894. Article de M. Faguet sur l'*Alexandrinisme*. On sait que l'humaniste est un contemporain qui, passionné d'art antique, vit intellectuellement, comme un ancien dans le passé. L'alexandrin est un moderne, épris de l'antiquité, mais ne faisant servir ses connaissances littéraires anciennes qu'à l'expression d'idées nouvelles, au rebours de l'humaniste qui, n'innovant jamais, admire, imite ou « émule » les modèles du temps ancien où il vit par la pensée.

amoureux trop passionnés parcourent avec avidité les pages érotiques. M. de Nolhac est donc un humaniste auquel la synthèse sourit, il faut l'en féliciter ainsi que de sa largeur de vues et d'idées grâce auxquelles il effleure en vers comme en prose les sujets les plus différents, et passe de l'antiquité, à la Pléiade ou aux temps modernes avec une aisance rare.

*
* *

Quant à la Renaissance proprement dite où il s'est si souvent complu, ainsi que le lecteur a pu en juger précédemment, notre poète lui a élevé un merveilleux monument dans la dernière partie des *Paysages de France et d'Italie*. Elle contient quatorze sonnets d'une absolue beauté. M. Charles Maurras[1] les préfère à ceux de M. José-Maria de Heredia. Pour ma part je n'irai pas jusque là, mais je n'hésite pas à soutenir que parmi les poètes ayant le plus approché de la perfection de l'auteur des *Trophées*, M. de Nolhac mérite d'être cité comme un des premiers soit pour la précision du vers et sa limpidité, soit pour la part considérable de rêve qu'en suggère la lecture. Dieu me garde de déflorer par une desséchante analyse les sonnets de M. de Nolhac. Je me contente de recommander plus particulièrement ceux à la mémoire de Joachim du

1. Cf. *Gazette de France*, 26 février 1894.

Bellay, Ronsard, Hélène de Surgères, Érasme. Je reproduis ici ce dernier, modèle de finesse, d'élégance et d'esprit. Ah ! comme le vieux maître eût senti son amour-propre agréablement chatouillé, en écoutant ces vers :

O mon vieux maître Érasme, incomparable ami,
Je me plais aux leçons que ton bon sens distille,
Et j'aime les combats de ta verve subtile,
Dont l'aiguillon parfois se dérobe à demi.

Quand les pharisiens et les sots ont frémi,
Pour défendre ton seuil contre leur foule hostile,
Tu n'avais que ta plume, ô maître, et ce beau style
Dans ton latin muet désormais endormi.

Tu souffrais de quitter les livres et les Muses,
Mais, flagellant le vice et démasquant les ruses,
Ta riposte aussitôt vibrait comme un éclair.

Si j'ai bien pénétré dans ton âme profonde,
Enseigne-moi le franc parler et le mot clair,
Et le mépris des sots qui gouvernent le monde.

Et comme Pétrarque eût souri mélancoliquement à ces belles lignes sur son portrait :

Maître, sur le feuillet jauni de parchemin,
J'ai reconnu les traits de ton calme visage,
Tels qu'un jour à Padoue, un peintre, en ton vieux âge,
Se plut à les tracer d'une rustique main.

De ta docte maison aima-t-il le chemin ?
Connut-il le secret du poète et du sage ?
Ou bien, artiste obscur, fixa-t-il au passage
La grave majesté de ton profil romain ?

Je ne sais. Mais l'ennui dont ta grande âme est pleine
Ride ton front serré sous la cape de laine.
Le regret d'une femme a fait tristes tes yeux,

Et tu sembles songer à la pure lumière
De son regard, étoile éteinte dans tes cieux,
Car la méchante Mort l'a prise la première.

En résumé, ce volume de poésies hautes, larges, sereines, érudites et tendres est le digne couronnement de l'œuvre d'un savant écrivain et d'une docte vie tout entière consacrée aux Belles-Lettres dont Prévost-Paradol a dit « qu'elles répandent la paix dans les âmes, donnent le repos, et si nous savons les adorer avec un esprit intelligent, ajoutent par surcroît un peu de gloire. » Elles ont de toutes façons exaucé Pierre de Nolhac, parce qu'elles ont reconnu en lui un fidèle fervent et convaincu [1].

1. L'Académie Française a décerné aux *Paysages de France et d'Italie* le prix Archon-Despérouses.

# CHAPITRE XIV

§ 1. Influence des études italiennes et du séjour en Italie sur P. de Nolhac. — § 2. Giosue Carducci. — § 3. Considérations générales sur la nécessité de l'internationalisme en matière scientifique et littéraire.

§ 1. — « M. de Nolhac, a dit Charles Simond, est un esprit d'élite et un laborieux qui aurait fait brillante figure au grand siècle des érudits à côté des Budé et des illustres humanistes, et qui, en notre temps de positivisme, a, de droit, une place de premier rang parmi les lettrés vraiment savants[1]. » C'est parfaitement juger un ensemble de travaux d'un intérêt peu commun. Quand on est adonné à la science comme notre auteur la vie n'est qu'une longue suite de recherches et de découvertes. En face de ses investigations patientes, les archives italiennes lui ont révélé leurs secrets. Elles sont devenues pour lui des mines inépuisables d'où il a extrait la matière d'ouvrages con-

1. Cf. Nouvelle bibliothèque populaire, n° 356. Paris, Gauthier, éditeur.

cernant des sujets restés jusque là bien vagues et souvent même inexplorés...

Grâce à de minutieuses coordonations, notre auteur a rapproché, comparé, élucidé, des textes et des manuscrits dont l'accumulation ne rendait pas facile la tâche de leurs examens; cette tâche, il l'a menée à bien; les deux ouvrages capitaux : *Pétrarque et l'Humanisme* et la *Bibliothèque de Fulvio Orsini*, sur lesquels je me suis longuement arrêté, sont probants à cet égard[1]. Sa réputation d'érudit et son indiscutable compétence en matière de *Rinascimento*, il faut le constater, P. de Nolhac les doit en grande partie à ses séjours dans la Péninsule. S'il n'eut pas appartenu à l'École de Rome, on peut supposer qu'il ne serait pas voué ainsi aux questions spéciales qui ont passionné sa vie [2].

Comment s'étonner dès lors qu'il ait gardé à la *Saturnia Tellus* une reconnaissance enthousiaste pour les révélations qu'elle lui a faites? Son amour pour le sol italique est fort naturel. Car, à côté du labeur d'érudit auquel il se consacrait sans trêve, M. de Nolhac, à chaque excursion qu'il accomplissait dans la Péninsule, voyait se lever des ruines du passé maints souvenirs qui le hantaient. Pour lui, le délassement, après

1. Ils forment les 74e et 91e fascicules de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

2. Voir Appendice IV.

quelque ardu déchiffrage de texte ou des collations compliquées de manuscrits, consistait à faire en un pays magnifique des pèlerinages aux sites et aux ruines célèbres. Et voici qu'en présence des vestiges antiques, des visions de beauté passaient devant ses yeux, des vers chantaient dans sa mémoire ou sortaient de son cerveau. Et voici que ressuscitaient pour lui des figures éternellement disparues, qu'à force de feuilleter les livres et les manuscrits où il en était parlé, le poète voyait se dessiner si nettement qu'il n'avait plus qu'à fixer sur le papier leurs traits harmonieux et précis. Prenant alors la plume et débordant d'admiration, il écrivait sur Dante et la chère Renaissance des vers inoubliables, pendant qu'à l'Italie il disait son enthousiasme et ses remerciements :

Tu l'instruisis par tes ruines,
Où l'histoire a de grands échos,
Par tes poètes, tes héros,
Et ton art aux œuvres divines.

De cet accueil déjà lointain,
Ces vers voudraient fixer la trace
Reçois-les d'un fils de ta race,
Mère Auguste du sang latin.

Et qu'il parlait en ces termes de la Sicile :

O Sicile ! pays de rêve
Que les poètes ont bercé,

Où les mythes ont pris leur sève,
Les dieux ont marché sur ta grève
Et leur pas n'est point effacé.

Il fallait au poète un certain courage pour exprimer ainsi hautement son culte pour l'Italie à un moment où les rapports entre la France et la Péninsule étaient assez tendus. Mais M. de Nolhac est un écrivain d'une scrupuleuse droiture littéraire et son esprit indépendant aurait cru mal agir en taisant sa sympathie[1]. Ne soyons donc nullement surpris de celles qu'il a trouvées là-bas et des chères amitiés qu'il a contractées avec d'éminents esprits dont les troubles et les fluctuations politiques n'égarent heureusement en aucune manière la raison, le goût pour l'étude ou la pensée.

S'il a trouvé d'ailleurs en Italie un bienveillant accueil, il s'est efforcé de répondre par d'excellents procédés envers ses confrères transalpins à l'amabilité

1. L'influence de P. de Nolhac est considérable en Italie si l'on en juge par les articles que j'ai sous les yeux, et dans plusieurs desquels l'œuvre totale du maître écrivain est étudiée et commentée avec sagacité et sans réserve laudative.

Cf. entre autres dans *La Nuova Antologia* du 16 juillet 1890, l'étude de M. Molmenti sur la Reine Marie-Antoinette, lire aussi l'article de M. Ettore Verga dans la *Rassegna Nazionale* (1er août 1894); celui de M. Carlo Villani, dans la *Nuova Rassegna* (1er avril 1894); le *don Chisciotte* du 28 mars 1894 (article de Mario de Da Siena); le *giornale di Sicilia* (10 avril 1894); *Roma Letteraria* (15 avril 1894); le *Don Mazzio* (13 mai 1894); *La Riforma* (18 février 1894); *Fanfulla Della Domenicha* (4 mars 1894, article de M. Guido Menasci); *Gazzetta Piemontese* (12 mai, 1894); *Perseveranza* (de Milan, 10 novembre 1894).

qu'ils lui témoignèrent. L'excellence de ses relations avec le grand poète Giosué Carducci l'a poussé à écrire, en tête de la traduction des *Troisièmes Odes Barbares* de ce poète, une remarquable préface que je ne veux point passer sous silence [1], car P. de Nolhac s'y montre sous un jour nouveau.

§ 2. — Jusque là nous l'avons vu s'attarder presque exclusivement à l'Humanisme. Dans l'étude dont il s'agit ici notre auteur aborde résolument le présent et parle en moderne des œuvres d'un poète moderne. Je tenais à faire cette remarque pour montrer combien P. de Nolhac est apte à traiter des sujets les plus divers et sait, quand l'occasion s'en présente, laisser un moment les études savantes pour disserter avec bonheur sur la poésie et les travaux d'un écrivain qu'il comprend d'autant mieux qu'il est poète lui-même.

Giosué Carducci, que M. de Nolhac présente au public français, est célèbre en Italie. Sa production, aussi considérable que variée, comprend de la prose, des vers, des travaux sur l'éloquence, la philologie, l'érudition et le lyrisme. La caractéristique de ce poète est une science étendue, une érudition impeccable. M. de Nolhac écrit à propos des œuvres du

1. *Troisièmes Odes Barbares* de G. Carducci, traduction Julien Lugol, avec une étude-préface par M. Pierre de Nolhac, Paris, Lemerre, 1891 ; les premières et secondes *Odes Barbares* parurent en 1888. Elles ne sont pas moins intéressantes.

maître de Bologne : « La composition en étonnerait bien ceux de nos rimeurs qui se croient des écrivains très complets quand, à leur volume de vers, ils peuvent joindre un roman ou quelques articles de journaux. Ici la poésie s'est nourrie de science, de cette science de première main qui s'acquiert péniblement et ne brille guère, et le premier poète de l'Italie d'aujourd'hui est en même temps un de ses érudits les plus laborieux et de ses professeurs les plus actifs[1]. »

M. Carducci a donné à ses poèmes le nom de Barbares, parce qu'il a tenté de faire revivre dans sa poésie les mètres gréco-romains, tentative où les Anglais et les Allemands ont réussi et que, pour leur part, les Italiens ont poursuivie depuis la Renaissance et l'Humanisme. Le poète a déjà parlé dans une de ses œuvres, de ses prédécesseurs des xv^e^ et xvi^e^ siècles, et M. Angelo Solerti, un autre savant italien, travaille à une histoire complète des poètes barbares de la littérature italienne. Cette innovation de M. Carducci, qui ne faisait que suivre plus heureusement les tentatives de Fantoni dont les Odes Horatiennes parurent à la fin du xviii^e^ siècle, a provoqué de violentes discussions au moment de l'apparition des premières *Odes Barbares*, vers 1877. De nombreux poètes ou critiques de pro-

1. Voir l'intéressant ouvrage : *Giosué Carducci. Un poète italien*, par Roger Allou, avocat de la cour d'Appel de Paris. Paris, Jouaust, 1883.

fession prirent part à ce débat en faveur des bonnes lettres. On sait que la versification sans rimes, et basée sur l'accent, est un domaine d'où la poésie française est exclue. Mais pourquoi ne pas nous appliquer à goûter une semblable versification dans les langues étrangères qui l'admettent? M. de Nolhac est ici en contradiction avec M. Frédéric Plessis, car pour lui : « C'est toujours un grand service qu'on rend à la poésie en mettant à son service des moules nouveaux. » Il faut reconnaître, du reste, que les Italiens, grâce à l'harmonie et à la facilité de leur langue, font souvent des vers trop aisés, partant trop ordinaires. Il y a là un danger auquel il est bon d'opposer des barrières capables de « forcer le poète à travailler, à se condenser, à faire œuvre plus consciencieuse d'artiste ».

Au cours d'un pareil travail, l'imagination ne se glacera pas : voyez plutôt les chefs excellents de notre école française, ces maîtres impeccables qui ont poussé « parfois jusqu'à l'extrême les raffinements d'un art tout aristocratique ».

La recherche de la perfection métrique n'a nullement nui à la muse de G. Carducci ; son inspiration reste haute et sereine, savante et calme. Il aime la nature. Il n'aime pas moins le passé. On peut s'en rendre compte en lisant les *Deux tours*, *Rome*, *De Desenzano*, *Devant le vieux Château de Vérone*, *Cour-*

*mayeur*; ainsi que les odes superbes intitulées : *Alessandria*, *Il Liuto e la Lira*, *Miramar*, dans lesquelles le poète chante en strophes saphiques et alcaïques d'une admirable ampleur, l'arrivée des Grecs d'Alexandrie en Egypte, la Canzone, laSirvente et la Pastourelle, ces trois symboles de la poésie provençale, et le château encore tout plein du souvenir de Maximilien qui devait finir misérablement au Mexique où le dieu des Aztèques, le terrible Huitzilopolt, appelle son infortunée victime pour l'envoyer à la mort :

« Ti mando inferia, o puro, o forte, o bello,
Massimiliano. »

Il est à remarquer que l'œuvre de G. Carducci est chaste et païenne à la fois; son culte de l'art fait penser à celui de Théophile Gautier avec lequel il pourrait dire :

« Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle.
Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses !
Mais que pour marcher droit
Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode,
Comme un soulier trop grand,
Du mode
Que tout pied quitte et prend.

Tout passe. L'art robuste
Seul a l'éternité. »

« Par son nombre, son harmonie, surtout par son admirable souplesse à rendre tour à tour les élans les plus fiers et les plus nobles, les nuances les plus délicates et les plus fuyantes de la pensée ou du sentiment, l'italien est devenu une langue littéraire entre toutes, remarque avec un grand sens M. Dietz[1]. Sa plasticité merveilleuse en fait l'instrument par excellence d'un peuple qui, en conservant plus intacte que les autres nations européennes la tradition antique, a maintenu chez lui, plus présent et plus impérieux, le culte du beau. La poursuite, la réalisation de la perfection artistique, tel est en effet le premier et le plus constant sinon l'unique souci de l'Italien. » Ce souci, l'auteur des *Odes Barbares* l'a connu plus que tout autre de ses compatriotes, et la notoriété d'abord, la réputation ensuite l'en ont récompensé.

M. de Nolhac évite de s'occuper du polémiste redoutable qu'est G. Carducci, il a raison. On peut

1. Cf. *Les littératures étrangères : Italie, Espagne*, vol. II, Paris, Colin.

admirer un auteur sans épouser toutes ses idées. C'est affaire à ce poète s'il n'a ni l'indifférence hautaine ni le désintéressement dédaigneux de la chose publique dans lesquels un autre se confinerait avec joie. Les *Odes Barbares* laissent heureusement de côté les questions fluctuantes et vaines de la politique, où s'émoussent les idées, s'excitent inutilement les énergies, sombrent trop souvent les imaginations créatrices.

Elles se renferment, ces *Odes*, dans l'antiquité, imitent la poésie de Pétrarque, affirment la force de la latinité en même temps qu'elles s'inspirent des sujets de l'histoire et de cette si douce nature qui par delà les Alpes sourit harmonieusement [1].

1. Voir à l'Appendice V des extraits poétiques des troisièmes *Odes Barbares* de Carducci.

Lire dans l'*Indépendance* du 15 novembre 1890 une belle étude de M. de Nolhac sur Arturo Graf, poète pessimiste italien de très grand talent.

M. Graf, professeur à l'Université de Turin, est un érudit remarquable. « Ses études sur le xvi<sup>e</sup> siècle révèlent une bibliographie impeccable, qui a le goût du détail pittoresque, mais qui est incapable d'y sacrifier l'exactitude et de soustraire son imagination au joug sévère de la critique. » Son livre de vers intitulé *Medusa* comprend quelques renseignements sur le poète né à Athènes de père allemand et de mère italienne. La Muse dont s'inspire M. Graf est l'étrange figure antique pétrifiant tout ce qui l'approchait. Il en a fait « un gigantesque symbole de la Nature perverse et méchante, une sirène formidable qui glace toutes les joies, qui stérilise tous les efforts ». Il se dégage de ce volume, écrit d'une façon serrée, contenue et d'un style ferme, une impression de tristesse et de douleur infinies. M. Graf a su se servir de la langue de Pétrarque et de Dante pour exprimer, avec une intensité aussi rare que sincère, des sentiments plus que

§ 3. — Comme conclusion à l'étude des travaux de P. de Nolhac sur l'Italie, je crois bon d'insister une fois de plus sur la nécessité d'une entente internationale intellectuelle, faute de quoi la science et la littérature ne sauraient vivre puisqu'elles seraient privées d'un échange de vues qui rendit autrefois maints signalés services.

Dans son livre sur *Mme de Staël et l'Italie*, M. Dejob[1] a formulé des remarques très sages sur la façon d'étudier les littératures étrangères. Elles trouvent tout naturellement leur place ici.

L'on peut et l'on doit s'occuper de ces dernières, d'abord parce que connaître d'autres langues que celles de son pays permet d'enrichir son érudition par la lecture, dans le texte original, des œuvres des nations voisines. En second lieu, « lorsqu'on ignore la littérature d'un peuple on ne sait point ce qu'on doit

pessimites. Et ces sentiments, s'ils proviennent d'une douleur secrète et lointaine, d'une plaie d'amour peut-être jamais fermée, n'en ont pas moins édifié une œuvre impersonnelle, un véritable traité du Désespoir, bien que leur auteur ne soit ni un contemplatif ni un isolé de qui la solitude ait exagéré les idées sombres, mais au contraire un travailleur intellectuel d'une réelle puissance, un auteur apprécié et connu de livres d'histoire ou d'érudition sur le moyen âge, la mythologie, la démonologie. M. Graf partage avec MM. Novati et Renier la direction du *Giornale storico della letteratura italiana*, « recueil d'un caractère scientifique de premier ordre et qui n'a pas encore d'analogue chez nous pour l'histoire de la littérature française. »

1. Armand Colin, Paris.

espérer ou craindre de lui. » Il faut donc aimer les littératures étrangères, mais en s'efforçant de ne pas arriver, comme M[me] de Staël, au dédain de la littérature nationale, de ne pas rabaisser le génie de nos classiques, et de ne pas s'essayer à l'imitation d'auteurs étrangers dont il est impossible de pénétrer suffisamment l'esprit pour arriver à un résultat littéraire satisfaisant. Quant à l'influence exercée sur un intellectuel par le commerce des grands écrivains internationaux, elle n'est pas toujours salutaire. Trop souvent, la première chose que fait l'auteur qui prend pour modèle un maître étranger, c'est de se soustraire à l'autorité ou aux idées de ce modèle, en se contentant de lui emprunter simplement un sujet de drame, de comédie ou de livre, qu'il modifie, en le traitant, de la plus complète façon. Les pièces de Victor Hugo n'ont rien de commun avec celles de Shakespeare. Et si Corneille a imité les Espagnols, c'est de bien loin. Évitons donc ce grave danger où tombent les dilettanti « qui se font un point d'honneur d'approfondir toutes les littératures passées, présentes et à venir ». Car une telle dispersion intellectuelle nous empêche de former notre génie, notre philosophie, notre idéal et notre style. En résumé, conclut M. Dejob, « bien comprendre son génie et s'y attacher fortement, garder ou recouvrer les vertus nationales parce que la nature attache la conservation de chaque être à l'usage des moyens

spéciaux de défense ; bien comprendre le génie des autres peuples et régler là dessus notre conduite envers eux, voilà, ce me semble, la règle suprême pour les auteurs et pour le public. » On ne saurait mieux dire.

A l'heure actuelle, la nécessité est aussi pressante que par le passé d'un commerce cérébral entre savants de divers pays. Tout en comprenant fort bien les différences de race et partant d'idées pouvant exister de nation à nation ; tout en constatant, par exemple, que la France et l'Italie sont loin d'évoluer pour l'instant dans le même sens, sans rechercher même à quel point leurs différends sont fondés ou non, je n'en persiste pas moins à considérer la Péninsule comme le foyer, l'antique foyer des arts, la région d'où l'érudition et la beauté gagnèrent jadis, par le canal de la Provence, notre France bien-aimée. Ai-je donc tort? Je ne le pense pas. J'ose même espérer que les malaises politiques ne pourront empêcher les lettrés de se ranger à mon avis. Je ne saurais assez dire, pour ma part, combien je partage ce regret que M. de Nolhac, comme le grand Érasme, le cardinal de Granvelle, les humanistes qui en étaient exilés, exprime de ne plus vivre à Rome, la cité qui, malgré tout, sera et restera toujours pour les savants, les poètes et les artistes, la « patria commune », en raison des souvenirs d'un ineffaçable passé. Dans un sonnet

à Joachim Du Bellay, notre auteur exprime sa nostalgie en des termes auxquels toutes les âmes ouvertes au Beau ne peuvent que s'associer pleinement.

Le dégoût douloureux des jours que tu menais
Dans la Rome papale en éternelle fête
Te révéla le charme et la douceur secrète
De ton Liré natal, des bois et des genêts.

L'amour qui te reprit du sol d'où tu venais
Jaillit en flot plaintif de ta plume inquiète;
Et, pour te célébrer comme il sied, ô poète,
J'emprunte le modèle à tes divins sonnets.

De tant d'illustres lieux où coulaient tes journées
Nul ne valait celui de tes jeunes années,
Fût-ce le Capitole ou le mont Palatin.

Mais tout autre est l'ennui de mon âme fidèle;
Rome, dont tu souffrais, je ne regrette qu'elle :
Ma jeunesse est là-bas, près du Tibre latin.

---

# DEUXIÈME PARTIE

## L'HELLÉNISME — L'ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES

# DEUXIÈME PARTIE

---

§ 1. Pierre de Nolhac et l'Hellénisme. — § 2. Les conférences de l'École des Hautes-Études.

§ 1. — M. de Nolhac s'est, pendant plusieurs années, consacré à la paléographie grecque et à la critique des textes grecs. On n'a pas suffisamment insisté, selon moi, sur l'importance de pareilles études. Élève des éminents hellénistes Tournier et Graux, ses premiers travaux philologiques ont été d'un fervent des lettres attiques. Il se sentait attiré vers cette littérature élégante et pénétrait avec joie dans les arcanes parfois ardus des collations de manuscrits grecs. Les érudits n'ont pas oublié la savante notice que P. de Nolhac écrivit sur le manuscrit de Lucien de la Bibliothèque du Vatican[1] à propos des scholies inscrites sur les marges de ce précieux exemplaire et la correction qu'il fit subir, d'après des données certaines, à une

1. Cf. *Revue de Philologie*, 30 avril 1884.

phrase du chapitre XV de la *Vie de Cicéron*[1], par Plutarque.

Dans un attachant travail intitulé : *Le grec à Paris sous Louis XII*[2], P. de Nolhac nous apprend que l'origine de l'enseignement hellénique à Paris date du règne de ce prince et fut institué d'une façon régulière par un Italien, Girolamo Aleandro, helléniste et hébraïsant, ami d'Érasme, l'un des correspondants d'Alde Manuce, et qui, durant son séjour à l'Université de Paris, en devint le recteur. Aleandro fut plus tard nonce en Allemagne, archevêque de Brindisi. Nommé ensuite nonce en France, il suivit François Ier dans la Péninsule et fut fait prisonnier avec lui à Pavie. Il mourut à Rome en 1542, bibliothécaire de l'Église romaine et cardinal.

Jusqu'à l'époque où Aleandro se rendit en France, les hellénistes étrangers ayant séjourné à Paris n'avaient laissé de leur passage aucune influence durable. L'enseignement du grec qu'on recevait à l'Université de Paris offrait des lacunes aussi graves que celles des leçons données jadis, on s'en souvient, à Boccace et à Pétrarque, par le Calabrais Léonce Pilate, en 1360. Après le départ de Pilate, les

1. Cf. *Vie de Cicéron* (Hachette). Introduction, p. 42. « Των ἐν Τυρρηνίᾳ στρατιωτων συνεργομενων. Le manuscrit de Madrid porte πραγμάτων. La Vulgate omet ce mot. » Cf. l'article de M. Henri Weil, *Revue critique*, 10 avril 1882.

2. Paris, Leroux, 1888. Extrait de la *Revue des Études grecques*.

études helléniques subirent en Italie une éclipse de trente années, jusqu'au moment où Manuel Chrysoloras, savant grec, envoyé en Europe par l'empereur de Constantinople, Jean II Paléologue, pour implorer l'assistance des princes chrétiens contre les Turcs, se fut mis à professer, avec un grand succès, sa langue et sa littérature, qu'il possédait à fond, à Florence, Venise, Pavie, Rome et à fonder d'une façon définitive la science attique dans la Péninsule.

Or, le même fait s'était produit en France. Vers 1445, Gregorio di Citta-di-Castello et Georges Hermonyme avaient bien institué à Paris des cours de grec, mais leur enseignement n'avait pas été d'assez longue durée pour introduire à demeure l'hellénisme en France. Ils n'avaient pu former que des *Graii elementarii*.

Un pareil état de choses dura jusqu'au printemps de 1508. Cette année-là, Aleandro, muni de lettres de recommandation d'Érasme qu'il avait vu plusieurs fois en Italie[1], vint à Paris chercher fortune. Il croyait arriver dans une ville de barbares. La chose était vraie à l'égard des études grecques que l'on regardait de mauvais œil à cette époque. « A peine quelques érudits en avaient-ils une teinture ; encore avaient-ils plus appris par eux-mêmes et dans leurs lectures ou bien

1. Cf. *Érasme en Italie*, chapitre IV, § 1.

par la fréquentation de Jean Lascaris[1] que dans l'enseignement tout à fait insuffisant d'Hermonyme. » Parmi ces érudits se trouvait Budé qui s'employa avec empressement à protéger Aleandro et à le guider au milieu des premiers embarras de son séjour à Paris.

1. On sait que Lascaris jouit d'un grand crédit auprès de Charles VIII, Louis XII, et François Ier. Ces deux derniers rois le chargèrent d'une ambassade à Venise. Il enseigna le grec à Budé et à Danès, le premier professeur de grec au Collège royal (1497-1577), le maître d'Amyot et de Dorat.

P. de Nolhac a, par devers lui et inédit, tout un travail sur le *professeur de grec de la Pléiade*, que les circonstances et le temps ne lui ont pas permis de publier. C'est fort regrettable, étant donné le véritable rôle d'initiateur intellectuel joué par Dorat pendant sa vie. Il était l'un des sept de la Pléiade et fut chargé par Lazare de Baïf de faire l'éducation de son fils Jean-Antoine. Il donna également des leçons à Ronsard et lui communiqua son enthousiasme pour l'antiquité grecque. Il fut nommé, en 1556, professeur de langue grecque au Collège royal. Il y devint le collègue de Turnèbe et de Lambin. Mauvais poète, chantre officiel du roi Charles IX, on peut expliquer la place importante qu'il tint néanmoins dans la Pléiade « en ce qu'il fut le maître de grec de la plupart des poètes et des lettrés de son temps et qu'il a recueilli, sous forme de renommée, la reconnaissance de tous les jeunes hommes à qui il a ouvert les sources de l'antiquité. » Il naquit à Limoges en 1588.

Au cours de l'article qu'il a consacré à Dorat dans la Grande Encyclopédie, P. de Nolhac porte sur lui le jugement qui suit : « De l'œuvre de ce mauvais écrivain on peut faire bon marché et n'y chercher que des renseignements historiques ; la postérité n'a pas à se souvenir non plus de sa carrière de poète courtisan et quémandeur à l'affût de tous les sujets d'épithalames et d'épitaphes de la cour des Valois. Le seul Jean Dorat qui compte dans le XVIe siècle, c'est l'helléniste et le professeur ; mais il a joué à ce titre un véritable rôle d'initiateur, et son influence sur la littérature du temps est indiscutable. »

M. Robiquet a consacré à Dorat une thèse latine (Hachette, 1887), onguement étudiée par P. de Nolhac, dans la *Revue Critique* (1887, II, 502).

P. de Nolhac publie la traduction d'une lettre[1] d'Aleandro à Alde, peu après son arrivée en France. C'est un document très précieux parce qu'il nous fait pénétrer au cœur de la société littéraire de l'époque. Nous y voyons en effet que Budé conseille à Aleandro de s'abstenir de l'enseignement public jusqu'à ce qu'il soit arrivé à grouper autour de lui des auditeurs honorables en nombre suffisant. Aleandro laisse percer aussi la satisfaction qu'il éprouve à être connu de « beaucoup de dignes gens » dont plusieurs occupent de hautes situations. Il étudie les arts français avec un grand intérêt et donne quelques leçons particulières de grec à des hommes distingués. Il espère peu à peu pouvoir étendre son enseignement et demande à Alde de lui envoyer plusieurs exemplaires de Lucien[2], d'Aristote[3], de Théophraste[4], d'Aristophane[5], du Lexique grec imprimé par Alde[6], sans parler des *Erotemata* (interrogations), de Constantin.

Il donne aussi des détails curieux sur la cherté des des livres à Paris et parle avec quelque dépit du Fran-

1. Cette lettre se trouve insérée dans le recueil intitulé : *Les correspondants d'Alde Manuce*. Cf. chapitre V, § 2.
2. *Luciani opera*. Alde, 1503, in-folio.
3. *De Animalibus*.
4. *De Plantis* (texte grec).
5. Édition princeps. Alde, 1498, in-folio.
6. Alde, 1497, in-folio.

çais F. Tissard qui avait étudié le grec à l'Université de Bologne et dont les tentatives pour en acclimater l'enseignement à Paris méritent de justes éloges[1]. Après avoir promis à Manuce de placer d'une facon très avantageuse les volumes qu'il le prie de lui envoyer, rue Saint-Victor, au collège du cardinal Lemoine[2], Aleandro le charge de ses recommandations amicales pour Érasme et les savants vénitiens.

On conçoit l'importance d'une pareille lettre. Les renseignements qu'on y trouve sur les dispositions du public pour les études nouvelles, la mention qu'elle contient des essais d'impression hellénique faits à Paris et auxquels Aleandro va donner bientôt une vive impulsion permettent de reconstituer d'une manière très complète une page intéressante d'histoire littéraire.

C'est en présence de pièces de ce genre qu'on se reprend à regretter l'absence d'une histoire de l'Humanisme en France. Que de services rendrait une

1. Ce fut Tissard qui dirigea l'édition des *Erotemata* de Chrysoloras, imprimée par Gilles de Gourmont, et qui parut le 1er décembre 1507. Aleandro y fait, dans sa lettre, une allusion dédaigneuse.

2. Le cardinal Jean Lemoine naquit au XIIIe siècle, à Cressy, dans le Ponthieu. Il mourut à Avignon, en 1313. Après avoir satisfait aux examens de docteur en théologie à l'Université de Paris, il partit pour Rome, fut nommé auditeur de rote, commenta le VIe livre des *Décrétales* et reçut le chapeau de cardinal en récompense de ce savant travail. Boniface VIII le nomma légat en France (1302). Il tenta de rétablir la paix entre Philippe le Bel et le Saint-Siège et fonda à Paris, rue Saint-Victor, un collège qui porta longtemps son nom.

pareille publication ! Que d'indications lucides elle apporterait à des points de littérature encore obscurs ou insuffisamment étudiés jusqu'ici. Que de divulgations variées elle pourrait produire. Que d'éclaircissements elle pourrait fournir à la science et à l'érudition ! Matière immense, elle embrasserait, cette Histoire, les sujets toujours complexes de la formation des œuvres littéraires, dévoilerait les faits secondaires qui se rattachent à leur création, aiderait à mieux comprendre leur importance et à mieux saisir leur portée. Elle éclairerait d'une manière précise les problèmes souvent obscurs de la philologie classique et historique. Et tout en embrassant dans leur ensemble les détails inédits sur les écrivains dont elle aurait à s'occuper, elle arriverait à déterminer le lien logique unissant les œuvres du passé à celles du présent, démasquer les courants plus ou moins sensibles qui font communiquer entre elles les diverses écoles littéraires à travers les âges, démêler l'apparition première de plusieurs procédés littéraires contemporains dans l'étude d'ouvrages anciens et situer en quelque sorte en leurs vrais lieu et place les résultats des travaux féconds engendrés par l'échange de vues et le commerce intellectuel international des savants de tous les temps.

§ 2. — C'est d'ailleurs la tâche que poursuit

M. de Nolhac, qui pourra être considéré à juste titre comme le fondateur de l'enseignement de l'Humanisme en France. Ses conférences à l'École des Hautes-Études forment vraiment la continuation des travaux d'érudition que nous venons d'étudier. Toujours attiré par les textes anciens, il fait connaître d'une façon approfondie à ses auditeurs l'Italie du xv<sup>e</sup> siècle. Hanté par le souvenir de ses chères études guidé par son goût pour la Renaissance, il examine avec ses élèves le mouvement littéraire et d'érudition dont Florence était le théâtre à cette époque. Il insiste sur les découvertes des auteurs anciens que Pétrarque et ses successeurs inaugurèrent avec tant d'éclat. Il montre la Péninsule imprégnée peu à peu de la connaissance de l'antiquité latine et de la littérature grecque. A chaque instant dans sa bouche reviennent les noms de Guarino de Vérone [1], Philelphe [2],

1. Guarino (Baptiste), né à Vérone en 1370, mort en 1460. Il donna, le premier de sa nation, des leçons publiques de grec. Il avait fait le voyage de Constantinople et avait reçu des leçons de grec d'Emmanuel Chrysoloras. Au concile de Ferrare, il servit d'interprète entre les Grecs et les Latins. Il a laissé une traduction latine de Strabon, des *Vies* d'Aristote, de Platon, un *Abrégé de la Grammaire grecque de Chrysoloras.*

2. Philelphe, né en 1398, à Tolentino, mort en 1481. Il étudia à Padoue. Il fut secrétaire de l'ambassade de Venise à Constantinople. Jean Paléologue l'envoya auprès de l'empereur Sigismond pour implorer son secours contre les Turcs. Il recueillit en Grèce un grand nombre de manuscrits qu'il rapporta en Italie. Il professa

Aurispa[1] et bien d'autres qui contribuèrent si vivement au développement de l'humanisme. Ou bien, prenant les œuvres d'un Laurent Valla[2] et mettant entre les mains de ses élèves des manuscrits de la période étudiée, des copies d'auteurs latins, des traductions latines d'auteurs grecs, il dégage de l'obscurité des textes et des remarques sur les auteurs en examen, un enseignement philosophique, philolo-

les langues anciennes à Venise, Florence, Sienne, Bologne, Milan ; la philologie à Rome. Il mourut à Florence. Il traduisit de nombreux ouvrages grecs en latin : la *Rhétorique* d'Aristote, Xénophon, quelques *Vies* de Plutarque.

1. Valla (1406-1457), né à Rome, professa quelque temps l'éloquence à Pavie, puis à Milan, Gênes, Florence. Il s'attacha au roi d'Aragon Alphonse V et le suivit dans ses guerres et ses voyages en Italie. De retour à Rome, il fut sur le point d'être arrêté après la publication d'un ouvrage où il niait qu'aucune donation eût été faite à l'Église romaine par Constantin. (*De falsa donatione Constantini*). Il se réfugia à Barcelone, devint secrétaire d'Alphonse et son historiographe. Nicolas V le nomma secrétaire apostolique et chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Il aimait les lettres classiques, traduisit en latin Hérodote, Thucydide, l'Iliade, les *Fables* d'Ésope. Parmi ses œuvres latines publiées à Bâle en 1543, il faut citer surtout : *Les Élégances de la langue latine*; un traité *De la Volupté et du Vrai Bien*; un dialogue sur le *Libre arbitre*.

2. Aurispa naquit en 1369 à Noto (Sicile), il mourut en 1459. Il alla, vers 1418, à Constantinople pour chercher des manuscrits grecs ; il en rapporta un grand nombre en Italie, entre autres : l'*Histoire* de Procope, les *Histoires* d'Arrien, les *Poésies* de Callimaque, d'Orphée, de Pindare, les *Œuvres* entières de Platon, Xénophon, Lucien, la *Géographie* de Strabon. A son retour il entra dans les ordres et fut secrétaire des papes Eugène IV et Nicolas V. Aurispa peut être considéré comme un des plus remarquables érudits du xve siècle qui aient contribué à la renaissance des lettres antiques.

gique, historique et littéraire d'une rare et savoureuse érudition [1].

C'est ainsi que se formera peu à peu et au jour le jour cette Histoire de l'Humanisme, œuvre d'une patriotique érudition, d'une vaste envergure et pour laquelle les préparations même n'existent pas. Il faut savoir gré à M. de Nolhac de prêcher d'exemple pour devancer les savants des nations voisines dans l'accomplissement d'un si beau projet.

Aidé d'ailleurs et admirablement secondé par ses vaillants élèves de l'École des Hautes-Études, qui ont mis la plus grande intelligence à en comprendre l'intérêt et le plus grand zèle à en accepter les charges, P. de Nolhac prépare actuellement la correspondance grecque et latine de Guillaume Budé. Elle paraîtra bientôt. Une telle publication rendra de grands services pour l'éclaircissement de l'histoire littéraire fort peu connue encore du règne de François Ier. Il appartenait au fervent de l'humanisme qu'est notre auteur de s'occuper tout spécialement du savant qu'Érasme appelait avec admiration le *Prodige de la France*. On sait que Louis XII et François Ier, frappés de l'étendue de ses connaissances, confièrent à Budé des charges importantes. Ce savant, qui détermina

1. Cf. *Annuaires de l'École pratique des Hautes-Études*, 1892-93, 94-95 et 96 : Rapports sur les conférences d'histoire de la Philologie classique. Voir appendice VI.

François Ier à fonder le Collège royal (aujourd'hui collège de France), avait embrassé toutes les sciences, de la théologie à la jurisprudence et des mathématiques à la philologie. Mais c'est peut-être comme helléniste qu'il tint en France la place la plus grande. Après Aleandro et Tissard, il n'en est pas qui ait contribué pour une plus large part à l'étude du grec dans sa patrie [1].

La traduction de la correspondance de Budé — labeur des plus compliqués, eu égard à la rareté des exemplaires et aux fréquentes obscurités de texte de cet écrivain — s'éclairera de rapprochements d'auteurs nombreux et de remarques variées. Ce travail sera complété aussi par l'adjonction de pièces isolées ou inédites du savant. Un pareil labeur mérite d'ores et déjà la reconnaissance des lettrés, l'intérêt et la sympathie des érudits. Car pour mener à bien une tâche de ce genre, il ne faut pas seulement faire preuve de sagacité et de forte discipline intellectuelle, mais témoigner encore à la science un inéluctable dévouement, afin de ne pas se laisser rebuter par des difficultés de collations de manuscrits ou d'investigations minutieuses. C'est en s'armant de patience, c'est à l'aide de réflexions et de soins infinis, que P. de Nolhac et ses élèves arrivent à triompher des nombreux

1. Il naquit à Paris en 1467 et mourut en 1540.

embarras que présente l'interprétation d'une correspondance à peine étudiée jusqu'ici, même par les biographes de l'humaniste français [2].

2. La collection de Berlin, *Lateinische Litteraturdenkmäler des XV und XVI Jahrundert*, a l'intention de publier le *De Philologia*, de Budé.

# TROISIÈME PARTIE

## LITTÉRATURE ET HISTOIRE FRANÇAISES

# TROISIÈME PARTIE

---

§ 1. Lettres de Joachim du Bellay. — § 2. Hélène de Surgères. — § 3. La reine Marie-Antoinette.

Le moment est venu de parler des ouvrages de P. de Nolhac qui, laissant de côté ses travaux sur l'Italie, se rapportent à des sujets de littérature ou d'histoire exclusivement français et que leur portée ainsi que le souci de l'exactitude m'interdisent de passer sous silence.

§ 1. — Voici d'abord la publication des *Lettres de J. du Bellay*[1], l'immortel auteur des *Regrets*. Le mérite de ce recueil n'est pas d'être inédit, mais authentique[2], M. Revillout, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, et M. Marty-Laveaux les ayant publiées précédemment d'après la copie du

1. Charavay frères, Paris. *Lettres de J. du Bellay*, publiées d'après les originaux (1883).

2. Cf. Mémoires lus à la Sorbonne dans les séances des Sociétés savantes en 1887 : *Les derniers mois de la vie du poète Joachim du Bellay*.

président Bouhier[1], très fautive, malheureusement. Aussi M. de Nolhac a-t-il eu soin de les rééditer sur les originaux, en un opuscule élégant, et parsemé de notes bibliographiques précieuses.

Joachim du Bellay, d'ailleurs, devait être cher à notre auteur, non pas tant à cause de sa tentative de réforme littéraire et de sa publication de : La *Défense et Illustration de la langue française*, qu'en raison de son amour du grec et du latin, et, comme dit M. Faguet, de « son humanisme vécu, réalisé, porté à son dernier point de perfection ». M. de Nolhac a eu soin, je le répète, d'accompagner la publication des lettres de du Bellay, d'éclaircissements et de renseignements précieux. Ils nous serviront au cours des explications où je dois entrer pour indiquer au lecteur à quel propos eut lieu cette correspondance du poète.

Le père de Joachim était Jean du Bellay, sieur de Gonnor ; sa mère se nommait Renée Chabot, dame de Liré et de la Turmelière, près d'Ancenis (Loire-Inférieure). Le poète naquit vers 1525, perdit de bonne heure ses parents, puis passa sous la tutelle de son frère René, héritier de la terre de Gonnor, et qui mourut prématurément. Joachim, possesseur du domaine de Liré, se trouva chargé à son tour de la tutelle de son neveu, qu'aggravèrent bientôt les soucis d'une succes-

1. Cf. *Pléiade française*. Paris, Lemerre, 1866-67, t. II, pp. 531 et sqq.

sion embarrassée. Il tomba malade et renonçant à la carrière des armes, s'adonna aux lettres. Il était depuis longtemps déjà engagé dans le grand mouvement littaire du XVI^e siècle, et avait publié plusieurs ouvrages quand son oncle à la mode de Bretagne, le cardinal Jean du Bellay, l'attira à Rome. Le cardinal était cousin germain du père de Joachim. Sa carrière diplomatique fut brillante. Je n'ai pas à l'indiquer ici. Il faut dire cependant qu'après avoir gagné les bonnes grâces de Montmorency et joué un rôle important dans le retentissant divorce du roi Henri VIII, par son opposition au fameux théologien Noël Beda, qui en combattit la possibilité, Jean du Bellay fut nommé évêque de Paris l'année 1532.

En 1533, Montmorency le chargea de faire admettre par le duc de Norfolk, ambassadeur d'Angleterre en France, les mesures de rigueur prises contre Henri VIII par le Saint-Siège. En 1534, il l'envoya à Rome défendre la cause du roi d'Angleterre au Consistoire, qui refusa le divorce. Le 21 mai 1535, il était créé cardinal, puis adjoint, la même année, à l'évêque de Mâcon, nommé ambassadeur auprès du Pape, Paul III, qu'il réussit à soustraire à l'influence impériale de Charles-Quint.

Revenu en France pour être nommé Directeur de la correspondance politique à la place de Montmorency occupé en Provence, Jean du Bellay fut élevé par Fran-

çois I[er] à la lieutenance générale de Champagne et de Picardie; il défendit vaillamment Péronne contre les Impériaux. En 1538, il assistait à la réception de Montmorency comme connétable, et recevait, le 1[er] janvier 1540, Charles-Quint à Notre-Dame avec le légat Alexandre Farnèse. Nommé en 1544 évêque de Limoges, il fut dépêché auprès de Henri VIII qu'il décida à faire la paix avec la France, et obtint, peu après l'archevêché de Bordeaux. Évêque du Mans en 1546, il fit, après la mort de François I[er], partie du conseil d'État de Henri II. Il se retira ensuite à Rome, où il devint évêque d'Ostie et où il était très considéré, puisqu'il fut question de le nommer pape après la mort de Marcel II.

Il se trouvait depuis plusieurs années déjà en Italie lorsqu'il appela auprès de lui Joachim, pour en faire l'intendant de sa maison, vers 1550 ou 1551. Joachim resta quatre ans chez le cardinal. Toutefois, à en juger par le livre qu'il rapporta de Rome — *Les Regrets*, — il ne paraît pas avoir eu beaucoup à se louer de son parent, esprit cependant plein de tolérance, protecteur de Rabelais, ami de Budé, Mécène éclairé des Belles-Lettres. Sans aller jusqu'à prétendre que le cardinal se sépara de son neveu, brouillé avec lui, selon l'assertion de certains auteurs, il faut reconnaître qu'au moment du départ du poète, les relations s'étaient refroidies entre son oncle et lui. Le malen-

tendu s'accentua encore, lorsque de retour en France, Joachim eut publié ces *Regrets*, auxquels je faisais allusion, il y a un instant. Le poète fit passer dans les cent quatre-vingt onze sonnets qui composent le recueil, ses dégoûts d'un office subalterne à remplir, décrivit les spectacles fort libres des mœurs italiennes, de la cour pontificale, de l'antiquité déchue, et y étala surtout la nostalgie de la patrie absente [1].

M. de Héredia a dit « que quelques-uns de ces sonnets demeureront monuments plus impérissables que ceux qu'a bâtis l'orgueil romain ».

Et il ajoute : « Le sonnet, par la solide élégance de sa structure et par sa beauté mystique et mathématique, est sans contredit le plus parfait des poèmes à forme fixe. Du Bellay croyait qu'il nous était venu d'Italie. C'est à notre Provence qu'appartient l'honneur de l'avoir inventé. Or, nul, ni même Ronsard, n'a pu faire tenir dans le cadre étroit de ses quatorze vers des tableaux d'un art si accompli, aussi puissant que délicat, où l'ingéniosité la plus raffinée s'unit à la plus mâle et à la plus exquise simplicité. Dans les *Regrets* que, par une orgueilleuse modestie, il qualifie de papiers journaux ou de commentaires, Du Bellay nous a peint toute vive la Rome de son temps, une Rome avilie, saccagée et déchue, qui avait été jadis la Rome des tribuns

1. *Les Regrets*. Tableau satirique de Rome au XVI^e^ siècle. Paris, Liseux, 1876.

et des Césars, et du contraste des appétits grossiers, des intérêts, des passions et des vanités vulgaires se mouvant au milieu des décombres du monde antique, le poète a su tirer un haut enseignement d'une amère et grandiose mélancolie ».

Et je ne puis ici me retenir de citer les vers suivants, célèbres à coup sûr, mais qu'il ne faut pas se lasser de reproduire et de répéter parce que, a remarqué très exactement M. Brunetière, c'est de nous tous qu'il parle et pour nous tous :

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la Toison
Et puis s'est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge.

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage !

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loyre Gaulois que le Tibre Latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Les ennemis du poète, parmi lesquels, l'un des plus acharnés, son cousins, Eustache du Bellay, auquel le

cardinal avait cédé l'évêché de Paris, ne manquèrent pas de le desservir auprès de Jean.

Il faut lire dans la lettre VII du recueil qui nous occupe, avec quelle fierté et quelle noblesse Joachim se défend d'avoir voulu critiquer quoi que ce soit des actes du cardinal. Il y fait une apologie discrète de son livre et prouve que dans les *Regrets* « il ne se trouve point expresse nec tacite qu'il ait touché l'honneur du cardinal. » Ne nous étonnons pas, d'ailleurs, de ces démêlés de famille. Le cardinal ayant pu, pendant les quatre années de l'intendance de Joachim, apprécier ses qualités d'administrateur, l'avait chargé à son retour en France de représenter ses intérêts dans l'administration du diocèse de Paris ; car bien que Jean eût, abandonné l'évêché de cette ville à son neveu Eustache, il ne s'y était pas moins réservé certains droits, entre autres la collation des bénéfices. Dans ses relations avec l'évêque de Paris et le maintien de ses pouvoirs à l'administration du diocèse, Joachim, malade et sourd, témoigna plusieurs fois d'une excessive irritabilité. De là, des rapports tendus, soit avec le titulaire de l'évêché, soit avec le frère de l'évêque, Jacques. On en peut trouver dans plusieurs des lettres de Joachim du Bellay, des échos certains [1].

1. Cf. la *Revue d'histoire littéraire de la France*, (15 janvier 1894. Paris, Colin.) P. de Nolhac y publie une nouvelle lettre de Joachim, qui doit prendre place à côté de celles parues dans le recueil dont il s'agit ici.

Six des lettres de du Bellay sont adressées à Jean de Morel, ami d'Erasme, mari de la savante Antoinette de Loynes, maréchal des logis de Marguerite de France, duchesse de Berry, plus tard gouverneur du bâtard d'Angoulême. Ce gentillomme lettré joua un rôle important dans le mouvement littéraire du XVIe siècle. Les quatre autres lettres sont à l'adresse du cardinal Jean.

A la fin d'un appendice où M. de Nolhac a rassemblé plusieurs lettres ayant trait à notre poète, se trouve une curieuse missive. Elle est écrite par le fidèle de Marot, Charles Fontaines, à Jean de Morel, au sujet de la *Défense et Illustration de la langue française*, de Joachim du Bellay. On sait à quelle occasion parut cet ouvrage. Du Bellay, de concert avec Ronsard, Baïf, Jodelle, Ponthus de Thiard, Belleau et Jamyn, voulaient réagir contre l'école de Marot, enrichir la langue par l'infusion des mots et des images empruntés aux langues antiques, et enrichir également la poésie par l'introduction des genres usités par les anciens[1].

1. Comme antécédent de la Pléiade, lire le beau discours prononcé le 25 octobre 1894, par M. Brunetière, sur Maurice Scève. On y verra comment, grâce à lui, la prose rimée de Marot est devenue la poésie de Ronsard, et que, tout en restant fidèle au dizain, Scève a introduit dans son œuvre des « inventions d'art » dont plusieurs servirent à ses successeurs qui ne considèrent plus, eux, ainsi que Scève, du reste, la poésie comme une bagatelle, mais comme le plus admirable instrument esthétique servant à entretenir parmi les hommes le culte de la Beauté. Si Maurice Scève n'a pas eu l'hon-

A cet effet, Joachim partit en guerre contre les représentants de l'ancienne école et les faiseurs de rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres « épisseries », qui, disait-il, « ne servent qu'à prouver notre ignorance. » Il insistait en même temps sur la nécessité de connaître le grec et le latin pour bien écrire, et s'élevait contre les derniers représentants de Marot, Jehan le Blond, Sebilet et Fontaine, duquel il disait : « O combien je désire tarir ces fontaines[1] ! » Celui-ci, se sentant visé, répondit par un libelle intitulé : *Quintil Horatian sur la défense et illustration de la langue françoise*[2] qu'il ne signa pas et que Sainte-Beuve, malgré sa sévérité excessive pour la Pléiade dont les tentatives furent respectables après tout, qualifie de « critique de détail quelquefois ingénieuse mais le plus souvent futile. »

Ce Fontaine, né à Paris en 1515, établi en 1540 à Lyon s'y maria deux fois et mourut vers la fin du XVIe siècle. Ses démêlés avec la Pléiade ne durèrent pas longtemps. Il se réconcilia bientôt avec tous ses

neur de réaliser un si noble dessein, du moins a-t-il eu celui de le pressentir, et nous devons, en passant, l'en féliciter. Le premier, il a su, en effet, réduire à l'unité d'un même dessin toutes les parties de son long poème, de sa *Délie* ; ce qui est, selon l'expression de M. Brunetière, « le commencement de l'art de composer ». Le *Journal des Débats roses* du 25 octobre 1855 a reproduit ce discours.

1. Allusion à l'ouvrage de cet écrivain intitulé : La *Fontaine d'amour contenant élégies, épistres et épigrammes*. Paris, 1546.

2. Lyon, 1551.

membres, adressa des vers à Ronsard, Dorat, Baïf, Belleau, Jodelle, et tenta même dans la lettre qui nous occupe, de récuser la paternité du Quintil[1]. On trouve dans cette lettre une allusion au principal collège de la Trinité, à Lyon (1542-1565), Barthélemy Aneau, sur lequel Fontaine tentait vainement de rejeter la responsabilité du pamphlet[2].

On sera peut-être intéressé par la lecture du beau sonnet que Joachim du Bellay consacra à Lyon. en traversant cette ville; le poète y déploie de véritables qualités de peintre.

Scève, je me trouvay comme le fils d'Anchise
Entrant dans l'Élysée, et sortant des enfers,
Quand après tant de monts de neige tout couvers,
Je vis ce beau Lyon, Lyon que tant je prise.

1. A l'égard de la réconciliation de Fontaine avec la Pléiade, consulter le curieux recueil intitulé : *Sensuyvent les ruisseaux de fontaine œuvre contenant Épitres, Élégies et Estreynnes pour cette présente année 1555*, par Charles Fontaine (Lyon, Payan, 1555), et aussi : *Odes, Énigmes, Épigrammes*, par le même (Lyon, Citoys, 1557.)

2. On sait que dans ce pamphlet, le *Quintil*, Fontaine critiquait les répétitions de l'*Olive*, un des poèmes de du Bellay et tout un vain travail de mémoire au détriment de l'inspiration. Il ajoutait que les œuvres d'autrui méritaient une durée aussi longue que celle du poète.

Charles Fontaine prit pour titre de son pamphlet le nom de *Quinctilius*. Horace parle de ce personnage dans l'épître aux Pisons (*Quinctilio si quid recitares*) comme d'un censeur sévère, mais sûr des œuvres poétiques de ses amis. Du Bellay dans la *Défense* avait rappelé ce trait, chapitre XI, 2e partie.

Son estroicte longueur, que la Saône divise
Nourrit mil artisans et peuples tous divers :
Et n'en déplaise à Londre, à Venise et Anvers,
Car Lyon n'est pas moindre en faict de marchandise,

Je m'estonnay d'y voir passer tant de courriers,
D'y voir tant de banquiers, d'imprimeurs, d'armuriers,
Plus dru que l'on ne voit les fleurs par les praieries.

Mais je m'estonnay plus de la force des ponts,
Dessus lesquels on passe, allant delà des monts,
Tant de belles maisons et tant de métairies.

Je ne puis, sans sortir du cadre de cette étude, insister plus longuement sur l'exquis poète dont on sent M. de Nolhac, avec raison, si vivement épris. A son retour en France, vers 1557, il n'avait trouvé, le lecteur a pu en juger par les pages précédentes, que des querelles et des dissensions familiales. Malgré ses tristesses et les difficultés de sa vie, il donna, dès 1558, les *Poésies latines*, les *Jeux rustiques* et les *Regrets*. Ceux-ci lui attirèrent les désagréments que l'on sait. En butte aux attaques des envieux, l'humeur de Joachim devint ombrageuse. Pour comble d'infortune, deux de ses protecteurs, Henri II et la Reine de Navarre, moururent ; la princesse Marguerite de France, bientôt après, quitta la cour pour aller régner en Savoie. Devenu sourd, vieilli avant l'âge, du Bellay mourut le 1er janvier 1560, à 35 ans d'une attaque d'appoplexie. Au sujet de cette mort prématu-

rée, M. le Braz a fait cette réflexion mélancolique : « Il est permis de penser qu'il ne lui déplut point de mourir jeune. La vie ne lui avait pas été douce. Et puis il s'était d'avance rangé parmi les âmes peu communes qui,

Pour allonger leur gloire accourcissent leurs ans. »

Sur la tombe de ce grand poète on aurait pu inscrire ces vers que son ami Pierre de Ronsard avait composés à l'honneur de Remi Belleau :

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres...
Lui même a basty son tombeau
Dedans ses pierres précieuses [1].

§ 2. — Voici maintenant, en une trop courte plaquette, le récit de la liaison toute platonique de Ronsard avec *Hélène de Surgères* [2].

Ce sont des pages délicieuses bien propres à intéresser les admirateurs de la Pléiade, car il y en a

1. Pour de plus amples renseignements sur Joachim du Bellay, consulter le volume de E. Lafargue (Angers, 1864, in-8°), de Léon Séché (Paris, 1880) et les discours prononcés par MM. Brunetière et de Hérédia à Ancenis, lors de l'inauguration de la statue du poète (*Débats roses*, 2 et 3 sept. 1894). Ces deux discours résument de la façon la plus complète et la plus intéressante la vie et les œuvres de du Bellay.

2. Paris, Charavay, 1882.

encore, grâce au ciel! Ils trouveront là un tableau élégant et précis de l'étrange et fastueuse cour de Catherine de Médicis, la femme de Henri II, « aux lèvres minces, aux yeux froids, » intelligente, artiste, usant de son influence et de son prestige pour ses projets d'ambition et de règne personnel, amadouant et amusant les capitaines et les gentilshommes frondeurs de son entourage, ceux-là même qui, sous Charles IX, au fort des rivalités du cardinal de Lorraine et de Coligny, tramèrent la Saint-Barthélemy, les retenant, dis-je, et les captivant au moyen du fameux escadron volant de ses filles d'honneur « fort belles et honnestes dames, toutes battantes pour mettre le feu par tout le monde », à en croire Brantôme.

Nous sommes en 1560 : Ronsard atteint le point culminant de la gloire. Toute la France salue en lui le vainqueur de Marot, le maître sonneur de l'Ode et de l'Épopée, le savant qui a demandé — avec trop de confiance en des résultats futurs dont la durée devait être éphémère — au grec et au latin l'enrichissement de la langue qu'il a dotée de termes nouveaux au moyen du provignement des vieux mots, comme le faisaient les attiques, comme le firent depuis les Allemands. Pourtant, malgré ses travaux et les soins qu'il donne à la Muse savante, Ronsard ne laisse pas que de chanter les femmes. Il a bien compris qu'elles donnent aux poètes la suprême consé-

cration du talent. Aussi célèbre-t-il et aime-t-il l'Amour.

Son livre des *Amours* comprend quatre parties distinctes : La première, écrite en 1552, est réservée à Cassandre, fillette qui lui reste rebelle. La seconde, publiée en 1556, chante Marie, rose virginale fauchée dans sa fleur par la mort impitoyable. Puis, c'est Genêvre, habitante du faubourg Saint-Marcel ; Astrée, noble dame de la cour de Charles IX, et Sinope, dans laquelle plusieurs écrivains ont cru reconnaître Marguerite de France, duchesse de Berry, que Ronsard honore successivement de ses hommages et illustre dans ses vers, délicats et charmants.

Mais à Hélène de Surgères, « l'âme tendre des derniers jours, » était réservée la gloire d'être chantée non plus sous un prénom ou un pseudonyme, mais sous son vrai nom. A Hélène de Surgères étaient réservés l'immortalité littéraire d'une Muse toujours jeune et les derniers élans de cœur d'un admirable poète qui devait sauver à jamais de l'oubli ce nom de jeune fille.

Hélène descendait de Roderic de Fonsêque et de Louise de Clermont, baronne de Surgères, en Aunis. Son père, René, avait épousé Anne de Cossé, sœur du maréchal de Brissac, vice-roi de Piémont. La jeune fille avait un frère nommé Charles, qui fut chevalier de l'ordre du roi et conseiller d'État. Elle

naquit au début du règne de Henri II. Brantôme la cite comme faisant partie de la « seconde génération des filles d'honneur de Catherine de Médicis », parmi lesquelles se trouvaient déjà ses deux cousines Diane et Jeanne de Brissac. Conformément à la coutume du temps qui voulait qu'un gentilhomme fût officiellement attaché à une dame comme amoureux ou comme serviteur, Hélène avait agréé un jeune capitaine des gardes nommé La Rivière qui mourut pendant la troisième guerre de religion, ainsi que nous le révèlent les vers adressés par Amadis Jamyn à la belle éplorée, pour la consoler de la mort de son ami.

Quand Ronsard, en 1568, cédant au conseil de la Reine, adressa son premier sonnet à Hélène, il avait quarante-quatre ans ; la jeune fille en avait vingt. Malgré son âge, Hélène était fort érudite. La cour l'avait surnommée « Minerve » pour son sérieux et sa raison. Les vers de Ronsard jetèrent bientôt un vif éclat sur elle. Jamyn, Belleau, le vieux Dorat célébrèrent à l'envi la jeune fée qui inspirait leur maître et leur ami. Les deux livres de sonnets consacrés par Ronsard à Hélène de Surgères permettent de suivre pas à pas l'histoire de leur amour.

Dans ces vers on retrouve comme un écho des entretiens de ces deux cœurs si dignes l'un de l'autre. Hélène de Surgères, remarque M. de Nolhac, fut pour le poète un soutien moral puissant. A maintes

reprises, il vint puiser auprès d'elle du courage et du calme contre les insultes d'un Philibert de Lorme et les jalousies des courtisans.

Cette liaison, chose étrange pour l'époque, resta pure. Le ciel de l'affection de nos amoureux fut à peine traversé par de légers nuages provenant surtout de la jalousie de Ronsard dont la gloire auréolait l'âge mûr sans le rajeunir, hélas !

Hélène, qui avait accepté tout d'abord avec assez d'indifférence les hommages de son poète, se prit bientôt à l'aimer tendrement de son côté. Toutes les anthologies ont donné le beau sonnet :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle...

Voici les vers moins connus dans lesquels Ronsard raconte la chaste déclaration que lui fit un jour la jeune fille :

Prenant congé de vous dont les yeux m'ont domté,
Vous me dites, un soir, comme passionnée :
« Je vous aime, Ronsard, par seule destinée,
« Le ciel à vous aimer force ma volonté. »

« Il lui suffisait de s'être assuré pour ses vieux jours une affection sûre et sérieuse, de savoir, écrivait-il à Hélène :

Qu'alors que le vieil âge
Aura comme un sorcier changé votre visage,

Et lorsque vos cheveux deviendront argentez,
Et que vos yeux d'Amour ne seront plus hantez,
Que toujours vous aurez, si quelque soin vous touche,
En l'esprit mes escrits, mon nom en vostre bouche. »

La liaison à la fois sentimentale et intellectuelle de Ronsard et d'Hélène de Surgères dura six ans. A la mort de Charles IX, victime tragique d'une épopée sanglante organisée par lui, Ronsard quitta Paris et se retira dans le Vendômois. Henri III n'était plus pour le poète le bienfaiteur et l'ami qu'avait été son frère. Hélène resta à la cour où elle prit part aux séances de l'Académie du Palais fondée par le nouveau roi, et sur laquelle d'Aubigné nous a laissé des renseignements intéressants. Elle continua d'entretenir avec Ronsard des relations épistolaires suivies, jusqu'à la mort du poète survenue le 27 décembre 1585 au prieuré de Saint-Côme, à Tours. M^lle^ de Surgères survécut au poète qui l'avait aimée, et qui, dans son Vendômois, plantait des arbres en son honneur, et donnait à une fontaine le nom d'Hélène, comme il en avait déjà baptisé une du nom de son ami Belleau [1].

§ 3. — De *La Reine Marie-Antoinette*, l'un des

1. Pour de plus amples détails sur Ronsard et la réforme poétique tentée par lui, consulter les études qu'en ont données MM. Noël Blanchemain, Bec de Fouquières, Nisard (*Histoire de la littérature française*, tome I^er^) et Saintè-Beuve dans son tableau de la poésie française au XVI^e^ siècle. Ces deux derniers écrivains critiquent

volumes les plus appréciés de M. de Nolhac[1], et fort légitimement, je ne dirai qu'un mot. Non pas qu'il n'y ait beaucoup à retenir et à louer de ces pages fines, d'un sens historique si aiguisé. Mais le sujet est si connu que je craindrais d'insister inutilement. Une remarque à faire toutefois, c'est que M. de Nolhac, après tant d'autres écrivains ayant traité un pareil sujet, notamment les frères de Goncourt et M. Imbert de Saint-Amand, a composé néanmoins une intéressante monographie de la malheureuse reine. Aperçus inédits sur les débuts de Louis XVI, considérations remarquables sur la politique extérieure vues d'ensemble sur les intrigues intérieures du palais et du royaume se succèdent de manière à former un récit fort captivant. Le chapitre deuxième, au cours duquel l'auteur nous promène aux fêtes de la cour où, sous un ciel pourtant bien chargé, les jours se passent en perpétuelles féeries, est particulièrement intéressant, surtout la concise narration de l'ouverture des États généraux, prologue héroïque d'une tragédie cruelle. Le chapitre troisième nous donne de jolis détails sur l'intérieur de la Reine. M. de Nolhac nous fait sympathiser avec la mère, la femme délicate à l'âme

parfois avec une rigueur outrée les tendances et les œuvres du chef de la Pléiade. Je me demande pourquoi ? On ignore la date de la mort d'Hélène de Surgères, qu'un pamphlet huguenot joint au *Journal de l'Estoile* nomme encore en 1587.

1. *La Reine Marie-Antoinette*, Paris, Lemerre.

blanche. Mais il ne tombe pas dans le défaut de l'apologiste, admirateur aveugle du héros dont il s'occupe. Notre auteur est avant tout un savant épris de vérité, et qui ne craint pas d'insister, fort discrètement il faut en convenir, mais d'insister quand même, sur la frivolité, l'ignorance, la légèreté, la prodigalité de cette Reine qui ne servit pas toujours, hélas! la politique française, accepta les avis intéressés d'un Mercy-Argenteau, fit ses confidents d'un comte d'Artois, d'une duchesse de Polignac, d'un cardinal de Rohan!

Au dernier chapitre du livre, M. de Nolhac nous introduit dans le délicieux Trianon dont il nous vante l'élégance. En même temps, il nous parle avec amour du charme pittoresque de ce hameau où les révolutionnaires à l'esprit étroit et borné, plaçaient déjà « le repaire des débauches de l'Autrichienne », phrase qui a fait fortune depuis. Il faut lire le poétique récit de l'existence calme et simple de Marie-Antoinette, au milieu d'un décor champêtre bien propre à servir de fond aux tableaux de Greuze. La Reine y venait un moment goûter l'illusion d'une vie rurale prônée par Jean-Jacques Rousseau, à l'heure même où de funèbres pressentiments assombrissaient son front « des soucis de l'avenir » menaçant.

L'on ne peut, en suivant la description minutieuse que M. de Nolhac nous donne du Petit Trianon et de la fin d'un règne vermoulu, se défendre d'une immense mélancolie à la pensée de la catastrophe où devait

sombrer, en même temps que la famille royale, souvent inférieure à son rôle, mais sans cesse animée d'un ardent désir du bien aboutissant parfois, il est vrai, à de fort piètres résultats, cette société frivole, sensible, enthousiaste, aveugle, souvent égoïste et cruelle, mais qui n'en donnait pas moins à la postérité, l'année 1789, un bel exemple de désintéressement et qui, lorsque sonnèrent les heures du danger et de la tourmente révolutionnaire, montait à l'échafaud sans faiblir, à l'exemple de son Roi et de sa Reine.

M. de Nolhac a éprouvé et ressenti un peu de cette tristesse, et le ton de son récit en porte la marque. Aussi l'une des qualités du livre de *Marie-Antoinette*, sur laquelle, à mon sens, l'on n'a pas suffisamment insisté, c'est l'absence complète d'injustes préférences et de déclamations systématiques. L'historien a su, sans s'armer d'une sévérité outrée de moraliste ou d'une indulgence complaisante d'hyperboliste, conserver à son narré un accent véridique et *quod raro!* un ton respectueux en face d'un des plus cruels bouleversements sociaux qui furent jamais. Beaucoup d'annalistes n'ont pas gardé cette réserve qui fait de l'ouvrage de P. de Nolhac un document d'une valeur historique véritable [1].

1. L'édition originale de *Marie-Antoinette* a été publiée, avec trente-sept planches en noir et en couleurs, par MM. Bonnod, Valadon et Cie.

# QUATRIÈME PARTIE

## LE CHATEAU DE VERSAILLES

# QUATRIÈME PARTIE

## LE CHATEAU DE VERSAILLES

§ 1. P. de Nolhac, conservateur du Palais et du Musée. Innovations précieuses. Renseignements inédits sur Nattier. — § 2. Les appartements du Dauphin, partiellement convertis en galerie de peinture du xviii$^{e}$ siècle. — § 3. Le cabinet du Roi. Réfutations des erreurs auxquelles avaient donné lieu plusieurs toiles de Nattier. Découverte du portrait de Marie-Josèphe de Saxe. Recherches et travaux futurs. *Histoire du château de Versailles*. P. de Nolhac chez lui.

§ 1. — Depuis le règne de Louis-Philippe, on avait fait bien peu de choses à Versailles. Les styles les plus divers se trouvaient réunis sans ordre dans les salons du Musée. « Des chaises Empire et des appliques Restauration meublaient les pièces Louis XV, de jolies peintures se cachaient sous le badigeon, des tableaux attribués au petit bonheur dormaient dans des châssis, collés comme des timbres-poste ; enfin, une certaine topographie du château était acceptée sans contrôle, l'intelligence de quelques mémoires historiques dût-elle en être gênée. Ce n'est pas que la

conservation de ce palais et des collections qu'il renferme fût confiée à des hommes sans mérite. Eudore Soulié et Clément de Ris, pour ne citer que ces deux, étaient gens de compétence. Mais, appelés tard à ces fonctions, qui furent pour eux une manière de retraite, ils n'osèrent pas entamer une besogne que, sans doute, ils jugeaient immense[1]. » M. de Nolhac, lui, n'a pas reculé devant cette besogne. Il s'est épris de ce château où « deux siècles de production féconde, quatre règnes et trois styles ont accumulé leurs merveilles ». Et pour mettre en valeur ce beau Musée d'art décoratif, il s'est attaché à le distribuer méthodiquement, à lui donner une taxonomie qui, avec les années, deviendra de plus en plus parfaite.

Depuis sa nomination au poste important de conservateur du château de Versailles, il n'est pas de pièces d'art, de tableaux, de points obscurs de style ou d'esthétique que P. de Nolhac n'ait, en effet, étudiés avec la plus sûre méthode, ni de questions portant sur l'aménagement intérieur du Palais qu'il n'ait traitées avec la plus entière compétence, au cours de plusieurs publications d'une importance réelle. C'est ainsi qu'il a fait paraître sur la décoration de Versailles au XVIII^e siècle « une histoire du palais prise dans les comptes des bâtiments du Roi et la correspondance

1. *Journal de Genève*, 9 avril 1895.

entretenue par le directeur général et le premier architecte avec leurs agents de Versailles[1] ». On comprend toute la portée de pareilles recherches. Elles ont permis à leur auteur de redresser maintes erreurs qui, depuis de longues années, avaient passé pour vérité et qui, faute de documentation suffisante ou d'examen critique, n'étonnaient personne et prenaient une consistance fâcheuse, nuisible à la fidélité de l'histoire de l'art.

En étudiant les peintures de Nattier, l'immortel auteur du portrait de Marie Leczinska, un des joyaux de Versailles, Pierre de Nolhac s'exprime en ces termes : « Ce peintre, qui fut pendant vingt ans le peintre attitré de la maison de France, a reproduit plusieurs fois et sous diverses formes les portraits du Roi, de la Reine, du Dauphin, de la Dauphine, des Enfants de France, de Mesdames, filles du Roi, sans parler des princesses du sang, Orléans, Condé, Conti, ni des personnes que la volonté de Louis XV liait irrégulièrement, mais étroitement, à la famille royale, comme Mme de Châteauroux et Mme de Pompadour.

1. Cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 3e période, tome XIII, 1895, P. de Nolhac, après nous avoir parlé de la Chambre du Roi, du Cabinet du Roi, de l'appartement de Madame Adélaïde, se propose, au sujet de la décoration de Versailles au XVIIIe siècle, de diriger ses investigations sur plusieurs artistes, sculpteurs de ces merveilleuses boiseries, gloires du Palais, et dont les noms sont à peu près ignorés du public. Il en publiera les résultats dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

C'est à ce titre, presque officiel, que l'aimable peintre intéresse, plus que tout autre artiste de son temps, l'histoire de la cour de Versailles. Il tient, pour la même raison, une grande place dans le Musée historique, qui conserve aujourd'hui, en originaux signés et datés ou en répliques originales, la série à peu près complètes de ces portraits[1]. »

Or, parmi les œuvres de Nattier que possède Versailles « la confusion la plus grande règne jusqu'à présent dans les portraits de Mesdames confondues non seulement entre elles, mais encore avec les autres princesses du sang. L'iconographie de la famille royale au XVIIIe siècle, encombrée par tant de charmantes figures, est fort loin d'être constituée. Le bon Soulié, dans le catalogue de Versailles qui a rendu, d'ailleurs, bien des services, n'a pas contribué à éclaircir ces ténèbres, car il a maintenu des attributions établies visiblement au hasard par les organisateurs du Musée. » M. de Nolhac a vérifié minutieusement ces attributions incertaines. « Au milieu de cette confusion, il a procédé avec méthode — la méthode des Hautes Études. L'esprit critique se comporte toujours de même où qu'il s'applique. Comme il classait, il y a quelques années, les manuscrits de Pétrarque, il vient de classer les tableaux de Versailles; faisant le départ entre les

1. Cf. l'article sur Nattier, peintre de Mesdames filles de Louis XV. *Gazette des Beaux-Arts*, 3e période, t. XIII, 1895.

authentiques et les apocryphes, entre les originaux et les copies, entre les excellents et les médiocres; à la facture reconnaissant les maîtres, identifiant les personnages par des confrontations avec des estampes[1]. »

Ajoutez à ce travail compliqué la difficulté de démonter des toiles souvent encastrées dans des boiseries fixes, et qu'il fallait, de toute nécessité, changer de place, pour les mettre en valeur. D'autres, reléguées dans les attiques du château, au risque d'être endommagées par les fortes chaleurs ou les grands froids, après avoir été soigneusement traitées et revisées, se sont vues répartir également dans deux salles nouvelles au rez-de-chaussée du palais.

§ 2. — « M. de Nolhac y a disposé un cerain nombre des précieuses peintures historiques dont il a entrepris le sauvetage. On accède par la cour de marbre dans les nouvelles salles, qui contiennent de fort bons spécimens de décoration du XVIIIe siècle et qui ont fait partie des appartements du Dauphin, Longtemps encombrées d'œuvres sans valeur, elles étaient, on peut dire, cachées aux yeux du public par de médiocres portraits des anciens maréchaux de France, qui trouveront fort bien place dans une autre partie du musée.

« Tous les portraits et tableaux qui y seront exposés

1. Cf. *Journal de Genève*, 9 avril 1895.

désormais appartiennent au XVIIIe siècle; plusieurs sont encore inconnus; d'autres paraîtront des nouveautés par les attributions rectifiées que M. de Nolhac leur a rendues. La série s'ouvre par le magnifique portrait du chroniqueur de Louis XIV, le *Marquis de Dangeau*, par H. Rigaud, daté de 1702; viennent ensuite : *Louis XVI enfant et l'Infante d'Espagne*, par Largillière; *le Portrait de Louis XV* en tapisserie des Gobelins, d'après Michel Vanloo; *Louis XV*, par Drouais (1773); *le Dauphin, fils de Louis XV*, par Natoire; *la Première Dauphine*, par Tocqué; *la Seconde (Marie-Josephe de Saxe)*, par Nattier; *Philippe V et sa femme Élisabeth Farnèse*, par Michel Vanloo, avec l'esquisse originale du grand Vanloo du Musée du Prado : *la Famille de Philippe V*... Parmi les portraits de littérateurs, un *Gresset*, de Tocqué, et un *Voltaïre jeune*, de l'école de de Troy, sont à noter.

« Une salle voisine contient trois tableaux d'Olivier, représentant des scènes de forêt et de chasse à l'Isle-Adam, et un souper du prince de Conti au Temple, faits en 1766 pour la salle à manger du château de l'Isle-Adam, et curieux pour les costumes et les usages du XVIIIe siècle. On y voit aussi *le Maréchal de Noailles*, par Rigaud; *le Maréchal de Belle-Isle*, par Valade (médaillon soutenu par des Renommées); *le Maître des requêtes Lepelletier*, par Largillière; *la Famille de Carle Vanloo*, par Michel Vanloo, d'une facture

un peu lourde par endroits, mais d'une charmante composition; le très fin *Portrait de Grétry*, par Mme Vigée-Lebrun ; quelques autres toiles secondaires, d'intérêt surtout historique.

« Le caractère du Musée de Versailles lui permet des arrangements où l'iconographie peinte et l'iconographie sculptée peuvent être mêlées. C'est une ingénieuse idée que d'avoir joint à ces tableaux quelques bons bustes, parmi lesquels un *Diderot* et un *Voltaire* de Houdon et l'admirable *Duquesnoy* du même artiste, qui sera pour beaucoup de ses admirateurs une véritable révélation. Les tableaux sont bien espacés, clairement présentés, et il faut souhaiter que les fonds mis à la disposition de l'administration du musée lui permettent de poursuivre une œuvre qui commence la renaissance du Musée de Versailles. Ce n'est, en effet, qu'un commencement, et l'année prochaine verra l'aménagement des salles voisines où descendront peu à peu toutes les richesses historiques des attiques [1]. »

1. *Débats roses* du 27 juin 1895.

Voici, d'autre part, en quels termes M. Anatole France apprécie les innovations artistisque de P. de Nolhac : « Je veux vous conduire, dit-il à ses lecteurs, dans ces deux salles du rez-de-chaussée où étaient exposés les portraits des maréchaux, où, maintenant, grâce aux soins de M. de Nohlac, les beaux portraits du XVIIe et du XVIIIe siècles, jusqu'ici abandonnés pêle-mêle dans un affligeant oubli, se détachent sur les fonds blanc et or, près des bronzes de Caffieri et des marbres de Houdon.

« L'arrangement ingénieux et discret de ces salles est dû tout entier à l'instinct délicat et sûr, au goût docte et artiste de M. de Nolhac ». (*Univers illustré*, 22 juillet 1895).

§ 3. — Déjà en 1894, M. de Nolhac avait admis le public à visiter des collections de portraits du XVIIIe siècle qui parurent une nouveauté, surtout certaines toiles du peintre Nattier dont il vient d'être question. Plusieurs tableaux de cet artiste se trouvaient désignés sous de fausses indications. En voici un exemple : Paul Mantz, parlant de l'œuvre de Nattier [1], n'hésitait pas à déclarer perdus les portraits de Mesdames Adélaïde en Diane et Henriette en Flore que Palissot prétendait orner jadis la chambre de Louis XV à Choisy. Or, P. de Nolhac établit que « ces portraits existent, mais sous d'autres noms [2] ».

1. Cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 3e période, XII, p. 104.

2. Cf. *Gazette de Beaux-Arts*, 3e période, XIII, pp. 460 et sqn.

P. de Nolhac travaille à un ouvrage intitulé : *Le Musée national de Versailles. Essai d'un classement critique* qui paraîtra en 1896 chez Braun, Clément et Cie, où il résume avec une introduction sur l'histoire du château de Versailles les résultats principaux auxquels il est arrivé dans les corrections diverses d'attributions dont je viens de parler brièvement. Pour la partie descriptive des collections, il a pour collaborateur distingué M. André Pératé, conservateur adjoint du Musée, auteur très compétent de la partie sur les.Papes et les Arts, dans le beau volume paru chez Didot (1895) et intitulé *le Vatican*.

« Le sous-titre : *Essai d'un classement critique*, indiquera, me disait P. de Nolhac, le caractère *provisoire* d'un travail qui, tel qu'il sera, et bien imparfait, rendra des services. » — C'est juger avec une modestie par trop grande un livre précieux dont je ne saurais trop recommander la lecture aux fervents de la peinture et de l'art.

Notre auteur met également la dernière main à un opuscule où, sous le titre : *Le Château de Versailles sous Louis XV*, il relate l'histoire du Palais, donne des détails intimes sur la Cour de Louis XV, indique les modifications subies dans les aménagements

Il donne aussi sur les tableaux de Mesdames Sophie, Louise et Victoire de curieux détails.

Entre temps, il s'était appliqué à démontrer de la façon la plus indiscutable l'identification du « cabinet du conseil » et du « cabinet du roi », éclairant ainsi d'un jour nouveau la vie intime de l'ancienne cour, constatant que le cabinet du roi était le centre moral du château, le point d'aboutissement des affaires et des intrigues, dévoilant par cela même les secrets de maintes anecdotes obscures de Luynes, Besenval, Dufort de Cheverny, spécifiant les locaux où se donnaient les audiences particulières, et où, parfois, le Parlement venait adresser ses remontrances. C'est là que fut présentée M^me^ du Barry. Le cardinal de Rohan, comme il en sortait, fut arrêté dans la grande galerie. Ainsi M. de Nolhac excelle à préciser la topographie, incertaine jusqu'ici, des lieux où se passèrent des événements appartenant au domaine de l'histoire et par cela même utiles à rétablir dans leur cadre primitif.

intérieurs du château, accomplit en un mot des recherches et produit des documents analogues à ceux contenus dans un autre opuscule, édité en 1889, et intitulé : *Le Château de Versailles au temps de Marie-Antoinette*, 1770-1789.

Ce dernier ouvrage comprend l'histoire du Palais et fournit des renseignements sur l'ancienne cour ; il indique les remaniements que cette demeure a subis, les logements de M^me^ du Barry, M^me^ Adélaïde, les petits appartements de la Reine, les cabinets de la Reine et du Roi, les appartements des enfants de France, de M^me^ de Polignac, de M^me^ de Lamballe, de Monsieur et de Madame, du duc d'Orléans (Versailles, Aubert).

C'est d'une manière analogue qu'il redresse les attributions erronées de plusieurs toiles. S'appuyant, à cet égard, comme en matière historique, sur les archives de la maison du Roi, il prouve à l'aide de projets, plans, devis, dessins, mémoires, comptes et correspondance, l'exactitude de ses assertions. Et pas d'incertitude possible pour le lecteur. N'est-ce point en classant avec sa sûreté méthodique habituelle les Nattier de Versailles, véritables ou non, qu'il a découvert l'admirable portrait de Marie-Josephe de Saxe, effacé à tort, véritable trésor artistique qui enrichit à tous les points de vue le musée et que jusqu'alors on croyait perdu?

En résumé, l'honneur et le mérite de Pierre de Nolhac, conservateur du Musée de Versailles, seront d'avoir compulsé, avec soin, les comptes des bâtiments pour le XVIII^e^ siècle. Ils l'avaient à peine été encore. Il n'était que de les tirer de l'oubli. Le savant conservateur qui ne recule devant aucun labeur, fût-ce le plus rebutant et le plus ardu, a commencé avec vaillance cet important travail. On peut raisonnablement penser que l'historien qui a décrit si intelligemment le Trianon[1] mènera à bien une besogne compliquée sans doute, mais dont l'achèvement sera précieux pour le public.

1. Cf. *Marie-Antoinette*, chapitre IV.

Il est fort à présumer, d'ailleurs, que les recherches futures de M. de Nolhac l'amèneront à effectuer de nouvelles découvertes. A cet égard, l'avenir réserve plus d'une heureuse surprise aux adeptes de l'art qui suivent avec intérêt les réformes accomplies par ce travailleur consciencieux et diligent. Ses innovations ont été jusqu'ici trop rationnelles et fertiles en bons résultats pour que leur auteur s'arrête en si beau chemin.

C'est avec l'espérance d'en voir le cours se continuer que je termine cette étude, tout en formulant le vœu de voir bientôt paraître l'*Histoire du château de Versailles* qui nous manque et dont les éléments principaux sont dans les cartons de P. de Nolhac.

L'auteur de la *Reine Marie-Antoinette* et du *Musée national de Versailles* nous doit cet ouvrage. De par sa haute érudition et son habituelle dextérité à se jouer et à tirer parti des textes les plus confus, — les chapitres précédents nous en ont fourni maints exemples, — nul, mieux que lui, n'est capable de traiter définitivement un pareil sujet.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché en terminant de connaître le cadre au milieu duquel Pierre de Nolhac se livre à ses travaux. Écoutons, comme conclusion, M. Anatole France nous en faire le récit d'une façon charmante.

« Puisque l'heureuse entreprise de la restauration

du Musée de Versailles vient de ramener sur son savant conservateur l'attention publique, déjà fixée par la révélation de ses beaux vers, *Paysages d'Italie et d'Auvergne*, je veux aussi vous conduire chez lui, dans ce vaste salon blanc dont il a fait son cabinet de travail et dont la seule richesse est un buste antique posé sur la cheminée et répété par la glace, une tête de femme mutilée et pure, un de ces marbres qui, sans exprimer la beauté parfaite, y font du moins songer. Sur les murs, quelques souvenirs d'Italie. Au milieu de la pièce, une grande table chargée de livres et de papiers dont l'amas trahit les diverses recherches du savant. J'y ai vu un état de logements du château de Versailles sous Louis XVI à côté d'un manuscrit de Quintilien annoté par Pétrarque.

« Surprenons M. de Nolhac épars sur ces papiers. Il a l'air très jeune, les joues rondes et souriantes, avec une expression de ruse innocente et de modestie inquiète. Ses cheveux noirs abondants et rebelles, où l'on voit que les deux mains se sont plongées à l'instant difficile, pendant la méditation active, me font songer, je ne sais pourquoi, à la chevelure rebelle de l'ami de David Copperfield, ce bon Traddles, si appliqué, si occupé de retenir de ses dix doigts ses idées dans sa tête. M. de Nolhac porte des lunettes légèrement bleutées derrière lesquelles on devine des yeux étonnés et doux.

« Au sortir de l'École de Rome, et tandis qu'il pro-

fessait aux Hautes Études, M. Pierre de Nolhac a été attaché aux Musées nationaux, et l'État, peu perspicace d'ordinaire en ces matières, ne pouvait cependant faire un meilleur choix, ni désigner, pour la conservation de nos richesses d'art, un gardien plus vigilant.

« Dans une aile du palais de Versailles, il poursuit ses études dans la grande lumière et dans le grand silence.

« Autour de lui, sur sa table et sur les planches de sa bibliothèque nous retrouvons les sujets de ses études, les noms qu'il a marqués de son empreinte comme d'un cachet de cire. Il s'est attaché d'abord aux humanistes, aux savants, aux poètes de la Renaissance, il a découvert le *Canzoniere* écrit de la main même de Pétrarque. Il a respiré la fleur, encore parfumée, qui sèche depuis des siècles, dans les manuscrits de ces hommes qui aimèrent les lettres mortes d'un vivant amour et retrouvèrent dans la poussière l'étincelle de l'éternelle beauté. On le sent bien à la saveur de ses propres vers.

« Avec la sympathie d'un peintre pour un modèle longuement étudié et le respect qu'inspire aux âmes généreuses la grandeur de la souffrance, il a dessiné la figure de cette Marie-Antoinette dont l'ombre erre encore sous les ombrages de ce Trianon où elle habita.

« Et cependant, malgré tant de travaux si divers, le conservateur du Musée de Versailles est un jeune, un

très jeune savant. Heureux donc M. de Nolhac, qui vit à la fois de notre vie moderne aux larges horizons et de cette vie exquise des vieux humanistes courbés sur les parchemins délicieux[1]. »

1. *Univers illustré*, 22 juillet 1895.

# APPENDICES

## APPENDICE I

Dans le cours de l'année scolaire 1894-1895, vingt nouvelles conférences ont été données avec le plus grand succès soit à la Sorbonne, soit au Cercle Saint-Simon, par MM. Dejob (*De la tendresse dans le théâtre d'Alfiéri*) ; le Dr Max Durand-Fardel (*De l'amour dans la Divine Comédie*) ; Picavet (*Galilée, destructeur de la scolastique et fondateur de la philosophie scientifique*) ; Paul Desjardins (*Un mois en Italie, 1894*) ; Pierre Gauthiez (*La vie artistique au XVIe siècle en Italie d'après les lettres de l'Arétin*); Rodochanachi (*Renée de France et l'Italie*) ; Émile Picot (*La littérature italienne en France au XVIe siècle : Humanistes, traducteurs, comédiens*) ; Enlart (*Origines de l'architecture gothique en Italie*) ; M. Picot (*Imprimeurs et libraires italiens en France* ; *auteurs français qui ont écrit en italien*) ; Eugène Müntz (*Léonard de Vinci, penseur et poète*) ; René Doumic (*Un Romancier italien, M. Gabriel d'Annunzio*) ; Charles Yriarte (*Les Travaux d'art commandés par Isabelle d'Este à Padoue*) ; Clément (*Portraits d'Italiens dans la littérature française du XVIe siècle*); Dubief (*Des conditions économiques actuelles de l'Italie*) ; Gabriel Séailles (*L'esthétique de*

*Léonard de Vinci*); Romain Rolland (*Les Origines de l'opéra italien, musique inédite du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle*). — Le sujet de cette conférence était tiré de la thèse remarquable soutenue récemment en Sorbonne par ce savant auteur sous le titre : *Les Origines du théâtre lyrique moderne*; *Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti* (Paris, Thorin). — Cet attachant ouvrage qui a valu à M. Rolland la mention *très honorable* est indispensable à lire pour tous les esprits curieux et désireux de voir clair dans des questions souvent embrouillées comme à plaisir par les commentateurs et les critiques musicaux. — Léon Dorez (*Pic de la Mirandole*); le Docteur Labat (*Le sol, le climat et les eaux d'Italie*); Léonardon (*Guichardin, ambassadeur de Florence près Ferdinand le Catholique*); Maxime Formont (*Le Génie de Dante tel que la science moderne l'envisage*).

Voici également le tableau des conférences pour 1895-1896 :

M. Dejob, *Le roman politique dans l'Italie contemporaine ; Daniele Cortis de M. Fogazzaro; Baraonda de M. Rovetta*;

M. Bikélas, *Luigi Settembrini, patriote et critique italien ;*

M. Léon Dorez, *La jeunesse du pape Marcel II (1501-1535) ;*

M. Henri Cordier, *Le centenaire de Marco Polo ;*

M. Henri Chantavoine, *La tristesse de Leopardi ;*

M. Émile Trolliet, *Pétrarque et Lamartine ;*

M. Émile Picot, *La littérature italienne en France à partir de la Renaissance : auteurs, acteurs, imprimeurs, libraires ;*

M. le D^r^ Labat, *Un voyage d'autrefois en Italie* (1852-1853) ;

M. Dimier, *Un initiateur italien de l'art français : le Primatice ;*

M. le Dr Max Durand-Fardel, *La personne de Dante dans l'Enfer de la Divine Comédie ;*

M. Durand-Gréville, *Trois siècles de peinture en Italie ;*

M. Henry Cochin, *Pétrarque ;*

M. Paul Milliet, *Le sculpteur Andrea Pisano ;*

M. Eugène Darsy, *Machiavel en France ;*

M. Gaston Paris, *La littérature franco-italienne au XIIIe et au XIVe siècle ;*

On peut juger par cette nomenclature combien, en trois années d'existence, la Société d'Études italiennes a vu se former autour d'elle de précieuses recrues. Grâce à la bonne volonté d'éminents esprits, le nombre de ses conférences qui, en 1893-94, n'était que de sept, s'est plus que doublé pendant les années suivantes ; c'est constater par cela même la solidité de ses bases et la certitude de sa durée à venir.

---

## APPENDICE II

### Analyse de *Pétrarque et l'Humanisme.*

*Chapitre I. — Pétrarque Bibliophile.* Inventaire général de la culture de l'Humaniste, ses lectures et les notes dont il émaille les marges des livres. Action des auteurs sur Pétrarque qui a vécu du livre et par le livre. Recherches bibliographiques. Formation de la collection de manuscrits. Formation de la bibliothèque. Apostolat littéraire.

*Chapitre II. — Les livres de Pétrarque.* Que sont-ils devenus après sa mort ? Destruction de la légende d'après laquelle la république de Venise aurait laissé périr les

manuscrits que Pétrarque lui avait légués. Ventes successives des œuvres de Pétrarque après 1379; une partie passa de Carrare aux Visconti qui, alliés à la République de Venise, avaient fini par écraser complètement la principauté de Carrare, et alla orner la Bibliothèque de Pavie. La plupart des livres de Pétrarque qui sont à la Bibliothèque Nationale de Paris proviennent de Pavie d'où ils furent emportés en 1499. Inventaire de Pavie dressé en 1426. Liste des manuscrits provenant de Pétrarque que P. de Nolhac a retrouvés et reconnus en France et en Italie.

*Chapitre III. — Pétrarque et Virgile.* Amour de Pétrarque pour le poète latin. Il l'imite. Il cherche à Mantoue ses souvenirs, visite les lieux décrits par l'*Enéide.* Pour lui, Virgile s'est plu à cacher la vérité sous le voile de l'allégorie : aux savants de la découvrir. Description du fameux *Virgile* de l'Ambrosienne, manuscrit annoté par Pétrarque. Son commentaire embrasse toutes les connaissances de l'humaniste.

*Chapitre IV. — Pétrarque et les poètes latins.* Catulle, Properce, Ovide, Tibulle, Horace, Perse, Juvénal, Plaute, Térence, Lucain, Stace, les mythographes, Ausone. Pétrarque ne connut probablement Martial que par les florilèges moraux du moyen âge. Il aime exclusivement les poètes du paganisme et néglige ceux de l'époque chrétienne, à l'exception de Prudence, bien qu'admirateur fervent des Pères et des Psalmistes.

*Chapitre V. — Pétrarque et Cicéron.* Avec Virgile, Cicéron est le grand amour du poète. Caractère particulier du culte de Pétrarque pour l'auteur latin dans lequel il voit un modèle et un ami. Pétrarque n'étudie et n'imite pas seulement la langue de Cicéron, mais se pénètre aussi de ses sentiments et de ses idées. Destruction de la légende

voulant que Pétrarque ait eu entre les mains un traité de Cicéron intitulé *De gloria*. Revue des œuvres cicéroniennes possédées par Pétrarque.

*Chapitre VI. — Pétrarque et les Historiens romains.* Recherches et annotations sur Tite-Live ; Suétone, Florus, Eutrope, Justin, Salluste, César, Valère-Maxime. L'*Histoire Auguste*. Il en possède deux manuscrits. Sentiments pour l'empire romain. Idées sur l'art antique. Pétrarque n'a rien connu de Tacite.

*Chapitre VII. — Pétrarque et les prosateurs latins.* Influence de Pline et de ses idées sur l'humaniste. Manuscrit de Quintilien et ses annotations ; Pétrarque s'y adresse à lui-même (*Silvanus*) des avis. Manuscrit de Quinte-Curce. Goût de Pétrarque pour cet écrivain. Frontin, Végèce, Apulée, Palladius, Aulu-Gelle, Macrobe, Vitruve, Nonius, Martianus, Pomponius Méla, Capella, Hygin, Vibius, Sequester, Boèce dont il apprécie la belle *Consolatio*. Il a possédé des fragments de Caton et de Varron ; il a connu très bien Sénèque philosophe et tragique. L'action de cet écrivain a été grande sur Pétrarque.

*Chapitre VIII. — Pétrarque et les auteurs grecs.* Connaissances incomplètes qu'en eut Pétrarque. Histoire des tentatives du poète pour se procurer par une traduction les œuvres d'Homère et de Platon. Ses relations avec Barlaam, moine Basilien, qui lui donna des leçons de grec mais peu nombreuses. Boccace et l'étude du grec. Léon ou Léonce Pilate. Transcription pour Pétrarque de certains passages du manuscrit d'Homère que lui avait offert l'envoyé de l'empereur d'Orient, Nicolas Sigeros, qui avait connu l'humaniste, en 1353, à Avignon. Traduction d'Homère (*Iliade* et *Odyssée*) par Pilate. Malgré ses scholies sur Homère Pétrarque n'a retenu que quelques notions de grec ; il ne voit nulle différence entre la langue de Platon

ou d'Homère et celle des Calabrais du temps. C'est un *graius elementarius*. Il a lu tous les auteurs grecs en traduction et n'aurait pu les lire autrement.

*Conclusion.* — Titre des œuvres possédées par Pétrarque.

*Excursus* pp. 375-423. *L'iconographie de Pétrarque. Pétrarque jardinier. Pétrarque dessinateur. Les livres de Pétrarque chez les Fregoso. Notice sur un Cicéron copié par Tedaldo della Casa. Les Mémoriaux intimes de Pétrarque. Les ouvrages en langue vulgaire chez Pétrarque.*

---

## APPENDICE III

Avant la publication du volume de M. de Nolhac, *Les Correspondants d'Alde Manuce*, dont il donne les lettres inédites, on en connaissait déjà une soixantaine également adressées à Alde et publiées par des érudits au cours de divers volumes. Je crois intéressant de reproduire ici la nomenclature qu'en a relevée M. de Nolhac :

Cicogna dans ses *Inscrizioni Veneziane* produit une bibliographie complète des lettres adressées à Manuce. Ses documents ont été réunis et réimprimés par M. J. Schück dans *Aldut Manutius und seine Zeitgenossen in Italien und Deutschland* (Berlin, 1862). On y relève les noms de Politien, Catarina Pia, Pic de la Mirandole, Codrus Urceus, Conrad Celtes, V. Longinus, Marcello Longino Adriani, Reuchlin, H. Urbanus, Conrad Muth, Bombasio, G. Burkhard.

D'autres auteurs ont donné, au cours de leurs travaux, des lettres adressées à Alde :

Colangelo, *Vita di Pontano* (Naples, 1826), cite une lettre de Pietro Summonte à Alde.

Renouard, à la fin des *Lettres inédites de Paul Manuce, extraites des autographes de l'Ambrosienne* (Paris, 1834), publie quatorze lettres adressées à Alde, par A. Bondini, G. F. Pic de la Mirandole, Alberto et Leonello Pio de Carpi.

A. Baschet, dans son *Aldo Manuzio, lettres et documents* (1495-1515) (Venise, 1867), publie douze pièces de la correspondance d'Alde avec le marquis et la marquise de Mantoue.

Didot, *Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise* (Paris, 1873), un billet de Cartéromachos à Alde.

L. Geiger, *Johann Reuchlins Briefwechsel* (Tübingen, 1875), deux lettres de Reuchlin à Alde.

G. Campori, *Lettere di scrittori italiani del sec. XVI*, dans la *Scelta di curiosita letterarie* (Bologne, 1877), huit lettres de Cartéromachos et une de Mario Equicola à Alde.

E. Abel, *Analecta ad historiam renascentium in Hungaria litterarium spectantia* (Buda-Pesth, 1880), une lettre de Brodarich à Alde.

A. Ceruti, *Lettere inedite dei Manuzi* (*Archivio Veneto*, t. XXI, Venise, 1881), une lettre d'Alde à Collaurius.

G. Antonelli, *Indice dei manoscritti nella civica biblioteca di Ferrara* (Ferrare, 1884), une poésie adressée par Daniel Fini à Alde et une lettre d'Alde à Fini.

Enfin P. de Nolhac, *Érasme en Italie* (Paris, 1885), deux lettres et deux billets d'Érasme à Alde.

---

# APPENDICE IV

Extraits poétiques des troisièmes *Odes Barbares* de G. Carducci (traduction de M. Julien Lugol).

## SOLEIL D'HIVER

Dans le solitaire hiver de l'âme, la douce imagination se lève et, par elle touchés, les nuages de la tristesse soudain s'écroulent et s'évanouissent.

Déjà toute pensée se rajeunit de joie céleste ; je sens en moi mes sens frémir de vie intime, l'immobile glace se fond.

Déjà du nébuleux et mobile sommet des fantômes s'échappent les affectueux souvenirs ; ils descendent avec de frais ruisseaux de larmes à travers l'ombre de l'ennui.

Ils descendent avec des murmures qui tout au fond évoquent des échos d'amours survivantes et avec une gaicté d'eaux qui sur les rives éveillent des sommeils de fleurs.

Ils descendent et s'épandent en un fleuve limpide, où les rivages. et les arbres, et les collines, et le flottant sourire de l'air, vastes et calmes, se reflètent.

Sur la nébuleuse cime de l'être, ô douce imagination, tu t'élèves, et de là, sous le blanc rayon, tu regardes couler le fleuve de l'âme.

## ÉGLÉ

Même durant le gris hiver, elles se dressent, de lierre et de laurier vêtues, dans la mélancolique voie Appienne, les antiques tombes en ruine.

Dans le ciel bleu d'où dégoutte encore la pluie, passent, au devant du soleil, de lumineuses nuées blanches.

La tête levée vers cette sereine promesse de printemps, Églé regarde et le soleil et les nuages.

Elle regarde; et devant son beau front, plus encore que devant le soleil, les nuages sourient sur les tombes antiques.

SALUT D'AUTOMNE

Parmi les verts coteaux, sous le ciel radieux et dans les champs en fleur de l'âme, tout est pour vous, Délie, comme une fête du printemps : loin de nous donc les tombes!

Deux fillettes, Délie, vous nomment douce mère; les roses vous nomment leur sœur, et le soleil, divin ami, couronne de lumière vos cheveux bruns.

Oui, loin de nous les tombes! Le trépas n'est pour vous qu'une fable lointaine : vous montez le sentier des ans, et, avec sa cithare d'or, Hébé au front serein, vous montre le sommet.

Du fond de la vallée, glacés par la rafale, nous, nous vous regardons avec admiration, souriante, monter, et un rayon de votre sourire éclaircit les brouillards paresseux de l'automne.

SUR LE « MONTE-MARIO »

Solennels, dans l'air calme et lumineux du Monte-Mario, les cyprès se dressent et regardent à travers la campagne grise, muet, couler le Tibre.

Ils regardent Rome s'étendre dans le silence au-dessous d'eux, et devant eux, tel qu'un pasteur géant qui veille sur un grand troupeau, surgir Saint-Pierre.

Versez, en haut de cette lumineuse colline, versez, amis,

le vin doré et que le soleil s'y reflète ; souriez, ô belles ; demain nous mourrons.

Laisse intact, Lalagé, dans le bois odorant, le laurier éternellement glorieux, ou que, parant ta chevelure brune, il reluise moins qu'elle.

Qu'à moi viennent parmi les vers, qui soucieux s'envolent, et la coupe joyeuse et la suave fleur de la rose éphémère qui console l'hiver et meurt.

Demain nous mourrons, comme hier sont morts ceux que nous aimâmes ; loin des souvenirs, loin des affections, fragiles ombres, peu à peu nous disparaîtrons.

Nous mourrons ; et toujours laborieuse, la terre autour du fécondant soleil gravitera, faisant à chaque instant comme des étincelles, par millions, jaillir des vies.

Vies dans lesquelles de nouveaux amours frémiront ; vies qui s'élanceront à de nouveaux combats et chanteront à des divinités nouvelles les cantiques de l'avenir.

Et vous qui n'êtes pas encore nés, vous dans la main de qui passera la torche qui va s'échapper de la nôtre, vous aussi vous disparaîtrez, troupes radieuses, dans l'infini.

Adieu, mère de ma pensée si brève et de mon âme fugitive, ô Terre ! Combien, autour du soleil, vas-tu perpétuellement rouler de gloire et de douleur !

Jusqu'au jour où, resserrée sous l'équateur par le constant appel de la chaleur fuyante, la race humaine exténuée n'aura qu'une femme, qu'un homme,

Qui, debout au milieu des débris des montagnes, dans les forêts mortes déjà, livides et les yeux vitrés, te verront sur le glacier immense, ô soleil, te coucher.

## COLLINES TOSCANES

Collines toscanes et vous, pacifiques bois d'oliviers à l'ombre tranquille desquels coulèrent mes pensées d'amour,

vendanges toscanes aux vermeilles grappes mousseuses et toi, soleil des jeunes ans passés parmi les bruits joyeux.

En face du soleil, souriez à la douce jeune fille que l'amour m'arrache et sous le ciel toscan rend épouse ; souriez-lui et donnez-lui cette tranquillité des affections de l'âme que le destin toujours me refusa.

Ne parlez pas, coteaux ; oliviers, ne murmurez pas ; ne lui dis pas encore, ô soleil clément qui vois tout, qu'au delà de cette montagne, peut-être en l'attendant, reposent ceux des miens qui tristement vécurent et moururent dans la douleur.

Pleine d'admiration, elle en contemple le sommet et dans son âme sent la vie frémir et un souffle léger effleurer ses cheveux, pendant que le soleil baissant déjà, le vent léger de la montagne tout autour de sa jeune tête fait s'agiter son voile blanc.

---

## APPENDICE V

Indépendamment des œuvres étudiées dans ce volume. M. de Nolhac a publié un grand nombre d'articles épars çà et là dans plusieurs Revues. En voici la liste :

a) *POLYBILION.*

Articles critiques sur des poésies diverses et comptes rendus d'ensemble d'ouvrages d'art et d'archéologie.

1880, I, pp. 113-121.
— II, novembre.
1881, II, pp. 303-315.

1882, II. octobre.
1887, II, p. 403.
1890, II, pp. 97-113.
1892, I, pp. 193-203.
1893, I, pp. 193-207.
— II, pp. 416-424.
1894, I, p. 256.
— II, pp. 409-422.

*b*) *GAZETTE DES BEAUX-ARTS.*

*Collection de Fulvio Orsini*, 2e période, t. XXIX, 1884.

Il s'agit de la collection de peintures de F. Orsini dont j'ai dit quelques mots à propos de ses collections d'antiquités. On y trouve des tableaux de Daniel de Volterre, F. Zuccaro, Salviati, Jérôme de Sermoneta, Clovio, Michel-Ange, Vinci, Jean Bellini, Giorgione, Peruzzi, Jules Romain, Sébastien del Piombo, Titien ; des portraits de Bessarion, Bembo, Pic de la Mirandole, Alde Manuce, Gentile Delfini, Antonio Agostino, Sigonio, des cardinaux Maffei, Sirleto, de Marcel II, etc. Les unes de ces toiles font partie de la collection Farnèse, les autres ont été dispersées soit par des legs d'Orsini lui-même, soit par les libéralités des Farnèse, et sont disséminées « dans les collections publiques ou privées d'Europe ». Dans l'*Inventaire* des collections d'antiquités d'Orsini retrouvé par P. de Nolhac (voir ci-dessus chapitre VII, p. 138 et sqq.), un chapitre entier est réservé « aux tableaux, cartons et dessins des maîtres que l'humaniste avait collectionnés. »

*Exposition du bois sculpté à Rome*, 2e période, t. XXXI, 1885.

Article sur l'origine de cette sculpture. Brunelleschi, Donatello, Mazano, San-Gallo s'y appliquèrent. Dès la fin du moyen âge, le bois sculpté était apprécié en Italie. Les Siennois s'y adonnèrent avec succès; exemple : le chœur de la cathédrale de Sienne.

L'art de la marqueterie se développa surtout chez les Olivetains et les Dominicains au xv^e siècle. Stalles sculptées. Coffres du xv^e siècle. Bahuts du xiv^e. Coffrets de diverses époques.

*Un nouveau portrait de Pétrarque*, 3^e période, t. III, 1890.

Ce portrait est contenu dans le manuscrit renfermant le *De viris illustribus* de Pétrarque (voir ci-dessus chapitre II, § 2), lequel fut terminé par un de ses élèves de Padoue, Lombardo della Seta, dont on n'a pas oublié le nom. Ce volume porte la cote 6069 F du Fonds latin de la Bibliothèque nationale de Paris et il est entré « dans la collection de Louis XII, au commencement du xvi^e siècle, avec une grande partie de la bibliothèque réunie par les ducs de Milan au château de Pavie ». Le portrait du manuscrit a figuré depuis en tête du grand ouvrage de P. de Nolhac : *Pétrarque et l'Humanisme.*

Un autre portrait de Pétrarque a été reproduit par Marsand dans l'édition des *Rime* donnée à Padoue en 1819-1820 ; il est tiré d'une fresque où Pétrarque est représenté de profil, à mi-corps, les mains jointes, dans l'attitude de la prière, la cape relevée permettant de voir le front. Marsand l'attribue à Guariento ou à son école. L'œuvre a-t-elle été exécutée du vivant de Pétrarque? P. de Nolhac pense que les chanoines de Padoue, après la mort de Pétrarque, tinrent à perpétuer parmi eux les traits de leur collègue.

Il est à remarquer que le nouveau portrait de Pétrarque s'accorde avec la fresque de l'évêché de Padoue sans contredire celle qu'Andrea del Castagno avait peinte à la villa Pandolfini et qui est aujourd'hui au Musée de Florence.

Au portrait découvert par P. de Nolhac dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale et pouvant être considéré jusque là comme seul authentique, il faut en ajouter un second que le P. Cozza Luzi, bibliothécaire de l'Église romaine, vient de retrouver dans un manuscrit du *Canzoniere* (Manuscrit *Vaticanus* 3198), et qu'un fascicule de l'*Archivio storico dell' Arte* (novembre 1895) reproduit. Cette œuvre, du xv^e siècle, copie visiblement un original plus ancien et même un portrait fait d'après nature. Pétrarque y est représenté âgé et engraissé et rappelle plus le chanoine que le poète. Cette miniature du Vatican concorde, par les traits essentiels, avec celle qu'a publiée la *Gazette des Beaux-Arts* et que P. de Nolhac a insérée dans son livre : *Pétrarque et l'Humanisme.*

*Pétrarque dessinateur*, 3e période, t. VII, 1892.

Plusieurs volumes de la bibliothèque de Pétrarque portent des traces de dessins. Entre autres le *Pline l'Ancien* conservé à la Bibliothèque nationale de Paris sous le nº *Par. lat.* 6802. On trouve sur cet exemplaire des scholies marginales et des croquis élémentaires de l'Humaniste. Sur la page du Pline portant (Hist. nat., XVIII, 51) : *Est in Narbonensi provincia nobilis fons, Orge nomine est; in eo herbæ nascuntur*, etc., Pétrarque a corrigé *Orge* et a mis en marge : *Sorgie fons.* Puis il a dessiné la « cavité d'où s'échappe le torrent », « il gran sasso donde Sorga nasce », et, au sommet du rocher, le petit ermitage dédié à saint Victor, qui était autrefois un lieu de pèlerinage et dont les traces ont depuis longtemps disparu.

*La décoration de Versailles au XVIIIe siècle* (1er article), 3e période, XIII, 1895. Voir ci-dessus Quatrième partie.

*Nattier, peintre de Mesdames, filles de Louis XV* (1er article), 3e période, XIII, 1895. Voir ci-dessus Quatrième partie.

c) *CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ.*

Sur un autographe de Michel-Ange, 1887, pp. 302-303.

Cet autographe appartenait à F. Orsini qui l'avait sans doute recueilli lui-même dans les papiers de Michel-Ange qu'il avait connu chez les Farnèse. (Voir Bibliothèque de F. Orsini, pp. 329 et sqn.) Le manuscrit comprenait des brouillons de vers et quelques minutes de lettres. J'en ai parlé au chapitre VII, page 141, note 2.

A propos de l'autographe Vatican des *Rime* de Michel-Ange, 1888, p. 213.

Citation d'une lettre de Marc-Antonio Dovizi à Baccio Valori, bibliothécaire de Saint-Laurent, au sujet de la cession à Florence de l'autographe des *Rime* de Michel-Ange. Cet autographe resta aux mains d'Orsini et passa ensuite à la Vaticane avec le reste de sa bibliothèque.

La lettre parle aussi de dessins de Michel-Ange, que P. de Nolhac croit se rapporter aux études pour la chapelle Pauline et autres édifices et qui ont passé d'Orsini aux Farnèse. On les retrouve en partie au Musée de Naples.

La protection des monuments d'art en Italie, 1891, p. 155.

d) *REVUE DE PHILOLOGIE, DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES.*

Le Vaticanus 90 (Γ) de Lucien, notice sur le manuscrit et collation des Dialogues des Morts, 1884, t. VIII, p. 147 et sqn.
« Le Festus d'Ange Politien » (travail repris dans la *Bibliothèque de Fulvio Orsini*), 1886, t. X, pp. 145 et sqn.
Les Scholies inédites de Pétrarque sur Homère (travail remanié entièrement et qui a pris place dans *Pétrarque et l'Humanisme*), 1887, t. X, pp. 28 et sqn.

e) *REVUE DES ÉTUDES GRECQUES.*

Le grec à Paris sous Louis XII, 1888, I, p. 62. (Voir ci-dessus Troisième partie).
Pétrarque et Barlaam, 1892, V, p. 94.
Plus quelques comptes rendus.

*f*) Mais la collaboration la plus active de P. de Nolhac a été, sans contredit, celle de la *Revue critique* à laquelle il n'a cessé, depuis 1881, de dépenser une grande part de ses efforts d'érudition et de fournir des études dont quelques-unes, par exemple celles sur Muret (à propos du livre de M. Dejob, *Marc-Antoine Muret, un professeur en Italie dans la seconde moitié du XVIe siècle*) et sur Dorat (au sujet de la thèse de

M. Robiquet : *De Joannis Aurati poetæ regii vita et latine scriptis poematibus*), sont de véritables mémoires qui apportent sur la Pléiade des renseignements inédits, précieux à rapprocher de la publication des *Lettres de Joachim du Bellay* et qui font faire un pas à l'histoire de l'humanisme. A signaler aussi un remarquable article sur Scaliger à propos des lettres publiées par Tamizey de Larroque.

| Auteurs. | Ouvrages. | Années. | Vol. | Pages. |
|---|---|---|---|---|
| Colluthus. | L'Enlèvement d'Hélène p. p. Abel. | 1881 | II | 49 |
| Dejob. | Marc-Antoine Muret. | 1882 | I | 483 |
| Abel. | La « Descriptio tabulæ mundi » de Jean de Gaza. | — | II | 33 |
| Lettres françaises de Scaliger. | | — | II | 328 |
| Torraca. | Les imitateurs étrangers de Sannazar. | 1883 | I | 10 |
| Narducci. | De l'utilité d'un catalogue général des Bibliothèques d'Italie. | — | I | 371 |
| R. Garnier. | Tragédies p. p. W. Fœrster. | 1884 | I | 55 |
| Dejob. | De l'influence du concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques. | 1884 | II | 457 |
| E. Müntz. | Travaux sur l'histoire de l'Art à Avignon. | 1885 | I | 518 |
| Amiel. | Juste Lipse. | — | I | 296 |
| | La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII. | — | II | 51 |
| | Jacques Amyot et le Décret de Gratien. | — | II | 432 |
| E. Müntz. | Donatello. | — | II | 485 |
| V. Cian. | Dix années de la vie de Bembo. | 1886 | I | 11 |
| Henri de Mesmes. | Mémoires p. p. Fremy. | — | I | 391 |
| Faucon. | La librairie des papes d'Avignon. | — | I | 409 |
| Beltrani. | La Bibliothèque de Fulvio Orsini. | — | I | 467 |
| Blanc. | Bibliographie italico-française universelle. | — | II | 37 |
| Negroni. | Un portrait de Dante. | — | II | 373 |
| | Artistes français à Rome (xv$^{e}$-xvii$^{e}$ siècle). | 1887 | I | 110 |
| | Raphaël. Sa vie, son œuvre et son temps. | — | I | 113 |

| Auteurs. | Ouvrages. | Années. | Vol. | Pages |
|---|---|---|---|---|
| Gruyer. | Fra Bartolomeo della Porta et Marino Albertinelli. | 1887 | I | 113 |
| Rooses. | Correspondance de Christophe Plantin. | — | I | 209 |
| E. Müntz et P. Fabre. | La Bibliothèque du Vatican au xv^e siècle. | — | II | 404 |
| Robiquet. | Jean Dorat. | — | II | 502 |
| Pakscher. | La chronologie des poésies de Pétrarque. | 1888 | I | 65 |
| Ziesing. | Érasme ou Salignac. | — | I | 389 |
| Heulhard. | Rabelais, légiste. | — | I | 389 |
| Cian. | L'édition expurgée du *Cortegiano*. | — | I | 370 |
| H. Delaborde. | Charles VIII en Italie. | — | II | 88 |
| — | Marc-Antoine Raimond. | — | II | 112 |
| | Les collections des Médicis au xv^e siècle. | — | II | 112 |
| Campori et Solerti. | Louis, Lucrèce et Éléonore d'Este. | — | II | 139 |
| Sieber et Teichmann. | Lettres des Amerbach. | — | II | 350 |
| Zardo. | Pétrarque et les Carrare. | — | II | 374 |
| Lossen. | Lettres de Masius et de ses amis. | — | II | 509 |
| Jovy. | Prousteau et Thoynard. | — | II | 426 |
| Mopurgo. | Vittoria Colonna. | 1889 | I | 11 |
| E. Costa. | Anthologie des lyriques latins de la Renaissance (xv^e et xvi^e siècle). | — | I | 31 |
| Borzelli. | Gaspara Stampa. | — | I | 373 |
| E. Müntz. | L'antipape Clément VII. | — | I | 345 |
| — | Le tombeau de Clément V à Uzate. | — | I | 345 |
| — | Les fresques de Villeneuve. | — | I | 345 |
| L. Pastor. | Histoire des Papes. | — | I | 210 |
| E. du Boys. | Siméon du Bois. | — | I | 311 |
| A. Graf. | A travers le xvi^e siècle. | — | I | 373 |
| Vittoria Colonna. | Lettres p. p. Ferrero et G. Müller. | — | II | 13 |
| Klette. | Les deux Jean de Ravenne. | 1890 | I | 75 |
| | Les trois poètes florentins de Bruni. | — | I | 75 |
| Castellani. | L'imprimerie à Venise et son origine. | — | I | 230 |
| Mark Pattison. | Essais. | — | I | 175 |
| Cochin. | | — | I | 393 |
| E. Amiel. | Érasme. | — | I | 374 |
| Del Balzo. | Les poésies sur Dante. | — | II | 51 |
| F. Nève. | La Renaissance en Belgique. | — | II | 138 |
| P. Battifol. | La Vaticane de Paul III à Paul V. | — | II | 195 |
| A. Luzio et R. Renier. | Isabelle d'Este. | — | II | 383 |

| Auteurs. | Ouvrages. | Années. | Vol. | Pages. |
|---|---|---|---|---|
| Cian. | Alciat et Bembo. | 1891 | I | 284 |
| René Bazin. | A l'aventure, croquis italiens. | — | I | 367 |
| Magherini | Histoire de Citta di Castello. | — | I | 392 |
| Gaudeau. | P. J. Perpinien. | — | I | 455 |
| Samonillan. | Pierre Brunel à Toulouse. | — | I | 455 |
| Develay. | Traduction des Églogues de Pétrarque. | — | I | 471 |
| Szamatolski. | Édition de l'Eckius Dedolatus. | — | II | 58 |
| Gaspary. | Histoire de la littérature italienne. | — | II | 79 |
| Tasse. | Poèmes mineurs (éd. Solerti). | — | II | 238 |
| Guardione. | De la littérature contemporaine en Italie. | — | II | 357 |
| Sabbadini. | Biographie d'Aurispa. Vie de Guarino de Vérone. | — | II | 485 |
| Barozzi et Sabbadini. | Panormita e Valla. | — | II | 485 |
| Solerti. | Ferrare et la cour d'Este. | — | II | 426 |
| Kan. | Erasmiana. | 1891 | II | 509 |
| Richter. | Étude sur Érasme. | — | II | 509 |
| Albertazi. | Le roman italien | 1892 | I | 53 |
| V. Rossi. | Les pasquinades de l'Arétin. | — | I | 53 |
| Develay. | Lettres de Pétrarque à Boccace (traduction). | — | I | 109 |
| Mazzoni. | Manuel de littérature italienne. | — | I | 299 |
| Novati. | Correspondance de Coluccio Salutati (tome I). | — | I | 367 |
| Hartfelder. | Melanchton. | — | II | 314 |
| Kraus. | Édition des Épigrammes de Cordus | — | II | 315 |
| Holstein. | Édition du Stilpho de Wimpheling. | — | II | 316 |
| Bobbio. | Le Dantophile. | — | II | 378 |
| Del Balzo. | Poésies de mille auteurs sur Dante (tome III). | — | II | 378 |
| Auvray. | Les manuscrits de Dante dans les bibliothèques françaises. | — | II | 377 |
| Chatenet. | Étude sur les poètes italiens. | — | II | 379 |
| Solerti. | Appendice aux œuvres en prose de Tasse. | — | II | 379 |
| G. Thomas. | Michel-Ange poète. | — | II | 379 |
| Carducci. | Le Giorno de Parini. | — | II | 381 |
| Cesareo. | Poésies et lettres de Salvator Rosa. | — | II | 381 |
| Henri Cochin. | Nelli et Pétrarque. | 1893 | I | 90 |
| Molmenti. | Études et recherches. | — | I | 108 |

| Auteurs. | Ouvrages. | Années. | Vol. | Pages. |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| Bazin. | Sicile. | — | I | 294 |
| Klette. | Lettres inédites de Philelphe. | — | I | 306 |
| Legrand. | | — | I | 307 |
| Froger. | Les premières poésies de Ronsard. | — | I | 330 |
| Vespasiano da Bisticci. | Édition Frati. | — | I | 327 |
| Mancini. | Lettres de Laurent Valla. | — | I | 329 |
| Wolff. | Laurent Valla. | — | I | 329 |
| Carducci. | Études littéraires. | — | I | 513 |
| Casini. | Édition de la Divine Comédie. | — | I | 513 |
| Scartazzini. | — | — | I | 513 |
| Cian. | La poésie historico-politique en Italie. | — | I | 514 |
| Flamini. | Le lieu de naissance de Laure. | — | I | 514 |
| Mestica. | Le Canzoniere de Pétrarque | — | I | 514 |
| Colagrosso. | Études de littérature italienne. | — | I | 515 |
| Lamartine. | Trois poètes italiens. | — | I | 515 |
| Leopardi. | Édition Straccali. | — | I | 516 |
| Cesareo. | Nouvelles recherches sur Léopardi. | — | I | 516 |
| Zanichelli. | Études politiques et historiques. | — | I | 517 |
| Mellier. | Le Tasse. | — | I | 516 |
| Butti. | Essais de critique. | — | I | 517 |
| Luzio et Renier. | Mantoue et Urbin (Isabelle d'Este et Élisabeth Gonzague). | — | II | 356 |
| Becker. | Jean Lemaire de Belges. | — | II | 359 |
| Castiglione. | Le Cortegiano (éd. Cian). | 1894 | I | 175 |
| Voigt. | Le premier siècle de l'Humanisme. | — | I | 189 |
| Rodocanachi. | Les corporations ouvrières à Rome. | — | I | 282 |
| Novati. | Correspondance de Coluccio Salutati (t. II). | — | I | 409 |
| Bazin. | Les Italiens d'aujourd'hui. | — | I | 431 |
| Cozza-Luzi. | Le paradis de Dante illustré par Clovio. | — | II | 18 |
| Lesca. | Les commentaires d'Æneas Sylvius Piccolomini. | — | II | 69 |
| Del Balzo. | Poésies de mille auteurs sur Dante (t. IV). | — | II | 86 |
| Hauvette. | Les autographes de Boccace. | — | II | 229 |
| Dorez. | Sonnets inédits de Pic de la Mirandole. | — | II | 414 |
| Villari. | Machiavel. | — | II | 415 |

*

P. de Nolhac continue à faire dans la *Revue critique* des comptes rendus d'ouvrages portant sur l'humanisme, et il partage avec M. Dejob les comptes rendus de livres de littérature italienne.

*g*) Il convient de signaler encore dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, de Turin, t. IX, p. 404, *Pétrarque et son jardin*, d'après des notes inédites. Cet article est devenu l'*Excursus II* de *Pétrarque et l'Humanisme*. — T. XVII, p. 146, *Un homonyme ou parent de Pétrarque* (Voir ci-dessus chapitre I, page 47, note 1). — T. XVII, p. 446, *Le roi Henri III et l'influence italienne en France*, en collaboration avec M. Solerti (voir ci-dessus chapitre XI, § 2). — T. XVIII, p. 436 : 1° *Un manuscrit original de lettres de Pétrarque* (retrouvé à Venise à la Bibliothèque Saint-Marc) ; 2° Le *Tite-Live* de Pétrarque.

---

## APPENDICE VI

Je donne ici un extrait du Rapport de la *Conférence d'histoire de la philologie classique* dirigée par P. de Nolhac, pour l'année 1895 (*Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, 1896). Le lecteur pourra ainsi se rendre compte du programme d'études suivi par le professeur dans ses cours et de ses efforts pour étendre l'influence et la portée de l'histoire de l'Humanisme.

« Les travaux de la conférence ont porté à la fois, cette année, sur l'histoire de l'Humanisme italien et sur celle de l'Humanisme français. On n'a pu traiter ni même aborder qu'un petit nombre de questions de chaque côté ; mais cette

division a eu l'avantage d'orienter les élèves sur des domaines très différents et de leur signaler bien des points où leur travail personnel serait placé utilement pour la science. Du côté italien on s'est occupé spécialement de l'Humanisme à la Cour pontificale jusqu'à la fin du règne de Nicolas V, de la constitution de la Bibliothèque Vaticane et des services rendus à la connaissance de l'antiquité par la création et le fonctionnement de ce dépôt, des recherches de manuscrits grecs et latins faites en Orient et dans les pays du Nord, enfin des traductions en latin d'auteurs grecs exécutées à la même époque, de la méthode des traducteurs et des résultats de leur travail. Du côté français, où la recherche est plus difficile, n'étant facilitée par presque aucun ouvrage préparatoire, le centre des préoccupations de la conférence est toujours le mouvement d'hellénisme dont l'auteur du *De philologia* a été le principal initiateur. Parmi les manuscrits-sources apportés à la conférence et communiqués aux élèves, il faut citer une longue préface, traduite du grec en français et attribuable sous cette forme inédite à Budé lui-même, de ses *Commentaires de la langue grecque*. Le travail de traduction projeté l'année dernière a été continué par un certain nombre de collaborateurs. »

Le même Annuaire contient en outre trois rapports de jeunes missionnaires qui ont tous passé par la *Conférence d'histoire de la philologie*. Les résultats scientifiques auxquels sont arrivés ces distingués élèves de P. de Nolhac, munis en 1894-1895 de bourses de voyage, sont trop importants pour être passés sous silence.

M. Vautier s'est proposé de rechercher dans les archives et les bibliothèques italiennes les documents de toute sorte relatifs aux professeurs et aux étudiants de langue française qui ont enseigné ou étudié dans les universités ita-

liennes depuis les origines jusqu'au milieu du XVII^e siècle, date à laquelle les étrangers, à l'exception des Allemands, ont complètement cessé de venir étudier en Italie.

Avec un zèle infatigable, M. Vautier s'est mis à l'œuvre. Il a compulsé les archives de Gênes, Plaisance, Modène, Parme, Bologne, Ferrare, Pise, et a rapporté de ses investigations des documents d'un haut intérêt concernant les actes de doctorat et de licence, les gradués pour le droit canon et le droit civil, les actes de doctorat ou de licence en arts ou en médecine. Des recherches de M. Vautier, il appert que les étudiants étrangers ont non seulement fréquenté les universités du Nord de l'Italie : Bologne et Padoue, mais encore celles de Sienne, Naples, Rome, Pérouse, Cantonticino, Turin.

Pendant le haut moyen âge, malgré la pénurie des documents qui ont presque tous disparu, M. Vautier a pu avoir la preuve que beaucoup d'étudiants étrangers étudiaient à Bologne. Au XV^e siècle, à Bologne et à Pise, les étudiants de langue française sont très nombreux. A Ferrare, ils fréquentèrent l'Université de cette ville en très grand nombre quand Renée de France y était duchesse.

Ces étudiants, qui s'occupaient plus de droit civil et canonique que d'art ou de médecine, appartenaient presque tous à de grandes familles, à des familles riches, sauf quelques-uns qui, pour vivre, donnaient des leçons ; ils étaient originaires « des pays soumis à la maison de Bourgogne et plus tard à la maison d'Autriche, la Bourgogne, la Franche-Comté, la Flandre, la France méridionale, la Bretagne, très peu de la Normandie. » M. Vautier est persuadé que ces jeunes gens, ayant habité l'Italie à l'époque où le *Rinascimento* était à son apogée, ont dû contribuer au développement de la Renaissance dans les pays de langue française. Son travail est une contribution à

l'étude des origines de cette Renaissance. C'est assez dire son importance.

M. Arnauldet, lui, a entrepris en Italie des recherches bibliographiques sur les imprimeurs français, flamands, hollandais qui s'y sont établis au xv<sup>e</sup> siècle, et sur les imprimeurs italiens établis en France au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle.

De ses investigations dans les bibliothèques de Milan, Florence, Parme, Plaisance, Modène, il a relevé 317 ouvrages qui, est-il dit dans le rapport, « permettent déjà de compléter et rectifier sur bien des points l'histoire de l'imprimerie, tant en France qu'en Italie. »

M. Arnauldet continuera ses recherches et les complètera « au moyen des documents manuscrits conservés dans les archives italiennes. »

M. Louis Delaruelle, envoyé en mission en Suisse, y a : 1° recherché dans les bibliothèques helvétiques les documents manuscrits intéressant l'histoire de l'humanisme français. Il a trouvé à Bâle soixante-seize lettres d'Alciat à Boniface Amerbach, encore inédites, et compte les publier.

A Zurich, la bibliothèque contient un grand nombre de lettres écrites de Paris par des étudiants ou des humanistes suisses On y trouve d'importants renseignements « sur l'Université de Paris et l'organisation des études à cette époque ». Plusieurs de ces lettres ont été transcrites, entre autres treize lettres d'Henri Loriti (Henricus Glareanus), complétant les publications précédentes de la correspondance de cet humaniste.

A Berne, de nombreuses missives du groupe d'humanistes établis en 1530 à Orléans ont été retrouvées dans les papiers de Daniel. Les lettres encore inédites de Nicolas Bérauld et toutes celles de Jacobus Tusanus, professeur de grec au collège royal, ont été transcrites.

2° M. Delaruelle a ensuite dépouillé à Genève les *Adversaria* de Guillaume Budé, retrouvées par M. Eug. de Budé dans les archives de la famille. Ces *Adversaria*, que M. Delaruelle qualifie de « cahiers d'expressions » du grand humaniste, sont des notes diverses prises au jour le jour sur les sujets les plus variés, questions d'érudition, fragments d'ouvrages à développer, transcriptions d'expressions latines avec la phrase française équivalente. Toutes témoignent du but sans cesse poursuivi par Budé : « se mettre en état de parler la langue de la pure latinité et amasser pour ses ouvrages à venir une mine de pensées et d'expressions empruntées aux bons auteurs. » La feuille de garde d'un des sept volumes manuscrits dont l'ensemble constitue les *Adversaria* contient même la liste des visites reçues par Budé, avec la mention des années et des jours. Ces notes, dit très justement M. Delaruelle, sont « autant de renseignements précieux sur les liens d'amitié qui unissaient Budé à quelques-uns de ses contemporains » et enrichissent de détails nouveaux la biographie de l'humaniste.

On voit, par l'analyse des rapports de MM. Vautier, Arnauldet, Delaruelle, l'importance de l'étude de l'*Histoire de la philologie classique*. Mieux que les commentaires les plus éloquents, les résultats obtenus par ces jeunes savants plaident en faveur des *Annales de l'Humanisme*, sur la nécessité desquelles j'ai cru devoir insister. Je ne crains pas de dire que la conférence dirigée par P. de Nolhac à l'École des Hautes Études comble une lacune importante de l'enseignement supérieur.

---

# ERRATA

1° Page 15, *au lieu de :* Redocanachi, *lisez :* Rodocanachi.

2° Page 73, *au lieu de :* des Invectiva, *lisez :* de l'Invectiva.

3° Page 147, *au lieu de :* solestissimus, *lisez :* solertissimus.

4° Page 211, *au lieu de :*

Terre de grâce et de clarté,
Un enfant t'est venu *en* France,

*Lisez :*

Un enfant t'est venu *de* France.

5° Page 224, *au lieu de :* M. de Nolhac est également éloigné de l'alexandrisme, *lisez :* de l'alexandrinisme.

6° Page 230, note 2, *au lieu de :* voir appendice IV, *lisez :* voir appendice V.

7° Page 238, note 1, *au lieu de :* voir appendice V des extraits poétiques des odes barbares de Carducci, *lisez :* voir appendice IV.

8° Page 267, en note, *au lieu de :* Le Journal des *Débats roses* du 25 octobre 1855 a reproduit ce discours, *lisez :* du 25 octobre 1895.

9° Page 268, *au lieu de :* on trouve dans cette lettre une allusion au principal collège de la Trinité, à Lyon, Barthélemy Aneau, *lisez :* au principal du collège de la Trinité, à Lyon, Barthélemy Aneau.

10° Page 278, en note, *au lieu de :* L'édition originale de Marie-Antoinette a été publiée, avec trente-sept planches en noir et en couleurs par MM. Bonnod, Valadon et Cie, *lisez :* par MM. Boussot, Valadon et Cie.

# TABLE DES MATIÈRES

## INTRODUCTION



## PREMIÈRE PARTIE

### L'ITALIE

*Essai de contribution aux publications de la Société des études italiennes.*

## DEUXIÈME PARTIE



## TROISIÈME PARTIE

### LITTÉRATURE ET HISTOIRE FRANÇAISES



## QUATRIÈME PARTIE

### LE CHATEAU DE VERSAILLES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

34 Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud, 2e partie. 10 fr.
35 Mélanges publiés par la section historique et philologique de l'École des Hautes Études pour le dixième anniversaire de sa fondation. Avec 10 pl. grav. 15 fr.
36 La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par A. Bergaigne, membre de l'Institut. Tome Ier. Ne se vend qu'avec les tomes II et III. Les 3 vol. 60 fr.
37 Histoire critique des règnes de Childerich et de Chlodovech, par M. Junghans, traduit par G. Monod, et augmenté d'une introduction et de notes nouvelles. 6 fr.
38 Les Monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles et antiques), par E. Ledrain, 1re livraison. 12 fr.
39 L'Inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire, par H. Pognon. 1re partie. 6 fr.
40 Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais), par J. Gilliéron, avec une carte. 7 fr. 50.
41 Le Querolus, comédie latine anonyme, par L. Havet. 12 fr.
42 L'Inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire, par H. Pognon, 2e partie. 6 fr.
43 De Saturnio latinorum versu. Inest reliquiarum quotquot supersunt sylloge, scripsit, L. Havet. 15 fr.
44 Études d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau, membre de l'Institut, tome Ier, Avec nombreuses gravures dans le texte et hors texte. 25 fr.
45 Histoire des institutions municipales de Senlis, par J. Flammermont. 8 fr.
46 Essai sur les origines du fond grec de l'Escurial, par Ch. Graux. 15 fr.
47 Les Monuments égyptiens de la Biblioth. nat., par E. Ledrain. 2e et 3e liv. 25 fr.
48 Étude critique sur le texte de la vie latine de Ste Geneviève de Paris, par Ch. Kohler. 6 fr.
49 Deux versions hébraïques du Livre de Kalilâh et Dimnâh, par J. Derenbourg, membre de l'Institut. 20 fr.
50 Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1292 à 1378, par Alfred Leroux. 7 fr. 50.
51 Les principaux monuments du Musée égyptien de Florence, par W. B. Berend, 1re partie. Stèles, bas-reliefs et fresques. Avec 10 pl. photogravées. 50 fr.
52 Les lapidaires français du moyen âge des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, par L. Pannier, avec une notice préliminaire par G. Paris. 10 fr.
53 et 54 La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par A. Bergaigne, membre de l'Institut. Vol. II et III. 30 fr.
55 Les Établissements de Rouen, par A. Giry, tome premier. 15 fr.
56 La métrique naturelle du langage, par P. Pierson. 10 fr.
57 Vocabulaire vieux breton, avec commentaire contenant toutes les gloses en vieux breton, gallois, cornique, armoricain connues, précédé d'une introduction sur la phonétique du vieux breton et sur l'âge et la provenance des gloses, par J. Loth. 10 fr.
58 Hincmari de ordine palatii epistola. Texte latin traduit et annoté par M. Prou. 5 fr.
59 Les Établissements de Rouen, par A. Giry, tome second. 10 fr.
60 Essai sur les formes et les effets de l'affranchissement dans le droit gallo-franc, par M. Fournier. 5 fr.
61 et 62 Li Romans de Carité et Miserere du Renclus de Moiliens. Poèmes de la fin du XIIe siècle. Édition critique accompagnée d'une introduction, de notes, d'un glossaire et d'une liste des rimes, par A.-G. van Hamel. 2 vol. 20 fr.
63 Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne. 2e partie. Compilation dite de « Frédégaire », par G. Monod. 6 fr
64 Études sur le règne de Robert le Pieux (996-1031), par C. Pfister. 15 fr.
65 Nonius Marcellus. Collation de plusieurs manuscrits de Paris, de Genève et de Berne, par H. Meylan, suivi d'une notice sur les principaux manuscrits de Nonius pour les livres I, II et III, par Louis Havet. 5 fr.
66 Le Livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe d'Abou'l-Walid-Merwan Ibn-Djanah de Cordoue, publiée par J. Derenbourg. 25 fr.
67 Du parfait en grec et en latin, par E. Ernault. 6 fr.
68 Stèles de la XIIe dynastie au Musée égyptien du Louvre, publiées par A.-J. Gayet. Avec 60 planches. 17 fr.
69 Gujastak Abalish. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmoun. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique, par A. Barthélemy. 3 fr. 50.
70 Études sur le papyrus Prisse. Le livre de Kaqimna et les leçons de Ptah-Hotep, par Ph. Virey. 8 fr.
71 Les inscriptions babyloniennes du Wadi-Brissa, par H. Pognon. Ouvrage accompagné de 14 planches. 10 fr.
72 Johannis de Capua Directorium vitæ humanæ. Alias parabola antiquorum sapientium. Version latine du livre de Kalilâh et Dimnâh publiée et annotée par Joseph Derenbourg, membre de l'Institut. 2 fascicules. 16 fr.
73 Mélanges Renier. Recueil de travaux publiés par l'École (section des sciences historiques et philologiques) en mémoire de son président Léon Renier. Avec portrait. 15 fr.

74 La Bibliothèque de Fulvio Orsini. Contribution à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance, par P. de Nolhac. 15 fr.
75 Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du XIII^e siècle, par A. Lefranc. 6 fr.
76 Étude sur les relations politiques du Pape Urbain V avec les rois de France Jean II et Charles V, d'après les registres de la chancellerie d'Urbain V conservés aux Archives du Vatican, par M. Prou. 6 fr.
77 Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières. Texte, notes et introduction, par G. Desdevises du Dezert. 5 fr.
78 Grammatica linguæ græcæ vulgaris auctore S. Portio. Reproduction de l'édition de 1638, suivie d'un commentaire grammatical et historique, par W. Meyer, avec une introduction de J. Psichari. 12 fr. 50.
79 La légende syriaque de saint Alexis, l'homme de Dieu, par Amiaud. 7 fr.
80 Les inscriptions antiques de la Côte-d'Or, par P. Lejay. 9 fr.
81 Le Livre des parterres fleuris d'Aboul-Walid Merwam Ibn Djanah. Traduit en français sur les manuscrits arabes, par M. Metzger. 15 fr.
82 Le roman en prose de Tristan, le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise; analyse critique d'après les manuscrits de Paris, par E. Löseth. 18 fr.
83 Le théâtre indien, par Sylvain Lévi. 18 fr.
84 Documents des Archives de la Chambre des comptes de Navarre, publiés par J.-A. Brutails. 6 fr.
85 Commentaire sur le Séfer Yesira ou livre de la Création par le Gaon Saadya de Fayyoum, publié et traduit par Mayer Lambert. 10 fr.
86 Étude sur Geoffroi de Vendôme, par L. Compain. 7 fr. 50
87 Les derniers carolingiens, Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine (954-991), par F. Lot. 13 fr.
88 La politique extérieure de Louise de Savoie, relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François I^er (1525-1526), par G. Jacqueton. 13 fr. 50
89 Aristote, Constitution d'Athènes, traduite par P. Haussoullier avec la collaboration de E. Bourguet, J. Bruhnes et L. Eisenmann. 5 fr.
90 Étude sur le poème de Gudrun, par A. Fécamp. 8 fr.
91 Pétrarque et l'humanisme d'après un essai de restitution de sa bibliothèque, par P. de Nolhac. (Epuisé.)
92 Études de philologie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec, publiées par J. Psichari. 22 fr. 50
93 Chroniques de Zar'a Yâ 'Eqôb et de Ba'eda Mâryâm, rois d'Éthiopie de 1434 à 1478. (Texte éthiopien et traduction), précédées d'une introduction par J. Perruchon. 13 fr.
94 La prose métrique de Symmaque et les origines du Cursus, par L. Havet. 4 fr.
95 Les Lamentations de Matheolus et le livre de Leesce de Jehan Le Fèvre de Resson (poèmes français du XVI^e siècle). Édition critique, accompagnée de l'original latin des *Lamentations*, d'après l'unique manuscrit d'Utrecht, d'une introduction et de deux glossaires par A. G. van Hamel. Tome I^er. Textes français et latin des Lamentations. 10 fr.
97 Le livre de savoir ce qu'il y a dans l'Hadès. Étude sur un papyrus égyptien du musée de Berlin, par G. Jéquier. 9 fr.
98 Les fabliaux. Études de littérature comparée et d'histoire littéraire du moyen âge par J. Bédier. Seconde édition. 12 fr. 50
99 Eudes, comte de Paris et roi de France (882-898), par E. Favre. 8 fr.
101 Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226), par C. Petit-Dutaillis. 16 fr.
102 Plauti Amphitruo edidit L. Havet cum discipulis Belleville, Biais, Fourel, Gohin, Philipot, Ramain, Rey, Roersch, Sagrestaa, Talliart, Vitry. 6 fr.
103 Saint Césaire, évêque d'Arles (503-543), par A. Malnory. 8 fr.
104 Chronique de Galâwdêwos. Texte éthiopien, traduction et introduction historique, par W. E. Conzelman.
105 Al-Fakhri. Histoire du Khalifat jusqu'à la chute des Abbassides. Texte arabe, publié par H. Derenbourg. 25 fr.
106 Jean Balue, cardinal d'Angers, (1421?-1491), par H. Forgeot. 7 fr
107 Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse buddhique Târâ, par G. de Blonay. 2 fr. 50
108 Essai sur l'Augustalité dans l'empire romain, par F. Mourlot. Avec 2 cartes. 5 fr.
109 Tite-Live. Etude et collation du manuscrit 5726 de la Bibliothèque nationale, par J. Dianu. 2 fr. 75

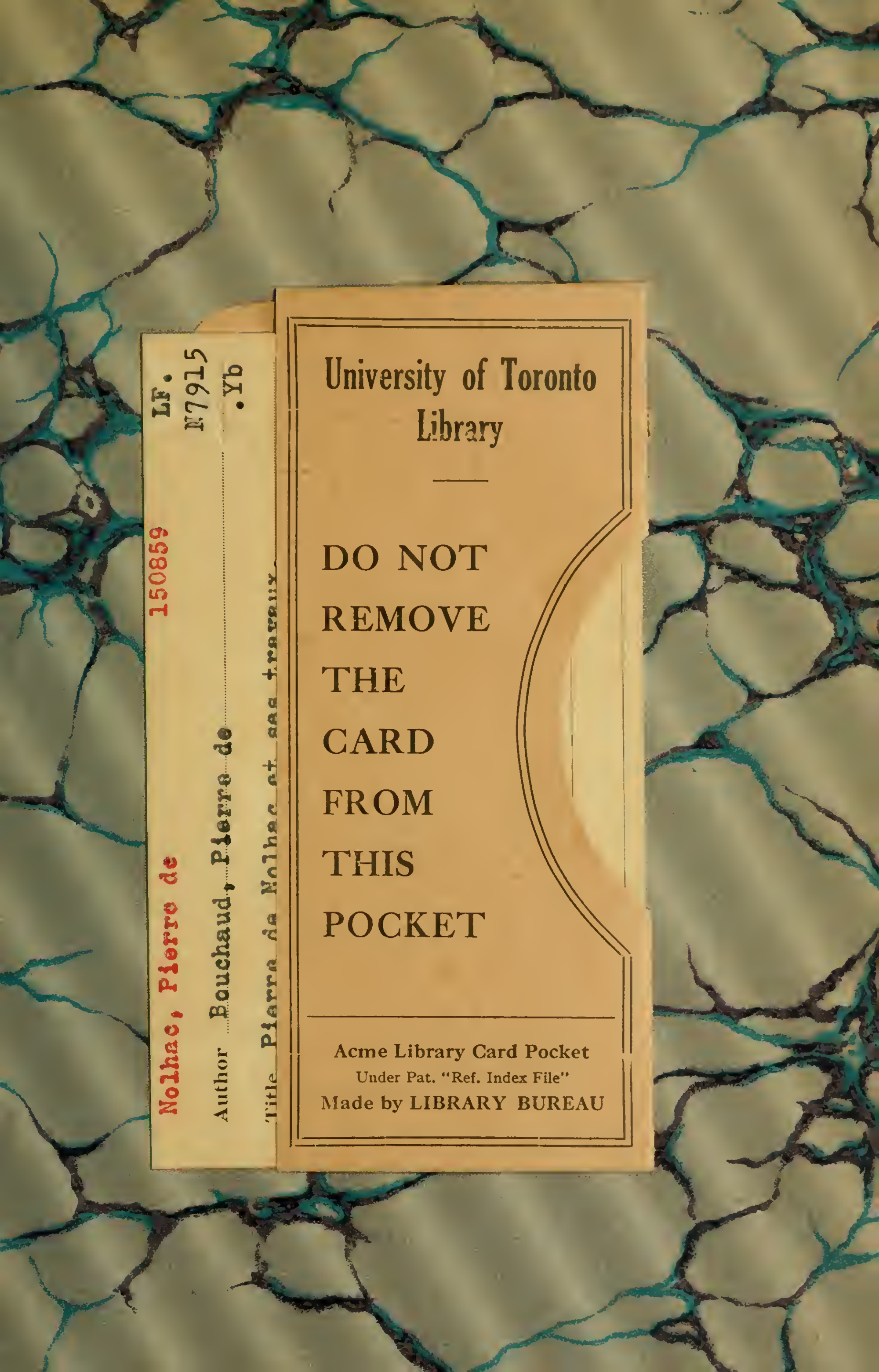
---

Annuaire de l'École, première année, 1893. — Calendrier. — Documents. — Rapports. — G. Paris, l'altération romane du C latin. In-8. 2 fr.
Le même, deuxieme année, 1894. — Calendrier. — Documents. — Rapports. — E. Tournier, notes sur Démosthène. In-8. 2 fr.
Le même, troisième année, 1895. — Calendrier. — Documents. — Rapports. — G. Boissier, Satura tota nostra est. — M. Bréal, James Darmesteter. In-8. 2 fr.

---

MACON PROTAT, FRÈRES IMPRIMEURS





University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
Nolhac, Pierre de
150859
LF.
N7915
.Yb
Author Bouchaud, Pierre de
Title Pierre de Nolhac et ses travaux.

